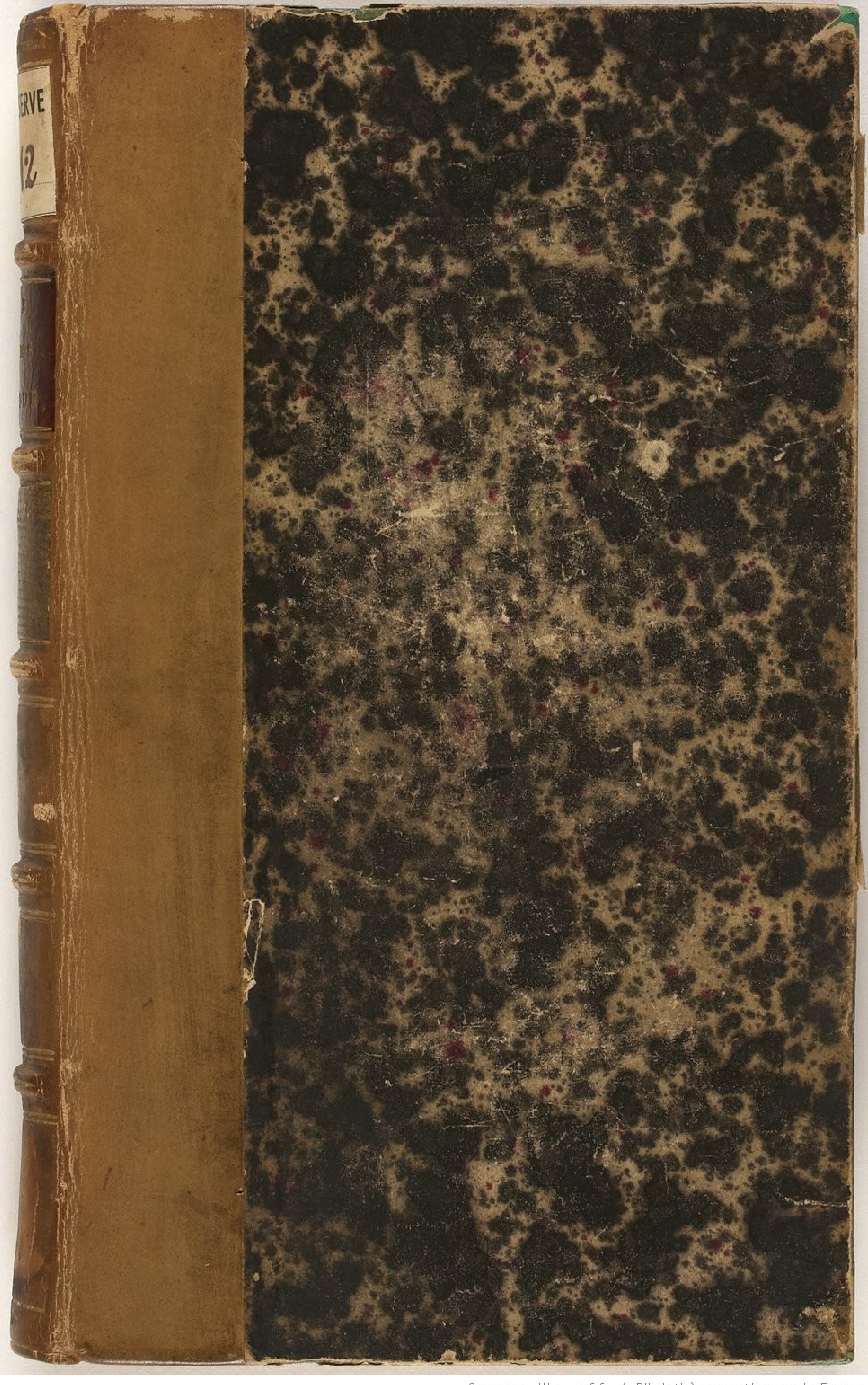
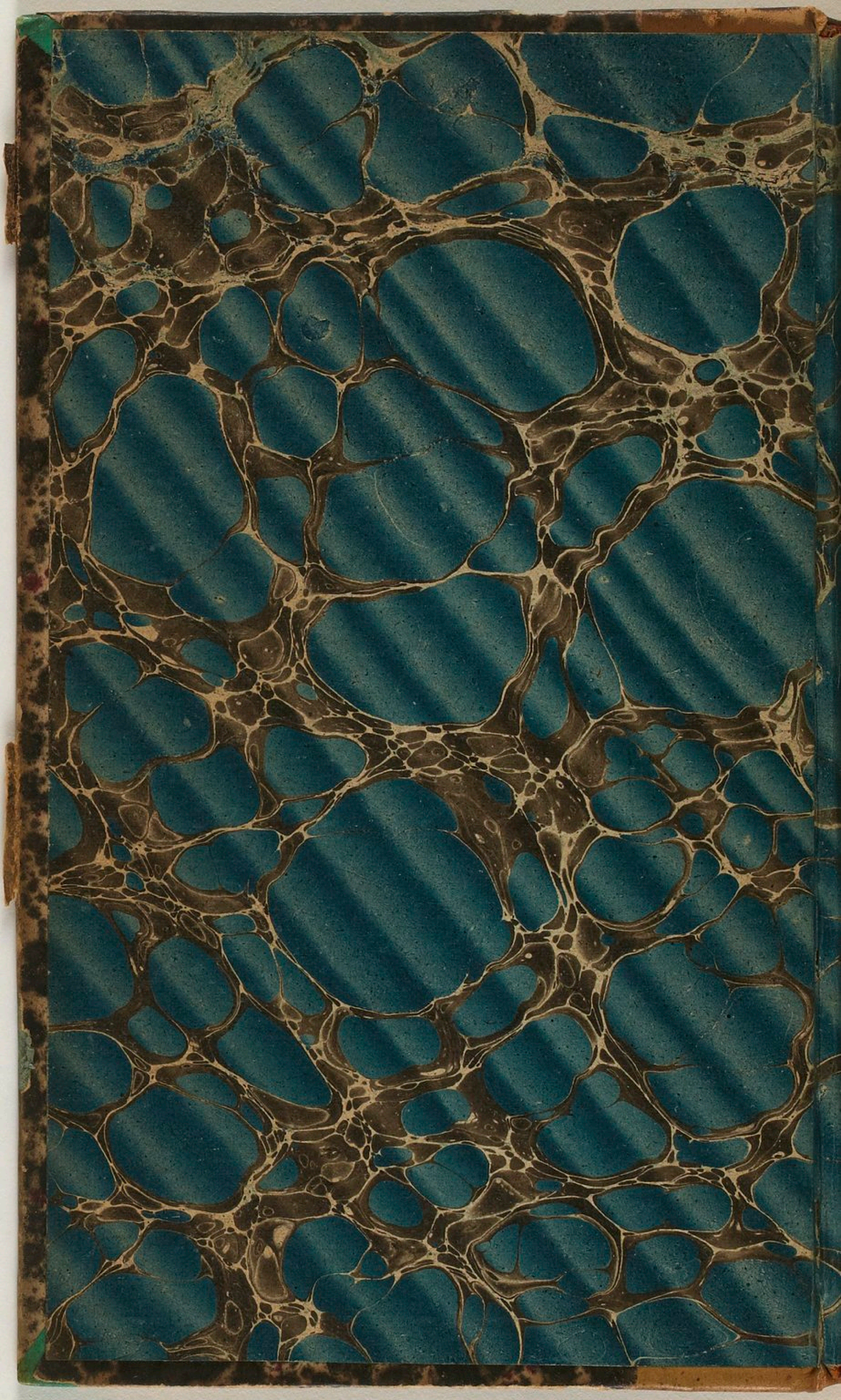
Les Crimes de l'amour / , nouvelles héroïques et tragiques; précédés d'une Idée sur les romans, et ornés de gravures. [...]







LES CRIMES
DE
L'AMOUR.

N.II



LES CRIMES
DE
L'AMOUR,

NOUVELLES HÉROÏQUES ET TRAGIQUES;

Précédés d'une IDÉE SUR LES ROMANS, et ornés de gravures.

PAR D. A. F. SADE, auteur d'Aline et Valcour.

Les tableaux du malheur sont la véritable école de l'homme ; quand la douleur pénétrante brise et déchire l'âme, la sagesse vient en riant répandre ses semences dans nos cœurs amollis par les larmes.

Nuits D YOUNG.

TOME II.



A PARIS.

CHEZ MASSÉ, Éditeur propriétaire, rue Helvétius, n°. 580.

AN VIII.



MISS HENRIETTE STRALSON, OU LES EFFETS DU DÉSESPOIR.

NOUVELLE ANGLAISE.

Un soir où le ranelagh de Londres était dans sa beauté, le lord Granwel âgé d'environ trente-six ans, l'homme le plus débauché, le plus méchant, le plus cruel de toute l'Angleterre, et malheureusement l'un des plus riches, vit passer, près de la table, où à force de punch et de vin de Champagne, il endormait ses remords avec trois de ses amis, une jeune personne charmante, qu'il n'avait encore vu nulle part. Quelle est cette fille, dit avec empressement Granwel à l'un de ses convives, et comment se peut-il qu'il y ait à Londres un

minois aussi fin qui me soit échappé ? je parie que cela n'a pas seize ans, qu'en dis-tu sir Jacques ? — *Sir Jacques* : une taille comme celle des grâces ! Wilson, tu ne connais pas cela ? — *Wilson* : voilà la seconde fois que je la rencontre ; elle est fille d'un baronnet d'Herreford. — *Granwel :* fut-elle fille du diable, il faut que je l'aie, ou que la foudre m'anéantisse ; Gave je te charge de la découverte. — *Gave :* comment se nomme-t-elle Wilson ? — Miss Henriette Stralson ; cette grande femme que vous voyez-là avec elle, est sa mère ; son père est mort. Il y a long-temps qu'elle est amoureuse de Williams, un gentilhomme d'Herreford ; ils vont se marier, Williams est venu ici pour recueillir la succession d'une vieille tante qui fait toute sa fortune ; pendant ce temps lady Stralson a voulu faire voir Londres à sa fille, et quand les affaires de Williams seront finies, ils repartiront ensemble pour Herreford où le mariage doit se conclure. — *Granwel :* que toutes les furies de l'enfer puissent s'emparer de mon âme, si Williams la touche avant moi... Je n'ai

jamais rien vu de si joli... Est-il là ce Williams ? je ne connais pas ce drôle-là, faites-le moi voir. — *Wilson* : le voilà qui les suit... sans doute il s'était arrêté avec quelques unes de ses connaissances... Il les rejoint..., observez-le... c'est lui... le voilà. — *Granwel* : ce grand jeune homme si joliment fait? — *Wilson* : précisément. — *Granwel* : ventrebleu, à peine cela a-t-il vingt ans. — *Gave* : il est en vérité bel homme, milord... voilà un rival... — *Granwel* : dont je me déferai comme de bien d'autres... Gave, léve-toi, et suis cet ange... En vérité, elle m'a fait une impression... Suis-là Gave, tâche d'apprendre tout ce que tu pourras sur son compte.... mets des espions sur ses traces... As-tu de l'argent Gave ? as-tu de l'argent?... voilà cent guinées, qu'il n'en reste pas une demain, et que je sache tout.... Amoureux, moi?... Wilson qu'en dis-tu?... Cependant il est certain que j'ai senti, en voyant cette fille, un pressentiment... Sir Jacques, cette créature céleste aura ma fortune... ou ma vie. —

Sir Jacques : la fortune soit, mais pour la vie... je ne crois pas que tu sois d'humeur à mourir pour une femme. — *Granwel :* non... Et milord prononçant ce mot, frissonna involontairement... puis reprenant... Tout cela sont des façons de parler, mon ami, on ne meurt point pour ces animaux-là, mais il y en a en vérité qui remuent l'âme des hommes d'une façon bien extraordinaire !... Holà garçons, qu'on apporte du vin de Bourgogne; ma tête s'échauffe, et je ne la calme jamais qu'avec ce vin là.— *Wilson :* serait-il vrai milord que tu te sentis capable de faire la folie de troubler les amours de ce pauvre Williams ? — *Granwel :* que m'inporte Williams ? que m'importe toute la terre? Apprends mon ami que quand ce cœur de feu conçoit une passion, il n'est aucun obstacle qui puisse l'empêcher de se satisfaire; plus il en naît, plus je m'irrite ; la possession d'une femme n'est jamais flatteuse pour moi, qu'en raison de la multitude de freins que j'ai brisé pour l'obtenir.C'est la chose du monde la plus

médiocre que la possession d'une femme, mon ami; qui en a eu une, en a eu cent: la seule manière d'écarter la monotonie de ces triomphes insipides, est de ne les devoir qu'à la ruse, et c'est sur les débris d'une foule de préjugés vaincus qu'on peut y trouver quelques charmes. — *Wilson :* ne vaudrait-il pas mieux essayer de plaire à une femme... tâcher d'obtenir ses faveurs des mains de l'amour, que de la devoir à la violence?— *Granwel :* ce que tu dis là serait bon, si les femmes étaient plus sincères; mais comme il n'y en a pas une seule au monde qui ne soit fausse et perfide, il faut agir avec elles comme l'on fait avec les vipéres qui s'employent dans la médecine... retrancher la tête pour avoir le corps... prendre à tel prix que ce soit, le peu de bon de leur physique, en contraignant si bien le moral, qu'on n'en puisse jamais sentir les effets. — *Sir Jacques :* voilà des maximes que j'aime.— *Granwel :* sir Jacques est mon élève, et j'en ferai quelque jour un sujet... mais voici Gave qui revient, écou-

tons ce qu'il va nous dire... et Gave s'asséyant après avoir bu un verre de vin... votre déesse est partie, dit-il à Granwel, elle est montée dans un carrosse de remise avec Williams et lady Stralson, et on a dit au cocher dans Cecil Stret. — *Granwel :* comment si près de chez moi ?... as-tu fais suivre? — *Gave :* j'ai trois hommes après.... trois des plus déliés coquins qui soient jamais échappé de Newgate. (1)— *Granwel :* eh bien Gave ! est-elle jolie? — *Gave :* c'est la plus belle personne qu'il y ait à Londres... Stanley... Stafford... Tilner... Burcley, tous l'ont suivie, tous l'ont entourée, tous sont convenu qu'il n'existait pas dans les trois royaumes une fille qui l'a valu. — *Granwel* vivement : as-tu entendu quelque chose d'elle ?... a-t-elle parlé ?... le son flatteur de sa voix a-t-il pénétré tes organes ?... as-tu respiré l'air qu'elle venait d'épurer ?... Eh parle !... parle donc mon ami, ne vois-tu donc pas que la tête

(1) Prison de Londres.

m'en tourne... qu'il faut qu'elle soit à moi, ou que je quitte à jamais l'Angleterre.— *Gave :* je l'ai entendu, mylord... elle a parlé, elle a dit à Williams qu'il faisait bien chaud au ranelagh, et qu'elle aimait mieux se retirer que de s'y promener plus long-tems. — *Granwel :* et ce Williams? — *Gave :* il a l'air de lui être fort attaché... il la dévorait des yeux... on eut dit que l'amour l'enchaînait sur ses pas. — *Granwel:* c'est un scélérat que je déteste, et je crains bien que les circonstances me forcent à me défaire de cet homme là.... Sortons mes amis, Wilson, je te remercie de tes renseignemens, garde-moi le secret, ou je répands dans tout Londres, ton intrigue avec lady Mortmart; et toi sir Jacques je te donne rendez-vous demain au parc pour aller ensemble chez cette petite danseuse de l'opéra... Que dis-je? non, je n'irai pas... je n'ai plus qu'une idée dans la tête... il n'y a plus que miss Stralson au monde qui puisse m'occuper, je n'ai de regards que pour elle, je n'ai plus d'âme que pour l'adorer....

Toi Gave tu viendras demain dîner avec moi avec ce que tu auras pu recueillir sur cette fille céleste.... unique arbitre de mes destinées.... Adieu mes amis.

Mylord s'élance dans sa voiture, et vole au coucher du roi, où l'appelaient les devoirs de sa charge.

Rien de plus exact que le peu de détails donnés par Wilson sur la beauté qui tournait la tête de Granwel.

Miss Henriette Stralson, née à Herreford, venait effectivement pour voir Londres, qu'elle ne connaissait pas, pendant que Williams terminait ses affaires, et tous s'en retournaient ensuite dans leur patrie, où l'hymen devait couronner leurs vœux.

Il n'était pas très-surprenant, au reste, que miss Straslon eût tout réuni en sa faveur au Ranelagh, quand à une taille enchanteresse, aux yeux les plus doux et les plus séduisans, aux plus beaux cheveux du monde, aux traits les plus fins, les plus spirituels et les plus délicats, on joint un son de voix délicieux, beaucoup d'esprit, de gentillesse,

de vivacité, modéré par un air de pudeur et de vertu, qui rendent ces grâces encore plus piquantes.... et tout cela à dix-sept ans, nécessairement on doit plaire ; aussi Henriette avait-elle fait une sensation prodigieuse, et n'était-il question que d'elle dans Londres.

A l'égard de Williams, c'était ce qu'on appelle un honnête garçon, bon, loyal, sans art comme sans fausseté, adorant Henriette depuis son enfance, mettant tout son bonheur à la posséder un jour, et ayant, pour y prétendre, des sentimens sincères, un bien assez considérable, si son procès se gagnait, une naissance un peu inférieure à celle de miss, mais cependant honnête, et une figure très-agréable.

Lady Stralson était aussi une excellente créature, qui regardant sa fille comme le bien le plus précieux qu'elle eût au monde, l'aimait en véritable mère de province ; car tous les sentimens se dépravent dans les capitales ; à mesure qu'on en respire l'air empesté, les vertus se déterriorent, et comme la corruption

est gènérale, il faut en sortir, ou se gangrener.

Granwel fort échauffé de vin et d'amour, ne fut pas plutôt dans l'anti-chambre du roi, qu'il sentît bien qu'il n'était pas en état de se présenter; il revint chez lui, ou au-lieu de dormir, il se livra aux projets les plus fous et les plus extravagans, pour posséder l'objet de ses transports. Aprés en avoir trouvé et rejeté tour-à-tour cent, tous plus atroces les uns que les autres, celui auquel il s'arrêta, fut de brouiller Williams et Henriette, de tâcher, s'il était possible, de susciter à ce Williams de telles affaires, qu'il lui devint impossible de s'en tirer de long-temps, et de saisir pendant tout cela, ce que le hazard lui offrirait de momens auprés de sa belle, pour la déshonorer dans Londres même, ou pour l'enlever et la conduire dans une de ses terres, sur les confins de l'Ecosse, où maître absolu d'elle, rien ne pût l'empêcher d'en faire ce qu'il voudrait. Ce projet suffisamment garni d'atrocités, devint, par cela seul, celui qui convint

le mieux au perfide Granwel, et, en conséquence, dès le lendemain, tout fut mis en œuvre pour le faire réussir.

Gave était l'ami intime de Granwel; doué de sentimens bien plus bas encore, Gave remplissait auprès de mylord cet emploi si commun de nos jours, qui consiste à servir les passions des autres, à multiplier leurs débauches, à s'enrichir de leurs folies, tout en se déshonorant soi-même. Il ne manqua pas au rendez-vous du lendemain; mais le peu d'instruction qu'il put donner ce jour-là, fut seulement que lady Stralson et sa fille étaient logées, comme on l'avait dit, dans Cecil-Stret, chez une de leurs parentes, et que Williams demeurait à l'hôtel de Pologne, dans Covent Garden. Gave, dit mylord, il faut que tu me répondes de ce Williams, il faut que sous le nom et sous le costume d'un écossais, tu arrives demain dans un bel équipage au même hôtel de ce faquin, que tu fasses connaissance avec lui.... que tu le voles... que tu le ruines; pendant ce temps-là, j'agirai près des femmes, et tu verras,

mon ami, comme en moins d'un mois; nous allons troubler tous les honnêtes petits arrangemens de ces vertueux campagnards.

Gave se garda bien de trouver aucun inconvénient aux projets de son patron; l'aventure exigeait beaucoup d'or, et il était clair que plus mylord en dépenserait, et plus l'exécution deviendrait lucrative pour le ministre infâme des caprices de ce scélérat. Il se prépare donc à agir, pendant que mylord, de son côté, place avec soin autour d'Henriette une foule d'agens subalternes, qui doivent lui rendre un compte exact des moindres pas de cette fille charmante.

Miss Henriette était logée chez une parente de sa mère, veuve depuis dix ans, et qu'on nommait lady Wateley.

Enthousiasmée d'Henriette, qu'elle ne connaissait pourtant que depuis le séjour de cette jeune personne dans la capitale, lady Wateley ne négligeait rien de tout ce qui pouvait y faire paraître avec éclat l'objet de son attachement et de son orgueil; mais cette aimable cousine,

retenue depuis quinze jours dans sa chambre par une fluxion, non-seulement n'avait pu être de la dernière partie du Ranelagh, mais se voyait même privée du plaisir d'accompagner sa cousine à l'Opéra, où l'on devait aller le lendemain.

Aussi-tôt que Granwel fut instruit de ce projet de spectacle par les espions placés près de sa maîtresse, il ne manqua pas d'en vouloir tirer parti; de plus amples informations lui apprennent qu'on se servira d'une voiture de remise, lady Wateley ayant besoin de ses chevaux pour envoyer prendre son médecin. Granwel vole aussi-tôt chez le maître du carrosse, qui doit être loué à Henriette, et obtient facilement qu'une roue de ce carosse se brisera à trois ou quatre rues de distance du point où doivent partir ces dames, et sans réfléchir qu'un tel accident peut coûter la vie à celle qu'il chérit; uniquement occupé de son stratagême, il en paie largement l'exécution, et revient tout joyeux chez lui, d'où il repart à l'heure juste où l'on lui apprend

qu'Henriette doit sortir, en ordonnant au cocher qui le conduit, d'aller attendre aux environs de Cecil-Stret, qu'un carrosse de telle et telle manière sorte de chez lady Wateley, de suivre immédiatement cette voiture dès qu'il la verra, et de ne se laisser couper par aucune autre.

Granwel se doutait bien qu'en sortant de chez lady Wateley, les dames iraient prendre Williams à l'hôtel de Pologne. On n'y manqua pas; mais on ne fut pas loin sans aventure ; la roue casse.... les femmes crient.... un des laquais se brise un membre, et Granwel, à qui tout est égal pourvu qu'il réussisse, joint aussitôt la voiture fracassée, saute en bas de la sienne, et présente la main à lady Stralson, pour lui proposer les secours que son équipage lui offre. En vérité, mylord, vous êtes bien bon, répond celle-ci; ces carrosses de louages sont affreux à Londres, on n'y va point sans courir les risques de sa vie, il devrait y avoir des ordres pour remédier à ces inconvéniens. — *Granwel :* vous trouverez bon que je ne m'en plaigne pas, madame, puisqu'il

me paraît que ni vous, ni la jeune personne qui vous accompagne, n'avez éprouvé d'accident, et que j'y gagne l'avantage précieux pour moi de vous être bon à quelque chose. — *Lady Stralson :* vous êtes trop serviable, mylord.... mais mon laquais me paraît mal, cet évènement me fâche. Et le lord faisant aussi-tôt appeler des porteurs, ordonne qu'on y dépose le valet blessé.... Les dames le renvoyent; on monte dans l'équipage de Granwel, et l'on vole à l'hôtel de Pologne.

On ne se peint point l'état du lord, dès qu'il se trouve auprès de celle qu'il aime, et que la circonstance qui l'en rapproche ressemble à un service rendu:

Miss va sans doute faire une visite à quelqu'étrangère de l'hôtel de Pologne, dit-il à Henriette, dès que la voiture fut en marche? C'est bien plus qu'une visite à une étrangère, mylord, dit lady Stralson avec candeur, c'est un amant...... c'est un mari que l'on va voir. — *Granwel :* quel eût été le chagrin de miss, si

cet accident eût retardé le plaisir qu'elle se promet, et combien je me félicite davantage du bonheur d'avoir pu la servir. — *Miss Stralson :* mylord est trop bon de s'occuper de nous, nous sommes au désespoir de le déranger, et ma mère me permettra de lui dire que je crains que nous n'ayons fait une indiscrétion. — *Granwel :* ah! miss, que vous êtes injuste de regarder ainsi le plus grand plaisir de ma vie; mais si j'ose moi-même commettre une indiscrétion, ma voiture ne vous sera-t-elle pas nécessaire pour continuer les courses de votre après-midi? et dans ce cas, serais-je assez heureux pour que vous voulussiez bien l'accepter? — *Miss Stralson :* ce serait une hardiesse trop grande de notre part, mylord, nous nous destinions à l'opéra, mais nous passerons la soirée chez l'ami que nous allons voir. — *Granwel :* c'est me payer bien mal du service avoué par vous, que de me refuser la permission de le continuer, ne vous privez point, je vous conjure, du plaisir sur

lequel vous comptez; *Mélico* (1) chante aujourd'hui pour la dernière fois, il serait affreux de perdre cette occasion de l'entendre; ne supposez d'ailleurs aucun dérangement pour moi dans l'offre que je vous fais, puisque je vais moi-même à ce spectacle, il ne s'agit donc que de me permettre de vous y accompagner.

Il eut été malhonnête à lady Stralson de refuser Granwel, aussi ne le fit-elle point, et l'on arriva à l'hôtel de Pologne: Williams attendait ces dames; Gave ne devant commencer son rôle que le lendemain, quoiqu'il fût arrivé ce jour-là même à l'hôtel, ne se trouvait point encore avec lui, moyennant quoi notre jeune homme était seul quand ses amies arrivèrent, il les reçut de son mieux, combla le lord d'honnêtetés et de remerciemens; mais l'heure pressant, on se rendit à l'opéra; Williams donna la main à lady Stralson, et par cet arrangement dont s'était bien douté Granwel, il fut à portée d'entretenir la jeune miss, à

---

(1) Célèbre castra italien.

laquelle il trouva un esprit infini, des connaissances étendues, un goût délicat, et tout ce qu'il aurait peut-être eu bien de la peine à rencontrer dans une fille du plus haut rang, qui n'aurait jamais quitté la capitale.

Granwel après le spectacle ramena les deux dames dans Cecil-Stret, et lady Stalson n'ayant eu lieu que de se louer de lui, l'invita d'entrer chez sa parente. Lady Wateley qui ne connaissait Granwel que très-imparfaitement, le reçut néanmoins à merveille; elle l'engagea à souper, mais le lord trop adroit pour se jeter ainsi à la tête, prétexta une affaire importante, et se retira mille fois plus embrâsé que jamais.

Un caractère comme celui de Granwel n'aime pas communément à languir, les difficultés l'irritent; mais celles qui ne peuvent se vaincre, éteignent les passions dans une telle âme au lieu de les enflammer; et comme il faut à ces sortes d'individus un aliment perpétuel, l'objet changerait sans doute, si l'idée du triomphe s'anéantissait sans espoir.

Granwel vit bien que, tout en travaillant à brouiller Williams avec sa maîtresse, comme ce procédé pouvait être long, il devait s'occuper d'ailleurs à désunir cette charmante fille avec sa mère, bien certain qu'il ne viendrait jamais à bout de son plan, tant qu'elles seraient ensemble. Une fois introduit dans la maison de lady Wateley, il lui paraissait impossible, en joignant encore à cela le secours de ses agens, qu'aucune démarche d'Henriette pût venir à lui échapper. Ce nouveau projet de désunion l'occupa donc uniquement.

Trois jours après l'aventure de l'opéra, Granwel fut s'informer de la santé de ces dames, mais il fut bien étonné quand il vit lady Stralson arriver seule au parloir, et excuser sa parente sur l'impossibilité où elle se trouvait de l'engager de monter. Un prétexte de santé s'allégua, et tout piqué qu'était Granwel il n'en montra pas moins de l'intérêt pour l'état de la maîtresse du logis; mais il ne put tenir à s'informer d'Henriette; lady Stralson lui répondit, qu'un peu

saisie de la chûte, elle n'était pas sortie de sa chambre depuis l'autre jour, et au bout d'un instant le lord en demandant permission de revenir, se retira fort mécontent de sa journée.

Cependant Gave avait déjà fait connaissance avec Williams, et le lendemain de la fâcheuse visite du lord chez lady Wateley, il vint rendre compte de ses opérations. J'ai plus avancé vos affaires que vous ne le croyez, mylord, dit-il à Granwel; j'ai vu Williams et des gens d'affaires parfaitement au fait de ce qui le concerne; la succession qu'il attend, cette succession composant la fortune qu'il espère offrir à Henriette, est très-susceptible d'être chicanée; il y a dans Herreford un parent plus prés que lui, et qui ne se doute pas de ses droits; il faut écrire à cet homme d'arriver sur-le-champ, le protéger quand il sera ici.... le mettre en possession de l'héritage, et pendant ce temps-là j'épuiserai la bourse de l'insolent individu qui ose se déclarer votre rival. Il s'est livré à moi avec une candeur tout-à-

fait digne de son âge, il m'a déjà fait part de ses amours; il a été jusqu'à me parler de vous..... des bontés que vous aviez eues pour sa maîtresse l'autre jour; le voilà pris, je vous l'assure, vous pouvez me charger seul de cette besogne, je vous réponds que la dupe est à nous.

Ces nouvelles me dédommagent un peu, dit le lord, de ce qui m'arriva de fâcheux hier, et il raconta à son ami la façon dont il avait été reçu chez lady Wateley. Gave, continua-t-il, je suis perdu d'amour, tout ceci prend une tournure bien longue, il m'est impossible de contraindre jusques-là le desir violent que j'ai de posséder cette fille.... Ecoute mon nouveau projet, écoute-le, mon ami, et exécute-le sur-le-champ; témoigne à Williams l'envie que tu aurais de connaître celle qu'il adore, et que dans l'impossibilité où tu es de l'aller chercher chez une femme que tu ne connais pas, il faut qu'il prétexte une indisposition, et qu'il engage vivement sa maîtresse de se servir d'une chaise à porteur pour venir promptement chez lui...

travailles à cela Gave..... travailles-y, sans négliger le reste, et laisse-moi agir d'après tes opérations.

Gave, le plus adroit de tous les frippons de l'Angleterre, réussit tellement à son entreprise, que sans perdre le grand projet de vue, et tout en faisant écrire au chevalier Clark, second héritier de la tante de Williams de venir au plutôt à Londres, il obtient de son ami de voir Henriette, et précisément de la façon qu'avait proposé Granwel. Miss Stralson est avertie de l'incommodité de son amant; elle lui mande que sous le prétexte de faire quelques emplettes, elle trouvera un moment pour l'aller voir; et dans l'instant on avertit des deux côtés mylord, que le mardi suivant à quatre heures du soir miss Henriette sortira seule en chaise pour se rendre dans Covent-Garden.

« O toi que j'idolâtre, s'écria Granwel au comble de la joie, pour le coup tu ne m'échapperas point; quelques violens que soient les moyens dont j'use pour te posséder, consolé par ta jouis-

sance, ils ne me donnent point de remords... des remords... ces mouvemens sont-ils donc connus d'un cœur tel que le mien? depuis long-temps l'habitude du mal, les éteignit dans mon âme endurcie. Foule de beautés séduites comme Henriette... trompées comme elle, abandonnées comme elle... allez lui dire si je fus ému de vos pleurs, si vos combats m'effrayèrent, si votre honte m'attendrit...... si vos attraits me retinrent.... Eh bien!... c'en est une de plus sur la liste des illustres victimes de mes débauches; et de quel usage serait donc les femmes, si ce n'était pour cela seul?... Qu'on me prouve que la nature les a créé pour autre chose. Laissons aux sots la ridicule manie de les ériger en déesses; c'est avec ces principes débonnaires, que nous les rendons insolentes, nous voyant mettre autant de prix à leur futile possession; elles se croyent en droit d'y en supposer aussi, et de nous faire perdre en lamentations romanesques un temps qui n'est destiné qu'au plaisir..... Ah! que dis-je, Henriette... un seul trait de

tes yeux de flamme, détruira ma philosophie, et je tomberai peut-être à tes genoux, tout en jurant de t'offenser... Qui, moi! je connaîtrais l'amour... loin... loin ce sentiment vulgaire... s'il y avait une femme dans le monde qui pût me le faire éprouver, j'irais je crois lui brûler la cervelle, plutôt que de plier sous son art infernal. Non... non, sexe faible et trompeur...non, n'espère jamais de m'enchaîner, j'ai trop joui de tes plaisirs, pour qu'ils puissent m'imposer encore; c'est à force d'irriter le dieu, qu'on apprend à briser le temple, et quand on veut absorber le culte, on ne saurait trop multiplier les outrages ».

Granwel après ces réflexions, bien dignes d'un scélérat tel que lui, envoye sur-le-champ louer toutes les chaises des environs de Cecil-Stret. Il établit ses valets dans tous les carrefours, pour ne laisser approcher du logis de lady Wateley aucunes de celles qui pourraient venir chercher des maîtres, et il en poste une à lui, guidée par deux porteurs dont il est sûr, avec l'ordre de

conduire

conduire Henriette dés qu'il la tiendront, près du parc St.-James, chez une madame Schmit dévouée depuis vingt ans aux aventures secrétes de Granwel, et qu'il avait eu soin de prévenir : Henriette sans s'inquiéter, ne doutant pas de la fidélité des gens publics dont elle croit se servir, se place dans la chaise qu'on lui offre, enveloppée d'une mante; elle ordonne qu'on la méne à l'hôtel de Pologne, et ne connaissant pas les rues, aucun soupçon durant le trajet ne vient la troubler une minute. Elle arrive où l'attend Granwel. Les porteurs bien instruits pénètrent dans l'allée de la maison de la Schmit, et n'arrètent qu'à la porte d'une salle basse. On ouvre..... quelle est la surprise d'Henriette, quand elle se voit dans une maison inconnue, elle fait un cri, elle se jette en arriére, elle dit aux porteurs qu'ils ne l'ont point conduite où elle l'avait ordonné... Miss, dit Granwel en s'avançant aussi-tôt, quelles grâces ne dois-je pas rendre au ciel, de ce qu'il me met une seconde fois à même de vous être utile ; je reconnais à

vos discours, je vois à l'état de vos porteurs, et qu'ils sont ivres, et qu'ils se sont trompés; n'est-il pas heureux dans cette circonstance que ce soit chez lady Edward ma parente, que ce léger accident vous arrive; donnez-vous la peine d'entrer, miss, renvoyez ces coquins avec lesquels votre vie n'est pas en sûretez, et permettez aux valets de ma cousine, d'aller vous chercher des gens sûrs.

Il était difficile de refuser une proposition comme celle-là : Henriette n'avait vu mylord qu'une fois, elle n'avait pas eu à s'en plaindre, elle le retrouvait à l'entrée d'une maison dont les appartemens ne lui présageaient rien que d'honnête; à supposer même qu'il y eût eu quelques dangers à accepter ce qu'on lui proposait, n'y en avaient-ils pas davantage à rester dans les mains de gens ivres, et qui, déjà piqués des reproches que leur adressait Henriette, se proposaient de la laisser là ? Elle entre donc en demandant un million d'excuses à Granwel; le lord congédie lui-même les

porteurs; il a l'air de donner des ordres à quelques valets d'en aller chercher d'autres, miss Stralson pénètre au fond des appartemens où la conduit la maîtresse du lieu, et quand elle est arrivée dans un salon charmant, la prétendue lady s'incline, et dit à Granwel d'un air effronté : bien du plaisir mylord, en vérité je ne vous l'aurais pas donné plus jolie. Ici Henriette frémit, ses forces sont prêtes à l'abandonner, elle sent toute l'horreur de sa position, mais elle a la force de se contenir... sa sûreté en dépend; elle s'arme de courage. Que signifient ces propos, madame, dit-elle en saisissant le bras de la Schmit, et pour qui me prend-on ici ? Pour une fille charmante miss, répond Granwel, pour une créature angélique, qui dans l'instant, je l'espère, va rendre le plus fortuné des hommes, le plus amoureux des amans. Mylord, dit Henriette en ne lâchant jamais la Schmit, je vois bien que mon imprudence me fait dépendre de vous; mais j'implore votre justice; si vous abusez de ma situation, si vous me

forcez à vous détester, vous ne gagnerez sûrement pas autant, qu'aux sentimens où vous m'aviez laissé pour vous. — Adroite miss tu ne me séduiras, ni par ta figure enchanteresse, ni par l'art inconcevable qui t'inspire en ce moment-ci, tu ne m'aimes, ni ne saurais m'aimer, je ne prétends pas à ton amour, je connais celui qui t'enflamme, et me crois plus heureux que lui ; il n'a qu'un sentiment frivole que je n'obtiendrais jamais de toi... J'ai ta délicieuse personne qui va plonger mes sens dans le délire.—Arrêtez mylord on vous trompe, je ne suis point la maîtresse de Williams, on me donne à lui, sans que mon cœur y consente, il est libre ce cœur, il peut vous aimer comme il peut en aimer un autre, et il vous haïra certainement, si vous voulez ne devoir qu'à la force, ce qu'il ne tient qu'à vous de mériter. — Tu n'aimes point Williams, d'où vient allais-tu chez cet homme, si tu ne l'aimes pas ? Crois-tu que j'ignore que tu ne te rendais chez lui que parce que tu le croyais malade. — Soit, mais je n'y au-

rais point été, si ma mère ne l'eût voulu, informez-vous, je n'ai fait qu'obéir.... — Artificieuse créature!... — O mylord rendez-vous au sentiment que je crois lire à présent dans vos yeux... Soyez généreux, Granwel, ne me contraignez point à vous haïr, quand il ne tient qu'à vous d'être estimé. — De l'estime?... — Juste ciel! aimeriez-vous donc mieux de la haîne? — Ce ne serait qu'un sentiment plus ardent qui pourrait m'attendrir pour toi. — Connaissez vous donc assez mal le cœur d'une femme pour ignorer ce qui peut naître de la reconnaissance? Renvoyez-moi, mylord, et vous saurez un jour si Henriette est une ingrate, si elle était digne ou non d'avoir obtenu votre pitié! — Qui moi de la pitié? de la pitié pour une femme? dit Granwel en la séparant de la Schmit... moi manquer la plus belle occasion de ma vie et me priver du plus grand des plaisirs pour t'épargner un moment de peine!... et pourquoi le ferais-je? approche sirène, approche, je ne t'écoute plus... et en prononçant ces mots, il arrache le

mouchoir qui couvre le beau sein d'Henriette, et le fait voler au bout de la chambre. Bonté du ciel, s'écrie miss en se jetant aux pieds du lord, ne permettez pas que je devienne la victime d'un homme qui veut me contraindre à le détester... ayez pitié de moi mylord, ayez en pitié je vous conjure, que mes larmes puissent vous attendrir, et que la vertu soit encore écoutée de votre cœur, n'accablez pas une malheureuse qui n'est coupable de rien envers vous, à laquelle vous aviez inspiré de la reconnaissance, et qui n'en serait peut être pas demeurée là .... et en disant ces mots, elle était à genoux aux pieds du lord, ses bras élevés vers le ciel.... des larmes inondaient ses belles joues qu'animaient la crainte et le désespoir, et retombaient sur son sein découvert, mille fois plus blanc que l'albâtre. Où suis-je, dit Granwel éperdu! Quel sentiment indiscible vient troubler toutes les facultés de mon existence! Où as tu pris ces yeux qui me désarment? Qui t'a prêté cette voix séductrice, dont chaque son

amollit mon cœur ; es-tu donc un ange céleste ? ou n'es-tu qu'une créature humaine, parle, qui es-tu ? Je ne me connais plus, je ne sais plus ni ce que je veux, ni ce que je fais ; toutes mes facultés anéanties dans toi-même, ne me laissent plus former que tes vœux... Levez-vous, miss, levez-vous, c'est à moi de tomber aux pieds du dieu qui m'enchaîne ; levez-vous, votre empire est trop bien établi, il devient impossible... absolument impossible qu'aucun desir impur puisse l'ébranler dans mon âme... et lui rendant son mouchoir, tenez, cachez-moi ces charmes qui m'enivrent ; je n'ai besoin d'augmenter par rien le délire où tant d'attraits viennent de me plonger. Homme sublime, s'écria Henriette en pressant une des mains du lord, que ne méritez-vous pas pour une aussi généreuse action ? — Ce que je veux mériter, miss, c'est votre cœur, voilà le seul prix où j'aspire ; voilà le seul triomphe qui soit digne de moi. Rappellez-vous éternellement que je fus maître de votre personne, et que je n'en abusai pas...

et si ce trait ne m'obtient pas de vous les sentimens que j'en exige, souvenez-vous que je serai en droit de me venger, et que la vengeance est un sentiment terrible dans une âme comme la mienne. Asseyez-vous miss, et écoutez-moi... Vous m'avez donné de l'espérance, Henriette, vous m'avez dit que vous n'aimiez pas Williams, vous m'avez laissé croire que vous pourriez m'aimer... Voilà les motifs qui m'arrêtent... voilà ceux auxquels vous devez la victoire, j'aime mieux mériter de vous ce qu'il ne tiendrait qu'à moi d'arracher; ne me faites pas repentir de la vertu, ne me contraignez pas à dire, que ce n'est qu'à la fausseté des femmes qu'est due la perfidie des hommes, et que si elles étaient toujours avec nous comme elles le doivent, nous serions sans cesse à notre tour comme elles desirent que nous soyons. Mylord, répondit Henriette, il est impossible que vous puissiez vous dissimuler que dans cette malheureuse aventure, le premier tort est de votre côté; de quel droit avez-vous cherché à

troubler mon repos ? Pourquoi me faites-vous mener dans une maison inconnue, lorsque me confiant à des hommes publics, j'imagine qu'ils me conduiront où je leur ordonne ? D'aprés cette certitude mylord, est-ce à vous de me donner des loix ? ne me devriez-vous pas des excuses, au lieu de m'imposer des conditions?... (et voyant Granwel faire un geste de mécontentement...) Néanmoins permettez mylord, reprit-elle avec vivacité, permettez que je m'explique : ce premier tort qu'excuse si vous voulez, l'amour que vous prétendez ressentir, vous le réparez par le sacrifice le plus généreux, le plus noble... Je dois vous en savoir gré sans doute, je vous l'ai promis, je ne m'en dédis pas ; venez chez mes parens, mylord, je les engagerai à vous traiter comme vous le méritez, l'habitude de vous voir ranimera sans cesse dans mon cœur, les sentimens de reconnaissance que vous y avez fait éclore ; espérez tout de là, vous me mésestimeriez si je vous en disais da-

vantage. — Mais comment allez-vous raconter cette aventure à vos amis? — Comme elle doit l'être... comme une méprise des porteurs, qui par un hasard fort singulier, m'a fait retomber une seconde fois dans les mains de celui qui, m'ayant déjà rendu service, s'est trouvé fort aise de l'occasion qui le mettait à même de m'en rendre un nouveau. — Et vous me protestez, miss, que vous n'aimez pas Williams ? — Il m'est impossible d'avoir de la haîne pour un homme qui n'a jamais eu que de bons procédés pour moi; il m'aime, je n'en puis douter, mais le choix est de ma mère et rien ne m'empêche de le révoquer. Puis se levant; me permettez-vous mylord, continua-t-elle, de vous supplier de me faire avoir des porteurs; une plus longue entrevue, en me rendant suspecte, nuirait peut-être à ce que je vais dire; renvoyez-moi mylord, et ne tardez pas à venir voir celle, que vos bontés pénètrent de reconnaissance, et qui vous pardonne un projet barbare en faveur de la manière pleine de sa-

gesse et de vertu, dont vous voulez le lui faire oublier. Cruelle fille, dit le lord en se levant aussi,... oui je vais vous obéir... mais je compte sur votre cœur, Henriette... j'y compte... Souvenez-vous que mes passions trompées me portent au désespoir... je me servirai des mêmes expressions que vous... Ne me forcez pas à vous haïr, il y eut eu peu de dangers à ce que vous y eussiez été contrainte vis-à-vis de moi, il y en aurait d'énormes, si vous m'y réduisiez vis-à-vis de vous. — Non mylord, non jamais je ne vous forcerai à me haïr, j'ai plus d'orgueil que vous ne m'en supposez, et je saurai toujours me conserver des droits à votre estime. A ces mots Granwel demande des porteurs: il y en avait fort près de là..... on les annonce, et le lord prenant la main d'Henriette.... Fille angélique, lui dit-il en la conduisant, n'oublie pas que tu viens de remporter une victoire à laquelle nulle autre femme que toi n'aurait osé prétendre... un triomphe que tu ne dois qu'aux sentimens que tu

m'inspires... et que si jamais tu trompes ces sentimens, ils se remplaceront par tous les crimes que la vengeance pourra me dicter. Adieu mylord, répondit Henriette en entrant dans sa chaise, ne vous repentez jamais d'une belle action, et croyez que le ciel et toutes les âmes justes vous en devront la récompense. Granwel se retire chez lui dans une agitation inexprimable, et Henriette rentre chez sa mère dans un tel trouble qu'on crut qu'elle allait s'évanouir.

En réfléchissant sur la conduite de miss Stralson, on démêle aisément, sans doute, qu'il n'était entré que de l'art et de la politique dans tout ce qu'elle avait dit à Granwel, et ces ruses, peu faites pour son âme naïve, elle se les était cru permises pour échapper aux dangers qui la menaçaient; nous ne redoutons point qu'en agissant ainsi, cette intéressante créature soit dans le cas d'être blâmée de personne; la vertu la plus épurée contraint par fois à quelques écarts. Arrivée chez elle, et n'ayant plus aucun motif de feindre, elle raconta à ses pa-

rentes tout ce qui venait de lui arriver; elle ne déguisa ni ce qu'elle avait dit pour échapper, ni les engagemens que, dans les mêmes vues, elle avait été forcée de prendre. Excepté l'imprudence d'avoir voulu sortir seule, rien de ce qu'avait fait Henriette ne fut désapprouvé; mais ses amies s'opposèrent à l'exécution des paroles qu'elle avait données. On décida que miss Stralson éviterait par-tout le lord Granwel avec le plus grand soin, et que la porte de lady Wateley serait exactement fermée aux tentatives de cet impudent. Henriette crut devoir représenter qu'une telle manière d'agir fâcherait infiniment un homme, dont le désespoir pourrait être funeste, qu'au fait, s'il avait commis une faute, il l'avait réparé en galant homme, et qu'elle croyait que d'après cela, il valait mieux l'accueillir que de l'irriter. Elle crut pouvoir répondre que ce serait également l'opinion de Williams; mais les deux parentes ne se départirent point de la leur, et les ordres furent donnés en conséquence.

Cependant Williams qui avait attendu

toute la soirée sa maîtresse, impatient de ne la point voir venir, quitta le chevalier O-Donel, c'était le nom que s'était donné Gave en arrivant à l'hôtel de Pologne; il le pria de permettre qu'il fût lui-même apprendre la cause d'un retard qui l'inquiétait si cruellement. Il arriva chez lady Wateley une heure après le retour d'Henriette. Celle-ci pleura en le voyant.... elle lui prit la main, et lui dit avec tendresse.... Mon ami, de combien il s'en est peu fallu que je ne fus plus digne de toi. Et comme elle avait la liberté de causer seule tant qu'elle le voulait avec un homme, que sa mère regardait déjà comme un gendre, on les laissa raisonner ensemble sur tout ce qui venait d'arriver.

O miss! s'écria Williams dès qu'il eut tout appris, et c'était pour moi que vous alliez vous perdre.... et pour me procurer un instant de satisfaction, vous alliez vous rendre la plus malheureuse des créatures.... Oui, miss, pour une fantaisie, il faut vous l'avouer, je n'étais point malade; un ami desirait de vous

voir, et je voulais jouir à ses yeux du bonheur de posséder la tendresse d'une aussi belle femme. Voilà tout le mystère, Henriette; voyez combien je suis doublement coupable. Laissons cela, mon ami, répondit miss Stralson, je te retrouve, tout est oublié. Mais conviens-en, Williams, ajouta-t-elle, en laissant ses regards porter le feu le plus doux dans l'âme de celui qu'elle adorait, conviens-en, je ne t'aurais jamais revu, si ce désastre m'était arrivé? tu n'aurais plus voulu de la victime d'un tel homme, et j'aurais eu avec ma propre douleur, le désespoir de perdre ce qui m'est le plus cher au monde? Ne l'imagine pas, Henriette, répartit Williams; il n'est rien sous le ciel qui puisse t'empêcher d'être chère à celui qui met toute sa gloire à te posséder.... O toi! que j'adorerai jusqu'à mon dernier soupir, persuade-toi donc que les sentimens que tu allumes, sont au-dessus de tous les événemens humains, et qu'il est aussi impossible de ne les avoir pas, qu'il l'est que tu puisses jamais te rendre indigne de les inspirer.

Ces deux amans raisonnèrent ensuite un peu plus de sang-froid sur cette catastrophe ; ils virent que le lord Granwel était un ennemi bien dangereux, et que le parti que l'on prenait, ne servirait qu'à l'aigrir ; mais il n'y avait pas moyen de le faire changer, les femmes n'y voulaient pas entendre. Williams parla de son nouvel ami, et la candeur, la sécurité de ces honnêtes créatures, étaient telles, qu'il ne leur arriva jamais de soupçonner que le faux écossais n'était qu'un agent de mylord ; bien loin de là, les éloges qu'en fit Williams, inspirèrent à Henriette le desir de le connaître, et elle lui sut gré d'avoir fait une bonne connaissance. Mais abandonnons ces êtres respectables, qui soupèrent ensemble, se consolèrent, prirent des mesures pour l'avenir, et se quittèrent enfin ; laissons-les, dis-je, un moment, pour revenir à leur persécuteur.

De par l'Enfer et tous les démons qui l'habitent, dit mylord, à Gave qui vint le voir dès le lendemain, je suis indigne du jour, mon ami.... je ne suis qu'un

écolier, je ne suis qu'un sot, te dis-je.... je l'ai tenue dans mes bras.... je l'ai vue à mes genoux, et je n'ai jamais eu le courage de la soumettre à mes desirs.... il a été plus fort que moi d'oser l'humilier... Ce n'est point une femme, mon ami, c'est une portion de la divinité même, descendue sur la terre pour éveiller dans mon âme des sentimens vertueux que je n'avais conçus de ma vie; elle m'a laissé croire qu'elle pourrait peut-être m'aimer un jour, et moi.... moi, qui ne pouvais comprendre que l'amour d'une femme fut du plus léger prix dans sa jouissance, j'ai renoncé à cette jouissance certaine, pour un sentiment imaginaire, qui me déchire et qui me trouble, sans que je le conçoive encore.

Gave blâma vivement mylord; il lui fit craindre d'avoir été le jouet d'une petite fille; il l'assura que pareille occasion ne s'offrirait peut-être pas de long temps, qu'on serait maintenant sur ses gardes... Oui, souvenez-vous-en, mylord, ajouta-t-il, vous aurez à vous repentir de la faute que vous venez de commettre, et

votre indulgence vous coûtera cher; est-ce un homme comme vous, que quelques pleurs et de beaux yeux doivent attendrir? et recevrez-vous de cette situation molle où vous avez laissé tomber votre âme, la dose de volupté obtenue de cette apathie stoïque dont vous aviez juré de ne vous écarter jamais? vous vous repentirez de votre pitié, mylord, je vous le dis.... sur mon âme, vous vous en repentirez. Nous le saurons bientôt, dit mylord; je me présente demain sans faute chez lady Wateley, j'étudierai cette adroite miss, je l'examinerai, Gave, je lirai ses sentimens dans ses regards, et si elle m'abuse, qu'elle tremble, je ne manquerai pas de feintes pour la replonger dans mes piéges, et elle n'aura pas toujours l'art magique d'en échapper comme elle l'a fait.... Pour toi, Gave, continue de ruiner ce faquin de Williams; quand le chevalier Clark paraîtra, adresse-le à sir Jacques; je le préviendrai de tout, il lui conseillera de poursuivre la succession qu'on cherche à lui enlever, et nous le servirons auprés des juges....

Nous en serons quittes pour rompre tous ces arrangemens, s'il est certain que je sois aimé de mon ange, ou pour les presser de la plus vive manière, si l'infernale créature m'a trompé.... mais je te le répète, je ne suis qu'un enfant, je ne me pardonnerai jamais la sottise que j'ai faite.... Cache cette faute à mes amis, Gave, déguise-là soigneusement; ils m'accableraient de reproches, et je les mériterais tous.

On se sépara, et le lendemain, c'est-à-dire le troisième jour après l'aventure de chez la Schmit, Granwel se présenta chez lady Wateley dans tout son luxe et toute sa magnificence.

Rien n'avait changé dans la résolution des femmes; mylord est refusé cruellement.... il insiste, il fait dire qu'il doit entretenir lady Stralson et sa fille d'une affaire de la plus grande importance.... On lui répond que les dames qu'il demande ne sont plus logées dans cette maison, et il se retire furieux. Son premier mouvement fut d'aller trouver Williams, de lui faire valoir le service

qu'il avait rendu à sa maîtresse, en racontant la chose comme il en était convenu avec Henriette chez la Schmit, d'exiger de lui de le mener chez lady Stralson, ou de se couper la gorge ensemble, si son rival n'acquiesçait pas à ses vues ; mais ce projet ne lui parut pas assez méchant. Ce n'est qu'à miss Stralson que Granwel en veut.... Il est probable qu'elle n'a pas rendu à sa famille les choses comme elle l'avait promis, ce n'est qu'à elle que les refus qu'il éprouve sont dûs, ce n'est qu'elle qu'il veut rechercher et punir, et ce n'est qu'à cela qu'il doit travailler.

Quelques fussent les précautions qu'on se proposât de prendre chez lady Wateley, il ne s'agissait pourtant pas de se renfermer; moyennant quoi lady Stralson et sa fille n'en faisaient pas moins les courses qu'exigeaient leurs affaires dans Londres, et même celles qui ne pouvaient contenter que leur plaisir ou leur curiosité. Lady Wateley mieux portante, les accompagnaient au spectacle; quelques amis s'y trouvaient avec elles;

Williams s'y rendait de son côté. Mylord Granwel, toujours bien servi, n'ignorait aucune des démarches, et cherchait à tirer parti de toutes, pour y trouver des moyens de satisfaire et sa vengeance et ses coupables desirs. Un mois s'écoula cependant sans qu'il en eût pu rencontrer encore, et sans qu'il cessât d'agir sourdement d'autre part.

Clark arrivé de Herreford, instruit par sir Jacques, entamait déjà l'histoire de la succession, puissamment soutenu par Granwel et par ses amis; tout cela tracassait le malheureux Williams, que le prétendu capitaine O-Donel escroquant chaque jour, réduisait d'autre part à ne savoir bientôt plus où donner de la tête; mais ces manœuvres traînant trop en longueur au gré des fougueux desirs du lord, il n'en desirait pas avec moins d'empressement une occasion plus prochaine d'humilier la malheureuse Henriette. Il voulait la revoir à ses genoux, il voulait la punir de l'artifice qu'elle avait employé avec lui; tels étaient les funestes projets conçus par sa maudite

tête, lorsqu'on vint l'avertir que toute la société de Wateley, qui ne courait pas trop le grand monde depuis que les affaires de Williams prenaient une aussi fâcheuse tournure, devait pourtant se rendre le lendemain au théâtre de Druri-Lane, où Garrick, qui s'occupait pour lors de sa retraite, devait jouer pour la dernière fois dans Hamlet.

L'esprit atroce de Granwel conçoit de ce moment le projet le plus noir que puisse inspirer la scélératesse; il ne se résout à rien moins qu'à faire arrêter miss Stralson à la comédie, et à la faire conduire dès le même soir à Brid-well (1).

Jetons quelque jour sur cet exécrable dessein.

Une fille nommée Nanci, courtisanne très-célèbre, venait de s'échapper nouvellement de Dublin; après y avoir fait une multitude de vols, y avoir publiquement dérangé plusieurs Irlandais, elle avait passé en Angleterre, où, quoique récemment arrivée, elle s'était pourtant

(1) Maison des femmes de mauvaise vie.

déjà rendue coupable de quelques délits sourds ; et la justice, au moyen d'un warrant, travaillait à s'emparer d'elle. Granwel a connaissance de cette affaire ; il se transporte chez le constable chargé de l'ordre, et voyant que cet homme ne connaît qu'imparfaitement la fille qu'il doit arrêter, il lui persuade facilement que cette créature sera le soir à Druri-Lane, dans la loge où il sait que se placera miss Henriette, qui par ce moyen, étant enfermée au lieu de la courtisanne qu'on cherche, se trouvera à la merci de ses odieux projets. Il se présentait aussi-tôt pour caution ; si cette infortunée consentait à ses desirs, elle était libre.... refusait-elle d'y acquiescer, le lord faisait évader Nanci, fortifiait plus que jamais l'opinion qu'Henriette n'était autre que cette aventurière de Dublin, et éternisait ainsi les chaînes de sa malheureuse victime. La société avec laquelle se trouvait miss Stralson, l'embarrassait bien un peu; mais on soutiendrait à la Wateley, qui, dans le fait, n'avait jamais vu lady Stralson et sa fille

que depuis qu'elles étaient l'une et l'autre à Londres... qui savait bien qu'elle avait des parens de ce nom à Herreford, mais qui pouvait avoir été trompée sur le personnel de ces parens, on la convaincrait aisément, disait Granwel, qu'elle était dans la plus grande erreur; et que pourrait-elle opposer pour défendre ces femmes et les soustraire aux ordres de la justice? Ce projet arrangé dans la tête de Granwel, confié à Gave et à sir Jacques, qui le tâtent, qui le retournent de tout sens, et qui n'y voyent aucun inconvénient, on ne pense plus qu'à le mettre en œuvre. Granwel vole chez le juge de paix chargé de l'affaire de Nancy, il affirme qu'il l'a vue la veille, et qu'elle doit très-certainement être ce jour même à Druri-Lane, avec des femmes honnêtes qu'elle a séduites, et vis-à-vis desquelles elle ose se dire fille de qualité; le juge et le constable ne balancent point; l'ordre est donné, et tout s'arrange pour arrêter, sans faute le même jour la malheureuse Henriette à la comédie.

L'affreuse cohorte de Granwel ne manqua

manqua pas de se trouver ce soir-là au théâtre; mais autant par décence que par politique, les sujets de cette troupe infâme ne devaient être que spectateurs. La loge se remplit : Henriette se place entre lady Wateley et sa mère; derrière elles sont Williams et mylord Barwill, un ami de lady Wateley, membre du parlement, et fort considéré dans Londres.... La pièce finit; lady Wateley veut qu'on laisse sortir le monde.... Il semble qu'elle ait un pressentiment du malheur qui menace ses amies; cependant le constable et ses archers ne perdent pas Henriette de vue; et Granwel, ainsi que ses associés, ont toujours les yeux sur le constable; la foule dissipée, on sort enfin. Williams donne la main à lady Wateley, lady Stralson marche seule, et Barwill est l'écuyer de miss Henriette. Au dégagement des corridors, l'exempt s'avance la main levée sur l'infortunée miss, il la touche de sa baguette, et lui ordonne de le suivre. Henriette s'évanouit; la Wateley et la Stralson tombent dans les bras l'une de

l'autre, et Barwill, secondé de Williams, repousse les exempts... Vous vous trompez, faquins, crie Barwill; éloignez-vous, où je vous ferai punir. Ce tableau effraie ce qui se trouve encore dans la salle, on observe, on entoure.... Le constable montrant son ordre à Barwill, lui fait voir pour qui il prend Henriette. En ce moment, sir Jacques, soufflé par Granwel, s'approche de Barwill. Mylord me permet-il de lui représenter, dit ce fourbe, qu'il sera fâché d'avoir pris parti pour cette fille inconnue de lui; ne doutez pas, mylord, que ce ne soit la Nanci de Dublin, j'en ferai serment, s'il le faut. Barwill qui ne connaît ces étrangères que depuis peu, s'approche de la Wateley, pendant que Williams secoure sa maîtresse. Madame, lui dit-il, voilà l'ordre, et voilà monsieur, que je connais pour un gentil-homme, incapable d'en imposer, qui m'assure de la justice de cet ordre, et que l'exempt ne se trompe point; daignez m'expliquer tout ceci. Par tout ce que j'ai de plus sacré, mylord, s'écrie aussi-tôt lady Stralson, cette

infortunée est ma fille, elle n'est point la créature que l'on cherche; daignez ne pas nous abandonner, daignez nous servir de défenseur, pénétrez-vous de la vérité, mylord, protégez-nous, secourez l'innocence. Retirez-vous donc, dit alors Barwill à l'exempt, je réponds de cette jeune personne, je vais de ce pas la conduire moi-même chez le juge de paix; allez nous y attendre; vous exécuterez-là les nouveaux ordres que vous en recevrez; jusqu'à cet instant, je sers de caution à Henriette, et votre commis-mission est remplie. A ces mots tout se dissipe, le constable sort de son côté, sir Jacques, Granwel et sa troupe du leur, et Barwill, entraînant ces dames, échappons promptement, leur dit-il, ne nous offrons pas plus long-tems en spectacle.... Il donne la main à Henriette, on le suit; les trois femmes et lui montent dans sa voiture, et quelques minutes suffisent à les rendre chez le célèbre Fielding, juge chargé de cette affaire. Ce magistrat, sur la parole du lord Barwill, son ami depuis long-temps, sur les

réponses honnêtes et naïves des trois femmes, ne peut s'empêcher de voir qu'il a été séduit; pour s'en convaincre encore mieux, il confronte le signalement de Nanci à la personne même d'Henriette, et y ayant trouvé des différences sensibles, il comble ces dames d'excuses et d'honnêtetés ; elles se séparent ici de mylord Barwill, auquel elles témoignent leur reconnaissance et retournent tranquillement chez elles, où les attendait Williams.... O! mon ami, lui dit Henriette en le revoyant, encore toute émue, quels ennemis puissans nous avons dans cette maudite ville, puissions-nous n'y être jamais entrés! Il n'est pas douteux, dit lady Stralson, que tout ceci part de ce perfide Granwel; je n'ai rien voulu dire de mes idées par ménagement, mais chaque nouvelle réflexion les étaye; il est impossible de pouvoir douter que ce ne soit ce scélérat qui nous tracasse ainsi par vengeance; et qui sait, continua-t-elle, si ce n'est pas également lui qui a suscité à Williams ce nouveau concurrent à la succession de sa tante? A peine connais-

sions-nous ce chevalier Clark à Herreford, personne ne s'était jamais douté de cette alliance, et voilà que cet homme triomphe, le voilà protégé de tout Londres, et mon malheureux ami Williams peut-être à la veille d'être ruiné; n'importe, disait ensuite cette bonne et honnête créature, devint-il plus pauvre que Job, il aura la main de ma fille.... je te la promets, mon ami, je te la promets Williams, toi seul plaîs à cette chère enfant, et ce n'est qu'à son bonheur où j'aspire. Et Henriette, avec son amant, se jetaient en larmes dans les bras de lady Stralson, ils l'accablaient l'un et l'autre des marques de leur reconnaissance. Cependant Williams se sentait coupable, il n'osait pas le témoigner; ensorcelé par Gave sous le nom du capitaine O-Donel, il avait perdu, soit avec ce faux ami, soit dans les sociétés où il avait été mené par lui, presque tout l'argent qu'il avait apporté à Londres; ne voyant aucune liaison entre Granwel et le capitaine écossais, il était loin de soupçonner que celui-ci dût être l'agent

de l'autre.... Il se taisait, il soupirait en silence, recevait avec confusion les marques de tendresse d'Henriette et de sa mère, et n'osait avouer ses fautes; il espérait toujours qu'un moment plus heureux lui ramènerait peut-être sa petite fortune; mais si ce moment n'arrivait pas, si d'autre part Clark gagnait le procès, indigne des bontés dont on l'accablait, Williams.... le malheureux Williams, était décidé à tout, plutôt que d'en abuser.

Pour Granwel, il n'est pas besoin de peindre sa fureur, on la conçoit sans nulle peine..... Ce n'est pas une femme, répétait-il sans cesse à ses amis, c'est un être au-dessus de l'humanité... Ah! j'aurai beau former des complots contr'elle, elle s'y soustraira toujours... soit, qu'elle continue..... je le lui conseille.... Si mon étoile prenait de l'ascendant sur la sienne, elle payerait chère l'infâme tromperie qu'elle m'a fait.

Cependant toutes les batteries pour la ruine du malheureux Williams étaient dressées, avec encore plus d'art et de

promptitude que jamais; le procès de la succession était au moment d'être jugé, et Granwel n'épargnait ni soins, ni démarches pour les intérêts du chevalier Clark, qui ne conférant jamais qu'avec sir Jacques, ne soupçonnait même pas, qu'elle était la main qui le soutenait aussi puissamment.

Le lendemain de l'aventure de *Druri-Lane*, Granwel fut s'excuser de sa méprise chez Fielding, il le fit avec tant de bonne-foi, que le juge ne parut lui en savoir aucun mauvais gré, et le fripon partit delà pour aller inventer d'autres ruses, dont le succès moins malheureux pût amener enfin dans ses lacs l'objet infortuné de son idolâtrie.

L'occasion ne tarda point à se rencontrer; lady Wateley possédait une assez jolie campagne entre Newmarket et Hosden, à environ quinze mille de Londres; elle imagina d'y mener sa jeune parente pour la dissiper un peu des noirs soucis qui commencaient à l'agiter. Granwel instruit de tous les pas de sa maîtresse, apprend le jour fixe du départ; il sait qu'on doit

passer huit jours à cette terre et en revenir le neuvième au soir; il se déguise, il prend avec lui une douzaine de ces scélérats qui battent le pavé de Londres, dont le premier venu peut faire ses satellites pour quelques guinées, et vole à la tête de ces bandits attendre le carrosse de lady Wateley, au coin d'une forêt, peu éloignée de Newmarket célèbre par les meurtres qui s'y commettent journellement et qu'il fallait traverser au retour; la voiture passe, elle est arrêtée.... les traits se brisent.... les valets sont battus..... les chevaux s'échappent.... les femmes s'évanouissent.... miss Stralson est portée, sans connaissance, dans une voiture à deux pas delà; son ravisseur y monte avec elle, de vigoureux coursiers s'élancent, et l'on arrive à Londres. Le lord qui ne s'est point fait connaître à Henriette, et qui ne lui a pas dit un mot pendant la route, entre rapidement dans son hôtel avec sa proie; il l'établit dans une chambre reculée, congédie ses gens.... et se démasque.

Eh bien! perfide, dit-il, alors en fureur, reconnais-tu celui que tu as osé trahir impunément? Oui, mylord, je vous reconnais, répond courageusement Henriette, dés qu'un malheur m'arrive m'est-il possible de ne pas vous nommer à l'instant? vous êtes la seule cause de tous ceux que j'éprouve, votre unique charme est de me troubler; quand je serais votre plus mortelle ennemie, vous n'agiriez pas différemment. — Cruelle femme, n'est-ce donc pas vous qui faites de moi le plus infortuné des hommes, en ayant abusé de ma bonne-foi; et par votre infâme duplicité ne m'avez-vous pas rendu complètement la dupe des sentimens que j'avais conçus pour vous? — Je vous croyais plus juste, mylord, j'imaginais qu'avant de condamner les gens vous daignez au moins les entendre. — Me laisser prendre une seconde fois à tes damnables artifices..... moi? — Malheureuse Henriette! tu seras donc punie de trop de franchise et de crédulité, et ce sera le seul homme que tu as distingué dans le monde qui sera la

cause de tous les désastres de ta vie! — Que voulez-vous dire, miss, expliquez-vous? Je veux bien écouter encore votre justification, mais ne vous flattez pas de me tromper.... n'imaginez-pas abuser de ce fatal amour dont j'ai trop à rougir, sans doute.... Non, miss, vous ne m'induirez plus en erreur.... vous ne m'intéressez plus, Henriette, je vous vois de sang-froid maintenant, et vous n'allumez plus en moi d'autres desirs que ceux du crime et de la vengeance. — Doucement, mylord, vous m'accusez trop légèrement; une femme qui vous aurait trompé, vous aurait reçu, elle aurait prolongé votre espoir, elle aurait cherché à vous désarmer, et avec l'art que vous me supposez, elle y aurait réussi.... Examinez la conduite différente que j'ai tenue.... démêlez-en le principe et condamnez-moi si vous l'osez. — Eh quoi!.... dans notre dernier entretien, vous me laissez croire que je ne vous suis pas indifférent, vous m'invitez vous-même à me rendre chez vous... c'est à ce prix que je m'appaise... c'est à cette condi-

tion que la délicatesse remplace dans mon cœur les sentimens que je vous y vois blâmer... et quand je fais tout pour vous plaire.... quand je sacrifie tout pour obtenir un cœur... dont la possession me devenait inutile, si je n'eusse écouté que mes desirs, la récompense en est de me voir fermer votre porte... Non, non, perfide, n'espérez pas de m'échapper encore... ne l'espérez pas miss... vos tentatives seraient inutiles. — Faites de moi ce que vous voudrez mylord, je suis entre vos mains... (et versant involontairement quelques larmes...) vous m'obtenez sans doute aux dépends des jours de ma mère... N'importe, faites de moi ce que vous voudrez, vous dis-je, je ne veux employer aucun moyen de défense... mais s'il était possible que vous entendissiez la vérité, sans l'accuser d'artifice, je vous demanderais mylord, si les refus que vous avez essuyés, ne sont pas des preuves certaines, et de l'aveu que j'ai fait des sentimens que vous m'avez inspiré, et de la frayeur qu'on a eu de leur puissance sur moi?... qu'eût-

il été besoin de vous exclure, si l'on ne vous eût pas craint? et vous eût-on redouté, si je n'eusse avoué publiquement ce que j'éprouvais pour vous? Vengez-vous mylord, vengez-vous, punissez-moi de m'être trop livrée à cette erreur enchanteresse... je mérite toute votre colère, vous n'en rendrez jamais les effets assez éclatans... vous ne les presserez jamais assez. Eh bien! dit Granwel, dans une incroyable agitation, ne l'avais-je pas prévu que cette rusée créature essayerait de me r'enchaîner encore... Oh non! non, vous n'avez plus de torts, miss, c'est moi qui les ai tous... je suis le seul coupable, c'est à moi de m'en punir; j'étais un monstre assurément, puisque j'avais pu comploter contre celle qui m'adorait dans le fond de son âme... Je ne le voyais pas, miss, je l'ignorais... pardonnez-le à l'extrême humilité de mon caractère, comment pouvais-je concevoir l'orgueil d'être aimé d'une fille comme vous? — Touvez bon que je vous le dise mylord, nous ne sommes ni vous ni moi dans le cas du

sarcasme ou de la plaisanterie : vous me rendez la plus malheureuse des femmes, et j'étais loin de desirer que vous fussiez le plus infortuné des hommes, c'est tout ce que j'ai à vous dire mylord ; il est tout simple que vous ne le croyez pas, permettez-moi d'avoir à mon tour assez de fierté, toute humiliée que je suis, pour ne pas chercher à vous en convaincre ; il est assez cruel pour moi d'avoir à rougir de ma faute avec ma famille et mes amis, sans être obligée de la pleurer encore avec celui qui me l'a fait commettre... ne croyez rien de ce que je vous dis mylord, je vous en impose sur tout, je suis la plus fausse des femmes, il ne doit pas vous être permis de me voir autrement... ne me croyez pas vous dis-je... — Mais miss, s'il était vrai que vos sentimens pour moi fussent tels que vous avez l'air de me le persuader, ne pouvant réussir à me voir, qui vous empêchait de m'écrire? ne deviez-vous pas me supposer très-inquiet du refus que j'avais éprouvé? — Je ne dépends pas de moi mylord, n'oubliez

jamais cette circonstance, et vous conviendrez qu'une fille de mon âge, et dont les sentimens répondent à la bonté de l'éducation, ne doit travailler qu'à étouffer dans son cœur tout ce que désapprouve sa famille.—Et à présent que vous ne dépendez plus de cette famille barbare, qui s'opposait à vos vœux comme aux miens, consentez-vous à me donner la main sur-le-champ? — Moi? quand ma mère expire peut-être, et que ce sont vos coups qui me l'enlèvent! ah! permettez-moi de ne songer qu'à celle à qui je dois le jour, avant de m'occuper de mon bonheur. — Soyez rassurée sur cela miss, votre mère est en sûreté, elle est chez lady Wateley, et toutes deux y sont aussi saines que vous; l'ordre de les secourir aussi-tôt que vous seriez enlevée a été exécuté avec plus d'intelligence encore que celui qui vous met en mon pouvoir; que cet objet ne vous donne donc aucune sorte d'inquiétude, qu'il ne trouble en rien la réponse décisive que je vous prie de me faire; acceptez-vous ma main miss,

ou ne l'acceptez-vous pas ? — N'imaginez point que je me décide sur une telle chose, sans l'agrément de ma mère, ce n'est pas votre maîtresse, mylord, que je veux être, c'est votre femme ; la deviendrais-je légitimement, si, dépendante de ma famille, je vous épousais sans son aveu ? — Mais miss, observez-vous que je suis maître de votre personne, et que ce n'est pas à l'esclave à vouloir imposer des conditions ? — Oh mylord ! je ne vous épouserai donc point... je ne veux pas être l'esclave de celui qu'aura choisi mon cœur. — Fière créature, je ne parviendrai jamais à t'humilier ! — Et quelle délicatesse placeriez-vous dans le triomphe que vous auriez remporté sur une esclave ? ce qui n'est dû qu'à la violence, peut-il donc flatter l'amour-propre ? — Il n'est pas toujours sûr que cette délicatesse si vantée, soit aussi précieuse que se l'imaginent les femmes. — Laissez cette dureté de principes mylord, à ceux qui ne sont pas faits pour mériter les cœurs qu'ils cherchent à dompter, ces abominables maximes

ne sont pas faites pour vous. — Mais ce Williams, miss... ce Williams... je voudrais que tous les malheurs dont la nature peut accabler les hommes, fussent réunis sur la tête de ce scélérat. — N'appellez point ainsi le plus honnête des hommes. — Il m'enlève votre cœur, c'est lui qui est la cause de tout, je sais que vous l'aimez. — Je vous ai déjà répondu sur cet article, je continuerai de vous dire la même chose, Williams m'aime, voilà tout... Ah! mylord n'ayez jamais rien qui combatte plus dangereusement vos projets, et vous ne serez pas aussi malheureux que vous le supposez. — Non séductrice, non je ne te crois pas (et se troublant)... allons miss préparez-vous ; je vous ai donné tout le temps de la réflexion, vous devez bien imaginer que ce n'est point pour être encore votre dupe, que je vous ai amenée ici, il faut dès ce soir que vous soyez ou ma femme... ou ma maîtresse... Et en même-temps il la saisit durement par le bras, et l'entraîne vers l'autel impie où le barbare veut la

sacrifier. Un mot... mylord, dit Henriette en contraignant ses larmes, et résistant de toutes ses forces aux entreprises de Granwel, un seul mot je vous en conjure... qu'espérez-vous du crime que vous allez commettre? — Tous les plaisirs qu'il peut me donner. — Vous ne les connaîtrez q u'un seul jour mylord, demain je ne serai plus ni votre esclave ni votre maîtresse, demain vous n'aurez plus devant vos yeux que le cadavre de celle que vous aurez flétri... O Granwel! vous ne connaissez pas mon caractère, vous ignorez à quels excès je puis me porter, pouvez-vous donc, s'il est vrai que vous ayez pour moi le plus léger sentiment, acheter au prix de ma perte la malheureuse jouissance d'un quart d'heure; ces mêmes plaisirs que vous voulez arracher, je vous les offre, pourquoi ne voulez-vous pas les tenir de mon cœur?... Homme équitable et sensible, poursuit-elle à demi-inclinée, en tendant les mains jointes vers son tyran, laissez-vous attendrir par mes pleurs... que les cris de mon désespoir arrivent

encore une fois à votre âme, vous ne vous repentirez pas de les avoir entendu. O mylord! voyez devant vous en attitude de suppliante, celle qui mettait toute sa gloire à vous enchaîner un jour à ses pieds, vous voulez que je sois votre femme, eh bien! regardez-moi déjà comme telle, et à ce titre ne déshonorez point celle, dont la destinée est tellement unie à la vôtre... rendez Henriette à sa mère, elle vous en supplie, et c'est par les sentimens les plus vifs et les plus ardens qu'elle acquittera vos bienfaits. — Mais Granwel ne la regardait plus, se promenant à grands pas dans l'appartement... brûlé d'amour... tourmenté de la soif de jouir... dévoré de vengeance... combattu par la pitié que cette voix douce, que cette posture intéressante, que ces pleurs qui coulaient à grands flots excitaient malgré lui dans son âme, et qui naissaient de son amour... quelquefois prêt à la saisir, voulant quelquefois lui pardonner, il était impossible de dire auxquels de ces deux mouvemens il allait se rendre,

lorsqu'Henriette saisissant son trouble... Venez mylord, lui dit-elle, venez voir si j'ai envie de vous tromper : conduisez-moi vous-même chez ma mère, venez me demander à elle, et vous verrez si je servirai vos desirs. Fille incompréhensible, dit le lord, eh bien!... eh bien oui! je te cède une seconde fois; mais si malheureusement tu m'abuses encore, il n'est aucune force humaine qui puisse te soustraire aux effets de ma vengeance... souviens-toi qu'elle sera terrible... qu'elle coûtera du sang aux objets qui te seront les plus chers, et qu'il n'en sera pas un seul, de tous ceux qui t'entourent, que ma main n'immole à tes pieds. — Je me soumets à tout mylord, partons, ne me laissez pas plus long-temps dans l'inquiétude où je suis de ma mère; il ne manque à mon bonheur que son aveu... que de la savoir sans danger... et vos desirs se couronnent à l'instant. Mylord demande des chevaux... Je ne vous accompagnerai pas, dit-il à Henriette, je ne dois point choisir ce moment pour paraître chez vos

amis ; vous voyez quelle est ma confiance? demain à midi précis une voiture ira de ma part chercher votre mère et vous; vous arriverez chez moi, vous y serez reçues par ma famille, les notaires s'y trouveront, je deviendrai votre époux dès le même jour ; mais si j'éprouve encore de vos parens ou de vous, l'apparence même du plus léger refus, ne l'oubliez-pas miss, vous n'aurez pas dans Londres un plus mortel ennemi que moi... Partez, la voiture vous attend, je ne veux pas même vous conduire à elle... je ne saurais trop tôt quitter des regards, dont les effets sont si singuliers sur mon cœur, que j'y trouve dans le même instant, tout ce qui détermine au crime, et tout ce qui rend à la vertu.

Henriette de retour chez elle, trouva toute la maison en alarmes ; lady Stralson était blessée à la tête et au bras; sa cousine Wateley gardait le lit à cause de l'effroi terrible qu'elle avait eu; deux domestiques avaient presque été écrasés sur la place ; cependant Granwel n'en avait point imposé ; l'instant d'après son

départ, les mêmes gens qui avaient attaqué le carrosse, en étaient devenus les défenseurs; on avait ratrappé les chevaux, on avait aidé aux femmes à remonter dans la voiture, on les avait escortées jusqu'aux portes de Londres.

Lady Stralson pleurait bien plus amèrement la perte de sa fille, que les douleurs instantanées qu'elle éprouvait; il était impossible de la consoler, et l'on allait se déterminer aux plus sérieuses démarches, lorsqu'Henriette parut et se précipita dans le sein de sa mère. Un mot éclaira tout, mais n'apprit rien à lady Wateley, qui n'avait pas douté que le perfide lord n'eût été l'unique auteur de ces nouveaux désastres. Miss Stralson rendit compte de ce qui s'était passé, et n'inquiéta que davantage. Si l'on se trouvait à l'invitation, il n'y avait plus à reculer, il fallait, dès le lendemain, devenir la femme de Granwel.... Quel ennemi n'avait-on pas contre soi, si l'on y manquait?

Dans cette terrible perplexité, lady Stralson voulait s'en retourner sur-le-

champ à Herreford; mais tout violent qu'était ce dessein, mettait-il cette malheureuse mère et sa fille à l'abri du courroux d'un homme, qui jurait de les poursuivre l'une et l'autre à l'extrémité de la terre, si elles lui manquaient de parole. Se plaindre.... employer de puissantes protections, devenait-il un moyen plus sûr? Il ne se mettait en usage qu'en aigrissant mille fois plus un être dont les passions étaient terribles, et la vengeance à redouter; lady Wateley penchait pour le mariage, il était difficile que miss Henriette trouva mieux; un lord de la plus haute qualité.... des biens immenses; et l'ascendant qu'elle avait sur lui, ne devait-il pas convaincre Henriette qu'elle en ferait ce qu'elle voudrait toute sa vie?

Mais le cœur de miss Stralson était bien loin de ce parti; tout ce qu'elle éprouvait, en lui rendant son amant plus cher, ne servait qu'à lui faire détester davantage l'homme affreux qui s'acharnait à elle; elle assura qu'elle préférait la mort aux propositions de lady

Wateley; et que la terrible nécessité où elle avait été de feindre avec le lord Granwel, le lui rendait encore plus odieux. On s'arrêta donc au projet de traîner, de recevoir le lord avec politesse, de continuer à nourrir ses feux par l'espoir, tandis que d'autre part, on les éteindrait à force de longueurs; de terminer pendant ce temps-là les affaires qu'on avait à Londres, d'épouser secrètement Williams, et de s'en retourner un beau jour à Herreford, sans que Granwel pût s'en douter. Une fois-là, continuait-on, si cet homme dangereux poursuivait ses démarches, dirigées contre une femme en puissance de mari, elles acquéraient un genre de gravité qui répondait à lady Stralson et à sa fille de la protection des loix; mais ce parti pouvait-il convenir? Un homme aussi fougueux que Granwel, déjà trompé deux fois, ne serait-il pas fondé à croire qu'on travaillait à ce qu'il le fût une troisiéme? et, dans ce cas, que n'avait-on pas à en appréhender? Cependant ces réflexions n'étaient pas venues aux amies

d'Henriette ; on s'en tint au projet adopté, et dès le lendemain, miss écrivit à son persécuteur que l'état de la santé de sa mère ne permettait pas qu'elle pût effectuer la promesse qu'elle avait faite ; elle suppliait instamment le lord de ne point s'en fâcher, de venir la consoler au contraire des regrets qu'elle éprouvait de ne pouvoir tenir sa parole, et de la tristesse qui l'accablait auprès d'une mère malade.

Le premier mouvement de Granwel fut du dépit. Me voilà encore trompé, s'écria-t-il, me voilà encore la dupe de cette fausse créature.... et j'en étais le maître.... et je pouvais la contraindre à mes desirs.... la rendre l'esclave de mes volontés!... je l'ai laissé vaincre.... la perfide... elle m'échappe encore.... mais voyons ce qu'elle me veut.... voyons si réellement l'état de sa mère peut lui servir d'excuse légitime.

Granwel arrive chez lady Wateley, et ne s'avouant pas*, comme on imagine aisément, pour auteur des catastrophes de la veille, il convient seulement qu'il les avait appris,

appris, et que l'intérêt qu'il était impossible de ne pas prendre à lady Stralson, dès qu'on avait le bonheur de la connaître, le faisait voler vers elle pour s'informer de l'état de sa santé et de celui des personnes qui lui étaient chères. Ce début est saisi, on en soutient le ton; au bout de quelques instans, Granwel prend à part Henriette, il lui demande si elle croit que cette légère incommodité de sa mère mettra de longs obstacles au bonheur de lui appartenir, et s'il ne pourrait point malgré ces contretemps hasarder toujours quelques propositions? Henriette le calme, elle le conjure de ne pas s'impatienter; elle lui dit que quoique ses amies feignent, elles n'en sont pas moins persuadées, qu'il est le seul auteur de tout ce qu'elles ont souffert la veille, et que d'après cela, ce n'est pas trop l'instant d'entamer une négociation semblable. N'est-ce pas beaucoup, continua-t-elle, qu'on nous permette de nous voir, et m'accuserez-vous encore de vous tromper, quand je viens de vous ouvrir pour toujours la

porte d'une maison que vous remplisssez d'amertume et de deuil? Mais mylord qui ne croyait jamais qu'on n'eût rien fait pour lui, tant que ses desirs n'étaient pas satisfaits, ne répondit qu'en balbutiant, et dit à miss Stralson qu'il consentait à lui donner encore vingt-quatre heures, et qu'au bout de ce terme il voulait absolument savoir à quoi s'en tenir. Enfin la visite se termine, et ce petit instant de repos va nous ramener à Williams, que tout ceci nous a fait perdre de vue.

Par les soins criminels de Granwel et de Gave, il était difficile que les affaires de ce pauvre garçon fussent plus mal qu'elles n'étaient. Sous peu de jours le procès allait être jugé, et le chevalier Clark, soutenu de toute la ville de Londres, se regardait déjà, non sans fondement, comme le seul héritier des biens que Williams comptait offrir avec sa main à l'aimable Henriette; Granwel ne négligeait rien de tout ce qui pouvait faire tourner ce jugement au gré de ses desirs; cette ruse qui n'était d'abord qu'ac-

cessoire, devenait maintenant celle dont il attendait tout le succès de ses opérations; Henriette se déterminerait-elle à épouser ce Williams s'il était entièrement ruiné? A supposer que sa délicatesse l'y contraignît même encore, sa mère pourrait-elle y consentir? Malgré tout ce que Granwel avait appris de miss Stralson à leur dernière entrevue, il était impossible que ce séducteur, n'eût pas reconnu dans les propos de celle qu'il aimait, plus de politique et de ménagement, que de tendresse et de vérité. Ses espions l'instruisaient d'ailleurs, et il ne pouvait douter que les deux jeunes gens ne continuassent à se voir; il se résolut donc de presser la ruine de Williams, tant pour en dégoûter les Stralson, que pour obtenir de cette catastrophe un dernier moyen de remettre Henriette dans ses mains...... dont il jurait bien qu'elle ne s'échapperait plus.

Quant au capitaine O-Donel, après avoir tiré tout ce qu'il avait pu de Williams, il l'avait cruellement abandonné, et s'était retiré chez Granwel, d'où il sor-

tait fort peu, de crainte d'être reconnu; son protecteur avait exigé de lui cette précaution jusqu'au dénouement de toute cette intrigue, lequel selon le lord ne devait pas tarder encore bien des jours.

Cependant Williams réduit à ses quatre dernières guinées, n'ayant même plus de quoi faire face aux frais du procès qu'il avait à soutenir, était déterminé à aller faire l'aveu de ses fautes aux pieds de la bonne Stralson, et de son adorable fille; il y allait, lorsque les derniers éclats de la foudre suspendue sur sa tête éclatèrent subitement. Son affaire se juge, Clark est reconnu tenir à la parente dont on plaide l'héritage, de deux degrés plus près que Williams; et ce malheureux jeune homme se voit à-la-fois privé, et du peu de fortune présente dont il jouissait, et de celle qu'il pouvait espérer un jour. Anéanti par la multitude de ses revers, ne pouvant tenir à l'horreur de sa situation, il est prêt à s'arracher la vie, mais il lui est impossible d'attenter à ses jours, sans voir une dernière fois le seul être

qui les lui rend chers ; il vole chez lady Wateley, il savait que l'on y voyait le lord Granwel, il en connaissait les motifs, et quelqu'inquiétude que cela lui donnât, il n'osait pourtant pas le désapprouver, était-ce à lui de dicter des lois dans la fatale position où il se trouvait ! On était convenu, d'après la politique qui guidait les démarches actuelles, de ne recevoir jamais Williams qu'en secret ; il arriva donc de nuit, et dans un moment où l'on était sûr que Granwel ne surviendrait pas. On ne savait encore rien de la perte de son procès, il en fait part, et y joint en même-temps la nouvelle affreuse de ses malheurs au jeu. Oh ma chère Henriette ! s'écrie-t-il en se précipitant aux pieds de celle qu'il adore, ce sont mes derniers adieux que je vous fais, je viens vous dégager de vos liens, et rompre également ceux de ma vie ; ménagez mon rival, miss, et ne lui refusez pas votre main, lui seul peut faire votre bonheur à présent, mes fautes et mes revers ne me permettent plus d'être à

vous, devenez l'épouse de mon rival, Henriette, c'est votre meilleur ami qui vous en conjure, oubliez à jamais un malheureux qui n'est plus digne que de votre pitié. Williams, dit Henriette en relevant son amant, et le plaçant à côté d'elle, ô toi que je ne cessai jamais d'adorer un instant, comment as-tu pu croire que mes sentimens dépendissent des fantaisies de la fortune? Et quelle injuste créature serais-je donc, si je devais cesser de t'aimer pour des imprudences ou des malheurs? Crois Williams, crois que ma mère ne t'abandonneras pas plus que moi, je me charge du soin de lui apprendre tout ce qui t'arrive, je veux t'épargner le chagrin de lui en faire l'aveu; mais réponds moi de ta vie, jure moi Williams, que tant que tu seras certain du cœur d'Henriette, aucun malheur ne pourra te contraindre à trancher le fil de tes jours. — O maîtresse adorée, j'en fais le serment à tes genoux, qu'ai-je de plus sacré que ton amour? Quel malheur puis-je redouter, toujours chéri de mon Hen-

riette ? oui je vivrai puisque tu m'aimes, mais n'exige pas de moi de t'épouser, ne laisse pas réunir ton sort à celui d'un misérable qui n'est plus fait pour toi ; deviens la femme du lord, si je ne l'apprends pas sans chagrin, je le verrai du moins sans jalousie, et l'éclat dont cet homme puissant te fera jouir me consolera, s'il est possible, de n'avoir pu prétendre au même bonheur. Ce n'était pas sans verser des larmes que la tendre Henriette entendait ces discours, ils lui répugnaient à tel point qu'elle ne put les laisser finir. Homme injuste, s'écria-t-elle en saisissant la main de Williams, mon bonheur peut-il exister sans le tien ? et serais-tu heureux, si j'étais dans les bras d'un autre ? Non mon ami, non, je ne t'abandonnerai jamais; j'ai une dette de plus à acquitter à présent... celle que ton infortune m'impose; l'amour seul m'enchaînait jadis à toi, j'y suis aujourd'hui liée par devoir... je te dois des consolations, Williams, de qui te seraient-elles chères, si ce n'était de ton Henriette ? N'est-ce pas à ma main

d'essuyer tes larmes, pourquoi veux-tu m'ôter cette jouissance? En m'épousant avec la fortune qui devait t'appartenir, tu ne m'aurais rien dû, mon ami, et je t'unis maintenant à moi par les liens de l'amour, et par les tendres nœuds de la reconnaissance. Williams arrose de ses pleurs les mains de sa maîtresse, et l'excès du sentiment qui l'embrase, l'empêche de trouver des expressions qui puissent peindre ce qu'il éprouve. Lady Stralson survient comme nos deux amans anéantis dans les bras l'un de l'autre, font passer mutuellement dans leur âme le feu divin qui les consume; sa fille lui apprend alors ce que Williams n'ose dire, et termine ce récit en demandant pour grâce à sa mère de ne rien changer aux dispositions dans lesquelles elle a toujours été. Viens mon cher, dit la bonne Stralson après avoir tout appris, viens, dit-elle en jetant ses bras autour du cou de Williams, nous t'aimions riche, nous t'aimerons encore mieux pauvre, n'oublie jamais deux bonnes amies, et repose-toi sur elles du

soin de te consoler... tu as fait une faute mon ami... tu es jeune... tu es sans lien, tu n'en feras plus quand tu seras l'époux de celle que tu aimes.

Nous passons sous silence les expressions de la tendresse de Williams. Quiconque aura son cœur, les sentira sans qu'il soit besoin de les dire, et l'on ne peint rien aux âmes froides.

O ma chère fille, reprit lady Stralson, que je crains qu'il n'y ait dans tout ceci quelques nouvelles ruses de cet homme affreux qui nous tourmente.... Ce capitaine écossais qui ruine en si peu de temps notre bon Williams.... ce chevalier Clarck que nous ne connûmes jamais pour le parent de la tante de ce cher ami, tout cela sont des trames de cet homme perfide... Ah! puissions-nous n'être jamais venus à Londres; il faut quitter cette ville dangereuse, ma fille, il faut s'en éloigner pour jamais.

Il n'est pas difficile de croire qu'Henriette et Williams adoptèrent avec joie ce dessein; on prit donc jour, il fut décidé qu'on partirait le sur-lendemain,

mais que tout se ferait avec un tel mystère, que les gens même de lady Wateley n'en pussent rien savoir; et ces projets admis de part et d'autre, Williams voulut sortir pour se préparer à leur exécution. Miss l'arrête; songe-tu donc, mon ami, lui dit-elle, en lui remettant une bourse pleine d'or.... songe-tu que tu m'as confié le triste état de tes finances, et que c'est à moi seule à les remettre en ordre? — O! miss, quelle générosité! Williams, dit lady Stralson, elle me fait voir mes torts.... prends, mon ami.... prends, je la laisse jouir de ce plaisir aujourd'hui, mais à condition quelle ne me l'enlèvera plus... Et Williams en pleurs, Williams, pénétré de reconnaissance, sort en disant: Si le bonheur peut être pour moi sur la terre, ce n'est bien sûrement qu'au sein de cette honnête famille. J'ai fait une faute.... j'ai éprouvé un revers affreux.... je suis jeune, le service m'offre des ressources.... je tâcherai que mes enfans ne puissent s'appercevoir de tout ceci, ces gages précieux de l'amour de celle que j'adore,

feront à jamais l'unique occupation de ma vie, et je combattrai si bien la fortune, qu'ils ne se sentiront point de mes malheurs.

Mylord Granwel vint le lendemain rendre visite à celle qu'il aimait; on se contraignit comme on faisait ordinairement, mais trop adroit pour ne pas démêler quelques variations dans la conduite de miss et de sa mère, trop fin pour ne pas les attribuer à la révolution de la fortune de Williams, il s'informa: quoi qu'on eût gardé le mystère sur le départ projeté et sur les dernières visites de Williams, il devint impossible que quelque chose n'eût transpiré, et que par conséquent, merveilleusement servi par ses espions, Granwel pût être longtemps sans tout savoir.

Eh bien! dit-il à Gave, dès que ces dernières instructions lui furent apportées, me voici donc encore la dupe de cette séquelle de traîtres! et la perfide Henriette, en m'amusant, ne songe qu'à couronner mon rival.... Sexe faux et trompeur, a-t-on raison de t'outrager et

de te mépriser après, et ne justifie-tu pas chaque jour par tes torts tous les reproches intentés contre toi ?... O Gave ! ô mon ami ! elle ne sait pas qui elle offense, l'ingrate ; je veux sur elle seule venger mon sexe entier, je veux lui faire pleurer en larmes de sang, et ses torts, et ceux de tous les êtres qui lui ressemblent.... Dans le commerce que tu as eu avec ce fripon de Williams, Gave, t'es-tu procuré de son écriture ? — En voici. — Donne.... bien.... porte aussitôt ce billet chez Jonhson, chez ce coquin qui a l'art de contre-faire si bien toutes les écritures ; qu'il imite à l'instant celle-ci, qu'il transcrive du caractère de Williams, les lignes que je vais te dicter. Gave écrit, il porte le billet ; Jonhson le copie, et la veille du départ de miss Henriette, elle reçoit sur les sept heures du soir, la lettre qu'on va lire, de la main d'un homme qui lui assure qu'elle est de Williams, et que ce malheureux amant en attend la réponse avec la plus vive impatience.

On est au moment de m'arrêter pour une dette bien plus forte que l'argent que je puis avoir; il est certain que de puissans ennemis se mêlent de tout; à peine aurai-je peut-être le temps de vous embrasser une dernière fois; j'attends ce bonheur, et vos conseils; venez seule consoler un instant, au coin des jardins de Kinsington, le malheureux Williams, prêt à expirer de douleur, si vous lui refusez cette grâce.

Henriette se désole aprés avoir lu ce billet, et dans la crainte que tant d'imprudence ne refroidisse enfin les bontés de sa mère, elle se détermine à lui cacher cette nouvelle catastrophe, à se munir du plus d'argent qu'il lui sera possible, et à voler au secours de Williams.... Un moment elle réfléchit au danger de sortir à une telle heure.... mais que peut-elle appréhender du lord? elle le croit parfaitement la dupe des feintes de sa mère et de son amie lady Wateley; ces deux femmes et elle, n'ont pas cessé de

le recevoir; Granwel lui-même n'eut jamais l'air plus calme.... Que peut-elle donc en redouter?... Peut-être agira-t-il contre Williams, peut-être est-ce lui qui est encore cause de ce nouveau revers; mais le desir de nuire à un rival qu'on ne cesse de craindre, n'est pas une raison pour attenter encore à la liberté de celle dont on doit être sûr.

Faible et malheureuse Henriette, telles étaient tes folles combinaisons! l'amour, qui te les suggérait, les légitimait toutes; tu ne songeais pas que le voile n'est jamais plus épais sur les yeux des amans, que quand le précipice est prêt à s'ouvrir sous leurs pas.... Miss Stralson envoie prendre des porteurs, et elle se rend au lieu indiqué.... La chaise arrête.... on l'ouvre.... Miss, lui dit Granwell, en lui donnant la main pour en sortir, vous ne m'attendiez pas-là, j'en suis sûr; c'est pour le coup que vous allez dire que le fléau de votre vie s'offre à tout instant à vos yeux.... Henriette jette un cri, elle veut s'arracher et fuir.... Doucement, bel ange, doucement, dit Gran-

wel, en lui mettant le bout d'un pistolet sur le sein, et lui faisant voir qu'elle est entourée, n'espérez pas de m'échapper, miss, non, ne l'espérez pas.... je suis las d'être votre dupe.... il faut que je sois vengé.... Silence donc, ou je ne réponds pas de votre vie.... Miss Henriette privée de l'usage de ses sens, est emportée vers une chaise de poste, où le lord s'élance avec elle, et sans arrêter une minute, on arrive au nord de l'Angleterre, dans un vaste château isolé que possédait Granwel sur les frontières de l'Ecosse.

Gave était resté à l'hôtel du lord; il était chargé d'observer et de donner exactement par de prompts courriers, des nouvelles précises de ce qui se passerait à Londres.

Deux heures après le départ de sa fille, lady Stralson s'apperçoit qu'elle est sortie ; sûre de la conduite d'Henriette, elle ne s'en inquiète point d'abord ; mais quand elle entend sonner dix heures, elle frémit, et soupçonne de nouveaux piéges.... elle vole chez Williams....

elle lui demande, en tremblant, s'il n'a point vu Henriette.... Sur les réponses de ce malheureux amant, elle s'effraie encore davantage. Elle dit à Williams de l'attendre, elle se fait conduire chez le lord Granwel.... On lui répond qu'il est malade.... Elle fait dire qui elle est, bien certaine qu'à ce nom le lord doit laisser entrer. Même réponse, ses soupçons redoublent, elle revient chez Williams, et tous deux horriblement émus, vont à l'instant trouver le premier ministre, dont ils savent que Granwel est parent. Ils racontent leur malheur, ils certifient que celui qui trouble aussi cruellement leur vie, que celui qui est la seule cause de tout ce qui leur arrive, que le ravisseur, en un mot, de la fille de l'une et de la maîtresse de l'autre, n'est autre que le lord Granwel.... Granwel! dit le ministre étonné.... mais savez-vous qu'il est mon ami.... mon parent, et que quelque légèreté que je lui suppose, je le crois pourtant incapable d'une horreur?... C'est lui, c'est lui, mylord, répond cette mère désolée, faites

approfondir, et vous verrez si nous vous en imposons. On envoie sur-le-champ à l'hôtel du lord; Gave n'osant en imposer aux émissaires du premier ministre, fait dire que Granwel est parti pour une tournée dans ses biens; ce rapport joint aux soupçons et aux plaintes de la mère d'Henriette, ouvre enfin les yeux du ministre. Madame, dit-il à lady Stralson, allez avec votre ami vous tranquilliser chez vous, je vais agir; soyez sûre que je ne négligerai rien de tout ce qui pourra vous rendre ce que vous avez perdu, et rétablir l'honneur de votre famille.

Mais toutes ces démarches avaient pris du temps; le ministre n'avait rien voulu entreprendre juridiquement qu'il n'eût au préalable reçu des conseils du roi, auquel Granwel était attaché par sa charge; ces délais avaient donné à Gave la facilité de faire parvenir un courrier au château de son ami, et il en résulta que les évènemens dont il nous reste à rendre compte, purent s'exécuter sans obstacles.

Granwel en arrivant dans sa terre, à

force de calmer miss Henriette, avait obtenu d'elle de prendre un peu de repos; mais il avait eu soin de la placer dans une chambre de laquelle il lui était impossible de s'évader. Quelque peu d'envie que miss Stralson eût de dormir en ce cruel état, trop heureuse de pouvoir être quelques heures tranquille, elle n'avait encore fait aucune sorte de bruit qui pût faire soupçonner qu'elle était éveillée, lorsque le courrier de Gave arriva. De ce moment, le lord sentit que s'il avait envie de réussir, il fallait presser ses démarches. Tout ce qui pouvait les assurer, lui devenait égal; quelque criminel que cela pût être, il était résolu à tout, pourvu qu'il se vengeât et qu'il jouît de sa victime. Le pis-aller, se disait-il, sera de l'épouser, et de ne reparaître à Londres qu'avec le titre de son mari; mais dans la situation où tout se trouvait, d'après ce que venait de lui apprendre le courrier de Gave, il vit qu'il n'aurait le temps de rien, s'il ne calmait sur-le-champ l'orage qui se formait sur sa tête, et il conçut aisé-

ment que pour y parvenir, il fallait nécessairement deux choses, et tranquilliser lady Stralson, et s'assurer de Williams; une ruse abominable, un crime plus odieux encore, venaient à bout de l'un et de l'autre, et Granwel à qui rien ne coûtait, dès qu'il s'agissait d'assouvir ses desirs, n'eut pas plutôt enfanté ces horribles projets, qu'il ne songea plus qu'à leur exécution. Il fait attendre le courier, et se présente chez Henriette; il y débute par les propositions les plus insultantes, et selon sa coutume, Henriette les élude à force d'art; c'est ce que voulait Granwel, il ne demandait qu'à lui faire employer toute sa séduction, afin d'avoir l'air d'y succomber encore et de la prendre dans les mêmes piéges qu'elle avait usage d'employer contre lui. Il n'est rien que miss Stralson ne fasse pour renverser les projets que mylord affiche; pleurs, prières, amour, tout s'oppose indistinctement, et Granwel après bien des combats, ayant enfin l'air de se rendre, tombe lui-même avec perfidie aux ge-

noux d'Henriette. Cruelle fille, lui dit-il, en arrosant ses mains des larmes feintes de son repentir, ton ascendant est trop marqué, tu triomphes sans cesse, et je me rends enfin pour jamais... c'en est fait, miss, vous ne trouverez plus en moi votre persécuteur, vous n'y verrez plus que votre ami; plus généreux que vous ne pensez, je veux être avec vous, capable des derniers efforts du courage et de la vertu; vous voyez tout ce que je serais en droit d'exiger, tout ce que je pourrais demander au nom de l'amour, tout ce que je pourrais obtenir de la violence, eh bien Henriette! je renonce à tout, oui je veux vous contraindre à m'estimer, à me regretter peut-être un jour.... Apprenez miss que je n'ai jamais été votre dupe, vous avez beau feindre, vous aimez Williams..... miss! c'est de ma main que vous allez le recevoir... obtiendrai-je à ce prix le pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir de maux?... En vous donnant Williams, en réparant de ma fortune même, les

revers que la sienne vient d'éprouver, aurai-je acquis quelques droits au cœur de ma chère Henriette, et me nommera-t-elle encore son plus cruel ennemi?... O généreux bienfaiteur! s'écrie la jeune miss, trop prompte à saisir la chimère qui vient la caresser un instant, quel Dieu vient vous inspirer ces desseins, et comment est-il que vous daigniez changer aussi promptement la destinée de la triste Henriette? Vous me demandez quels droits vous aurez acquis sur mon cœur? Tous les sentimens de ce cœur sensible, qui n'appartiendront pas au malheureux Williams, seront à jamais à vous, je serai votre amie, Granwel... votre sœur... votre confidente; uniquement occupée de vous plaire, j'oserai vous demander pour unique grâce de passer ma vie près de vous, et d'en employer tous les instans à vous témoigner ma reconnaissance.... Ah! réfléchissez-y mylord... les sentimens d'une âme libre, ne sont-ils pas preférables à ceux que vous vouliez arracher, vous n'auriez jamais eu qu'une

esclave dans celle qui va devenir votre plus tendre amie. Oui miss, vous la serez cette amie sincère, dit Granwel en balbutiant; j'ai tant à réparer vis-à-vis de vous, qu'au prix même du sacrifice que je vous fais, je n'ose pas me croire encore quitte, j'attendrai tout du temps et de mes procédés. — Que dites-vous, mylord? Que mon âme vous est peu connue? autant les offenses l'irritent, autant le repentir l'entr'ouvre, et je ne sais plus me souvenir des injures de celui qui fait un seul pas pour en obtenir le pardon. — Eh bien miss! que tout s'oublie de part et d'autre, et donnez-moi la satisfaction de préparer moi-même les nœuds que vous desirez tant. Ici? répondit Henriette avec un mouvement d'inquiétude dont il lui fut impossible d'être maîtresse, j'avais cru, mylord, que nous allions repartir pour Londres. — Non ma chère miss, non, je mets toute ma gloire à ne vous y ramener que sous le titre de l'épouse du rival auquel je vous cède... Oui, miss, je veux en vous montrant, apprendre à toute l'Angleterre à quel

point la victoire a dû me coûter; ne vous opposez point à ce projet dès que j'y trouve à-la-fois mon triomphe et ma tranquillité; écrivons à votre mère de se calmer, mandons à Williams de se rendre ici, célébrons-y promptement cet hymen, et repartons dès le lendemain. — Mais mylord, ma mère? — Nous lui demanderons son consentement, elle est bien loin de le refuser, et ce sera lady Williams qui viendra lui en rendre grâces. — Eh bien mylord disposez de moi; pénétrée de tendresse et de reconnaissance, m'appartient-il de régler les moyens par lesquels vous daignez travailler à mon bonheur; faites mylord, j'approuve tout... et trop entière aux sentimens que je vous dois, trop occupée de les éprouver et de les peindre, j'oublie tous ceux qui pourraient m'en distraire.— Mais miss, il faut que vous écriviez, — à Williams? — Et à votre mère, miss, ce que je dirais persuaderait-il comme ce que vous écrirez vous-même? On apporte tout ce qu'il faut, et miss

Henriette trace les deux billets suivans :

MISS HENRIETTE A WILLIAMS.

Tombons tous deux aux pieds du plus généreux des hommes, venez m'aider à lui témoigner la reconnaissance que nous lui devons l'un et l'autre ; jamais sacrifice ne fut plus noble, jamais fait avec autant de grâces, et jamais plus entier ; mylord Granwel veut nous unir lui-même, Williams, c'est sa main qui va serrer nos nœuds... accourez... embrassez ma mère, obtenez son aveu, et dites lui que bientôt sa fille jouira du bonheur de la serrer dans ses bras.

LA MÊME A SA MÈRE.

Au moment d'inquiétude le plus affreux, succède le calme le plus doux : Williams vous montrera ma lettre, ô la plus adorée des mères. Ne vous opposez je vous conjure, ni au bonheur de votre fille, ni aux intentions

tentions de mylord Granwel, elles sont pures comme son cœur; adieu, pardonnez si votre fille toute livrée aux sentimens de la reconnaissance, peut vous exprimer à peine ceux dont elle brûle pour la meilleure des mères.

Granwel joignit à ces billets deux lettres qui assuraient et Williams et lady Stralson du bonheur qu'il se faisait de réunir deux personnes dont il voulait devenir l'ami le plus tendre, et il chargeait Williams de prendre chez son notaire à Londres, dix mille guinées qu'il le suppliait d'accepter pour présent de noces; ces lettres étaient remplies d'affection, elles portaient un tel caractère de franchise et de naïveté, qu'il était impossible de ne pas y ajouter foi; le lord écrivit en même-temps à Gave et à ses amis, d'appaiser la rumeur publique, de calmer le ministre, et de répandre que l'on verrait bientôt à Londres de quelle manière il réparait ses fautes. Le courier repart avec ses dépêches; Granwel ne s'occupe plus qu'à

combler miss Stralson de bons procédés, afin disait-il, de lui faire oublier de son mieux tous les crimes qu'il avait à se reprocher envers elle... et dans le fond de son âme, le monstre triomphait de l'avoir à la fin emporté de ruses sur celle, qui depuis si long-temps l'enchaînait par les siennes.

Le courrier du ravisseur d'Henriette arrive à Londres au moment où le roi venait de conseiller au premier ministre d'employer toutes les voies de la justice contre Granwel.... mais lady Stralson, pleinement la dupe des lettres qu'elle reçoit, croyant d'autant mieux à leur contenu, qu'elle est accoutumée aux victoires d'Henriette sur Granwel, vole à l'instant chez le ministre ; elle le conjure de ne faire aucunes poursuites contre le lord, elle lui rend compte de ce qui se passe, tout s'appaise, et Williams s'apprête au départ. Ménage cet homme puissant et dangereux, lui dit lady Stralson en l'embrassant, jouis du triomphe que ma fille a remporté sur lui, et revenez promptement tous deux

consoler une mère qui vous adore. Williams part, mais sans prendre le superbe présent que lui destine Granwel, il ne daigne pas même s'informer si cette somme l'attend ou non; cette démarche eut eu l'apparence du doute, et ces braves et honnêtes gens sont loin d'en avoir. Williams arrive... grand dieu!... il arrive... et ma plume s'arrête, elle se refuse au détail des horreurs qui attendent ce malheureux amant. O furies de l'enfer! accourez, prêtez-moi vos couleuvres, que ce soit de leurs dards étincelans que ma main trace ici les horreurs qui me restent à décrire encore.

O ma chère Henriette, dit Granwel, en entrant le matin chez sa captive, avec l'air du bonheur et de la joie, venez jouir de la surprise que j'ai eu l'art de vous ménager, accourez chère miss, je n'ai voulu vous montrer Williams qu'aux pieds même des autels où il va recevoir votre main... suivez-moi, miss, il vous attend.—Lui, mylord... lui, grand dieu!... Williams... il est à l'autel... et c'est à vous que je le dois... O mylord,

permettez que je tombe à vos genoux....
les sentimens que vous m'inspirez l'emportent aujourd'hui sur tout autre... (et Granwel troublé)... non miss, non, je ne peux pas jouir encore de cette reconnaissance, c'est le dernier instant où elle doit arracher du sang de mon cœur, ne me la montrez pas, miss, elle n'a plus qu'un jour à m'être encore cruelle.... je la savourerai demain plus à l'aise.... pressons-nous, Henriette, ne faisons pas attendre plus long-temps un homme qui vous adore, et qui brûle de vous être uni.

Henriette s'avance.... elle est dans un trouble.... dans une agitation.... à peine respire-t-elle, jamais les roses de son teint ne furent plus brillantes.... animée par l'amour et l'espoir, cette chère fille se croit au moment du bonheur... On arrive au bout d'une galerie immense que terminait la chapelle du château..... O juste ciel! quel spectacle!.... ce lieu sacré était tendu de noir, et sur un espèce de lit funèbre entouré de cierges ardens, reposait le corps de Williams

percé de treize poignards, tous encore dans les plaies sanglantes qu'ils venaient d'entr'ouvrir. Voilà ton amant, perfide, voilà comme ma vengeance le rend à tes indignes vœux, dit Granwel;.... traître, s'écrie Henriette, en réunissant toutes ses forces pour ne pas succomber dans un moment aussi terrible pour elle..... Ah! tu ne m'as point trompée, tous les excès du crime doivent appartenir à ton âme féroce, il n'y aurait que la vertu qui m'eût surpris dans elle; laisse-moi mourir là, cruel, c'est la dernière grâce que je te demande. Tu n'obtiendras pas cette faveur encore, dit Granwel avec cette fermeté froide, unique partage des grands scélérats.... ma vengeance n'est goûtée qu'à demi, il en faut assouvir le reste; voilà l'autel qui va recevoir vos sermens, c'est-là que je veux entendre de votre bouche celui que vous allez me faire de m'appartenir à jamais.

Granwel veut être obéi.... Henriette assez courageuse pour résister à cette crise épouvantable.... Henriette, en qui

le desir de la vengeance réveille l'énergie, promet tout et retient ses larmes. Miss, dit Granwel, dès qu'il est satisfait, croyez maintenant à ce que je vais vous dire, tous mes sentimens de vengeance sont éteints, je ne pense plus qu'à réparer mes crimes..... suivez-moi, miss, quittons cet appareil lugubre, tout nous attend au temple, les ministres du Ciel et le peuple nous y devancent dès long-temps, venez y recevoir aussi-tôt ma main..... vous accorderez cette nuit aux premiers devoirs de l'épouse, demain je vous ramène publiquement à Londres, et vous rends à votre mère comme ma femme.

Henriette jette des yeux égarés sur Granwel, elle croit être sûre de n'être pas trompée cette fois, mais son cœur ulcéré n'est plus susceptible de consolation;.... déchirée par le désespoir.... dévorée du desir de la vengeance, il lui devient impossible d'écouter d'autres sentimens..... Mylord, dit-elle, avec la tranquillité la plus courageuse, j'ai une si grande confiance à ce retour inat-

tendu, que je suis prête à vous accorder de bonne grâce ce que vous pourriez obtenir par la force; quoique le ciel n'ait pas légitimé notre union, je n'en remplirai pas moins cette nuit les devoirs que vous exigez, je vous conjure donc de de remettre la célébration à Londres, j'ai quelques répugnances à la faire ailleurs que sous les yeux de ma mère, peu vous importe, Granwel, dès que je vais de même me soumettre à tous vos transports.

Quoique Granwel eût réellement desiré de devenir l'époux de cette fille, il ne voyait pourtant qu'avec une sorte de joie maligne qu'elle consentait encore à risquer d'être sa dupe, et prévoyant qu'après une nuit de jouissance il n'aurait peut-être plus autant de délicatesse, il consentit de tout son cœur à ce qu'elle voulait. Tout fut calme le reste du jour, on ne changea même rien à la funêbre décoration, étant essentiel que les ombres les plus épaisses de la nuit présidassent à l'inhumation du malheureux Williams.

Granwel, dit miss Stralson à l'instant de se retirer, j'implore une nouvelle faveur; après tout ce qui s'est passé ce matin serai-je la maîtresse de ne pas frémir en me voyant dans les bras du meurtrier de mon amant? Permettez qu'aucun jour n'éclaire le lit où vous allez recevoir ma foi, ne devez vous pas cet égard à ma pudeur, n'ai-je pas acquis par assez de maux, le droit d'obtenir ce que j'implore? ordonnez, miss, ordonnez, répond Granwel, il faudrait que je fusse bien injuste pour vous refuser de telles choses. Je conçois trop facilement la violence que vous avez à vous faire, et je permets de tout mon cœur ce qui peut la diminuer. Miss s'incline, et rentre chez elle, pendant que Granwel enchanté de ses infâmes succès s'applaudit en silence d'avoir enfin triomphé de son rival; il se couche, on emporte les flambeaux, Henriette est prévenue qu'elle est obéie, et qu'elle peut quand elle le voudra passer dans l'appartement nuptial..... elle y vient, elle était armée d'un poignard qu'elle avait arraché elle

même du cœur de son amant... elle s'approche... sous le prétexte de guider ses pas, une de ses mains s'assure du corps de Granwel, elle y plonge de l'autre l'arme qu'elle tient, et le scélérat roule à terre en blasphémant le Ciel, et la main qui le frappe.

Henriette sort aussi-tôt de cette chambre, elle gagne en tremblant le lieu funèbre où repose *Williams*; elle tient une lampe à la main, de l'autre le poignard ensanglanté dont elle vient de servir sa vengeance... Williams, s'écrie-t-elle, *le crime nous désunit, la main de Dieu va nous rejoindre*..... reçois mon âme ô toi que j'idolâtrai toute ma vie, elle va s'anéantir dans la tienne pour ne s'en séparer jamais...... A ces mots elle se frappe, et tombe en palpitant sur ce corps froid que par un mouvement involontaire, sa bouche presse encore de ses derniers baisers.

Ces funestes nouvelles arrivèrent bientôt à Londres. Granwel y fut peu regretté. Depuis long-temps ses travers l'y rendaient odieux. Gave craignant

d'être mêlé dans cette terrible aventure, passa sur le champ en Italie, et la malheureuse lady Stralson retourna seule à Herreford, où elle ne cessa de pleurer les deux pertes qu'elle venait de faire jusqu'à l'instant où l'éternel touché de ses larmes, daigna la rappeler dans son sein et la réunir dans un monde meilleur, aux personnes chéries et si dignes de l'être, que lui avaient enlevé le libertinage, la vengeance, la cruauté,... tous les crimes enfin nés de l'abus des richesses, du crédit, et plusque tout de l'oubli des principes de l'honnête homme, sans lesquels, ni nous, ni ce qui nous entoure, ne peuvent être heureux sur la terre.

FAXELANGE
OU
LES TORTS DE L'AMBITION.

MONSIEUR et madame de Faxelange possédant trente à trente-cinq mille livres de rentes, vivaient ordinairement à Paris. Ils n'avaient pour unique fruit de leur hymen qu'une fille, belle comme la déesse même de la Jeunesse. Monsieur de Faxelange avait servi, mais il s'était retiré jeune, et ne s'occupait depuis lors que des soins de son ménage et de l'éducation de sa fille. C'était un homme fort doux, peu de génie, et d'un exellent caractère; sa femme à-peu-près de son âge, c'est-à-dire de quarante-cinq à cinquante ans, avait un peu plus de finesse dans l'esprit, mais à tout prendre, il y avait entre ces deux époux beau-

coup plus de candeur et de bonne-foi, que d'astuce et de méfiance.

Mademoiselle de Faxelange venait d'atteindre sa seiziéme année; elle avait une de ces espèces de figures romantiques, dont chaque trait peint une vertu; une peau trés-blanche, de beaux yeux bleus, la bouche un peu grande, mais bien ornée, une taille souple et légère, et les plus beaux cheveux du monde. Son esprit était doux comme son caractère; incapable de faire le mal, elle en était encore à ne pas même imaginer qu'il pût se commettre; c'était, en un mot, l'innocence et la candeur embellies par la main des Grâces. Mademoiselle de Faxelange était instruite; on n'avait rien épargné pour son éducation; elle parlait fort bien l'anglais et l'italien, elle jouait de plusieurs instrumens, et peignait la miniature avec goût. Fille unique, et destinée, par conséquent, à réunir un jour le bien de sa famille, quoique médiocre, elle devait s'attendre à un mariage avantageux, et c'était depuis dix-huit mois la seule occupation de ses

parens. Mais le cœur de mademoiselle de Faxelange n'avait pas attendu l'aveu des auteurs de ses jours pour oser se donner tout entier, il y avait plus de trois ans qu'elle n'en était plus la maîtresse. Monsieur de Goé qui lui appartenait un peu, et qui allait souvent chez elle à ce titre, était l'objet chéri de cette tendre fille; elle l'aimait avec une sincérité.... une délicatesse qui rappellaient ces sentimens précieux du vieil âge, si corrompus par notre dépravation.

Monsieur de Goé méritait sans doute un tel bonheur; il avait vingt-trois ans, une belle taille, une figure charmante, et un caractère de franchise absolument fait pour sympathiser avec celui de sa belle cousine; il était officier de dragons, mais peu riche; il lui fallait une fille à grosse dot, ainsi qu'un homme opulent à sa cousine, qui, quoiqu'héritière, n'avait pourtant pas une fortune immense, ainsi que nous venons de le dire, et par conséquent tous deux voyaient bien que leurs intentions ne seraient jamais remplies, et que les feux dont ils brûlaient

l'un et l'autre, se consumeraient en soupirs.

Monsieur de Goé n'avait jamais instruit les parens de mademoiselle de Faxelange des sentimens qu'il avait pour leur fille; il se doutait du refus, et sa fierté s'opposait à ce qu'il se mît dans le cas de les entendre. Mademoiselle de Faxelange, mille fois plus timide encore, s'était également bien gardée d'en dire un mot; ainsi cette douce et vertueuse intrigue, resserrée par les nœuds du plus tendre amour, se nourrissait en paix dans l'ombre du silence, mais quelque chose qui pût arriver, tous deux s'étaient bien promis de ne céder à aucune sollicitation, et de n'être jamais l'un qu'à l'autre.

Nos jeunes amans en étaient là, lorsqu'un ami de monsieur de Faxelange vint lui demander la permission de lui présenter un homme de province qui venait de lui être indirectement recommandé. Ce n'est pas pour rien que je vous fais cette proposition, dit monsieur de Belleval; l'homme dont je vous parle

a des biens prodigieux en France et de superbes habitations en Amérique. L'unique objet de son voyage est de chercher une femme à Paris; peut-être l'emmènera-t-il dans le nouveau monde, c'est la seule chose que je craigne; mais à cela près, si la circonstance ne vous effraie pas trop, il est bien sûr que c'est, dans tous les points, ce qui conviendrait à votre fille. Il a trente-deux ans, la figure n'est pas très-agréable.... quelque chose d'un peu sombre dans les yeux, mais un maintien très-noble et une éducation singulièrement cultivée. Amenez-nous le, dit monsieur de Faxelange.... Et s'adressant à son épouse, qu'en dites-vous, madame? Il faudra voir, répondit celle-ci; si c'est vraiment un parti convenable, j'y donne les mains de tout mon cœur, quelque peine que puisse me faire éprouver la séparation de ma fille.... je l'adore, son absence me désolera, mais je ne m'opposerai point à son bonheur. Monsieur de Belleval enchanté de ses premières ouvertures, prend jour avec les deux époux, et l'on convient que le

jeudi d'ensuite le baron de Franlo sera présenté chez madame de Faxelange.

Monsieur le baron de Franlo était à Paris depuis un mois, occupant le plus bel appartement de l'hôtel de Chartres, ayant un très-beau remise, deux laquais, un valet-de-chambre, une grande quantité de bijoux, un porte-feuille plein de lettres de change, et les plus beaux habits du monde. Il ne connaissait nullement monsieur de Belleval, mais il connaissait, prétendait-il, un ami intime de ce monsieur de Belleval, qui, loin de Paris pour dix-huit mois, ne pouvait être, par conséquent, d'aucune utilité au baron; il s'était présenté à la porte de cet homme, on lui avait dit qu'il était absent, mais que monsieur de Belleval étant son plus intime ami, il ferait bien de l'aller trouver; en conséquence, c'était à monsieur de Belleval que le baron avait présenté ses lettres de recommandation, et monsieur de Belleval, pour rendre service à un honnête homme, ne s'était pas fait difficulté de les ouvrir, et de rendre au baron tous les soins que

cet étranger eût reçu de l'ami de Belleval, s'il se fût trouvé présent.

Belleval ne connaissait nullement les personnes de province qui recommandaient le baron, il ne les avait même jamais entendu nommer à son ami, mais il pouvait fort bien ne pas connaître tout ce que son ami connaissait ; ainsi nul obstacle à l'intérêt qu'il affiche dès-lors pour Franlo. C'est un ami de mon ami ; n'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour légitimer dans le cœur d'un honnête homme, le motif qui l'engage à rendre service ?

Monsieur de Belleval, chargé du baron de Franlo, le conduisait donc partout ; aux promenades, aux spectacles, chez les marchands, on ne les rencontrait jamais qu'ensemble. Il était essentiel d'établir ces détails, afin de légitimer l'intérêt que Belleval prenait à Franlo, et les raisons pour lesquelles le croyant un excellent parti, il le présentait chez les Faxelange.

Le jour pris pour la visite attendue, madame de Faxelange, sans prévenir sa

fille, la fait parer de ses plus beaux atours ; elle lui recommande d'être la plus polie et la plus aimable possible, devant l'étranger qu'elle va voir, et de faire sans difficulté usage de ses talens, si on l'exige, parce que cet étranger est un homme qui leur est personnellement recommandé, et que monsieur de Faxelange et elle, ont des raisons de bien recevoir.

Cinq heures sonnent; c'était l'instant annoncé, et monsieur de Franlo paraît sous l'escorte de monsieur de Belleval; il était impossible d'être mieux mis, d'avoir un ton plus décent, un maintien plus honnête, mais nous l'avons dit, il y avait un certain je ne sais quoi dans la physionomie de cet homme, qui déprévenait sur-le-champ, et ce n'était que par beaucoup d'art dans ses manières, beaucoup de jeu dans les traits de son visage, qu'il réussissait à couvrir ce défaut.

La conversation s'engage; on y discute différens objets, et monsieur de Franlo les traite tous, comme l'homme

du monde le mieux élevé, ... le plus instruit. On raisonne sur les sciences; monsieur de Franlo les analyse toutes; les arts ont leur tour ; Franlo prouve qu'il les connaît, et qu'il n'en est aucun dont il n'ait quelquefois fait ses délices.... On politique, même profondeur; cet homme règle le monde entier, et tout cela, sans affectation, sans se prévaloir, mêlant à tout ce qu'il dit un air de modestie qui semble demander l'indulgence, et prévenir qu'il peut se tromper, qu'il est bien loin d'être sûr de ce qu'il ose avancer. On parle de musique. Monsieur de Belleval prie mademoiselle de Faxelange de chanter; elle le fait en rougissant, et Franlo, au second air, lui demande la permission de l'accompagner d'une guitarre qu'il voit sur un fauteuil; il pince cet instrument avec toutes les grâces et toute la justesse possibles, laissant voir à ses doigts, sans affectation, des bagues d'un prix prodigieux. Mademoiselle de Faxelange reprend un troisième air, absolument du jour; monsieur de Franlo l'accompagne

sur le piano avec toute la précision des plus grands maîtres. On invite mademoiselle de Faxelange à lire quelques traits de Pope en anglais; Franlo lie sur-le-champ la conversation dans cette langue, et prouve qu'il la possède au mieux.

Cependant la visite se termina sans qu'il fût rien échappé au baron, qui témoigna sa façon de penser sur mademoiselle de Faxelange, et le père de cette jeune personne enthousiasmé de sa nouvelle connaissance, ne voulut jamais se séparer sans une promesse intime de monsieur de Franlo de venir dîner chez lui le dimanche d'ensuite.

Madame de Faxelange moins engouée, en raisonnant le soir sur ce personnage, ne se rencontra pas tout-à-fait de l'avis de son époux; elle trouvait, disait-elle, à cet homme, quelque chose de si révoltant au premier coup-d'œil, qu'il lui semblait que s'il venait à desirer sa fille, elle ne la lui donnerait jamais qu'avec beaucoup de peine. Son mari combattit cette répugnance; Franlo était, disait-il, un homme charmant, il était impossible

d'être plus instruit, d'avoir un plus joli maintien, que pouvait faire la figure? faut-il s'arrêter à ces choses-là dans un homme? que madame de Faxelange au reste n'eût pas de craintes, elle ne serait pas assez heureuse pour que Franlo voulût jamais s'allier à elle, mais si par hazard il le voulait, ce serait assurément une folie que de manquer un tel parti. Leur fille devait-elle jamais s'attendre à en trouver un de cet importance? Tout cela ne convainquait pas une mère prudente; elle prétendait que la physionomie était le miroir de l'âme, et que si celle de Franlo répondait à sa figure, assurément ce n'était point là le mari qui devait rendre sa chère fille heureuse.

Le jour du dîner arriva: Franlo mieux paré que l'autre fois, plus profond et plus aimable encore, en fit l'ornement et les délices, on le mit au jeu en sortant de table avec mademoiselle de Faxelange, Belleval et un autre homme de la société; Franlo fut très-malheureux et le fut avec une noblesse étonnante, il perdit tout ce qu'on peut perdre, c'est souvent

une manière d'être aimable dans le monde, notre homme ne l'ignorait pas. Un peu de musique suivit, et monsieur de Franlo joua de trois ou quatre sortes d'instrumens divers. La journée se termina par *les Français*, où le baron donna publiquement la main à mademoiselle de Faxelange, et l'on se sépara.

Un mois se passa de la sorte, sans qu'on entendît parler d'aucune proposition ; chacun de son côté se tenait sur la réserve; les Faxelange ne voulaient pas se jeter à la tête, et Franlo qui de son côté desirait fort de réussir, craignait de tout gâter par trop d'empressement.

Enfin monsieur de Belleval parut, et pour cette fois, chargé d'une négociation en règle, il déclara formellement à monsieur et à madame de Faxelange, que monsieur le baron de Franlo, originaire du Vivarais, possédant de très-grands biens en Amérique, et desirant de se marier, avait jeté les yeux sur mademoiselle de Faxelange, et faisait demander aux parens de cette charmante personne s'il lui était permis de former quelque espoir ?

Les premières réponses, pour la forme, furent que mademoiselle de Faxelange était encore bien jeune pour s'occuper de l'établir, et quinze jours après on fit prier le baron à dîner; là, monsieur de Franlo fut engagé à s'expliquer. Il dit: qu'il possédait trois terres en Vivarais, de la valeur de douze à quinze mille livres de rente chacune; que son père ayant passé en Amérique y avait épousé une créole, dont il avait eu près d'un million de bien, qu'il héritait de ces possessions n'ayant plus de parens, et que ne les ayant jamais reconnues, il était décidé à y aller avec sa femme aussi-tôt qu'il serait marié.

Cette clause déplut à madame de Faxelange, elle avoua ses craintes; à cela Franlo répondit qu'on allait maintenant en Amérique comme en Angleterre, que ce voyage était indispensable pour lui, mais qu'il ne durerait que deux ans, et qu'à ce terme il s'engageait à ramener sa femme à Paris; qu'il ne restait donc plus que l'article de la séparation de la chère fille avec sa mère, mais qu'il

fallait bien toujours qu'elle eût lieu, son projet n'étant pas d'habiter constamment Paris, où ne se trouvant qu'au ton de tout le monde, il ne pouvait être avec le même agrément que dans des terres où sa fortune lui faisait jouer un grand rôle. On entra ensuite dans quelqu'autres détails, et cette première entrevue cessa, en priant Franlo de vouloir bien donner lui-même le nom de quelqu'un de connu dans sa province à qui l'on pût s'adresser pour les informations toujours d'usage en pareil cas. Franlo nullement surpris du projet de ces sûretés, les approuva, les conseilla, et dit, que ce qui lui paraissait le plus simple et le plus prompt était de s'adresser dans les bureaux du ministre. Le moyen fut approuvé; monsieur de Faxelange y fut le lendemain, il parla au ministre même, qui lui certifia que monsieur de Franlo, actuellement à Paris, était très-certainement un des hommes du Vivarais, et qui valut le mieux, et qui fut le plus riche. Monsieur de Faxelange plus échauffé que jamais sur cette affaire, rapporta ces excellentes

excellentes nouvelles à sa femme, et n'ayant pas envie de différer plus long-temps, on fit venir mademoiselle de Faxelange dès le même soir, et l'on lui proposa monsieur de Franlo pour époux.

Depuis quinze jours cette charmante fille s'était bien apperçu qu'il y avait quelques projets d'établissement pour elle, et par un caprice assez ordinaire aux femmes, l'orgueil imposa silence à l'amour; flattée du luxe et de la magnificence de Franlo, elle lui donna insensiblement la préférence sur monsieur de Goé, de manière qu'elle répondit affirmativement qu'elle était prête à faire ce qu'on lui proposait, et qu'elle obéirait à sa famille.

Goé n'avait pas été de son côté dans une telle indifférence qu'il n'eût appris une partie de ce qui se passait. Il accourut chez sa maîtresse et fut consterné du froid qu'elle afficha; il s'exprime avec toute la chaleur que lui inspire le feu dont il brûle, il mêle à l'amour le plus tendre, les reproches les plus amers, il dit à celle qu'il aime, qu'il voit bien

d'où naît un changement qui lui donne la mort; aurait-il dû la soupçonner jamais d'une infidélité si cruelle! des larmes viennent ajouter de l'intérêt et de l'énergie aux sanglantes plaintes de ce jeune homme; mademoiselle de Faxelange s'émeut, elle avoue sa faiblesse, et tous deux conviennent qu'il n'y a pas d'autre façon de réparer le mal commis, que de faire agir les parens de monsieur de Goé; cette résolution se suit; le jeune homme tombe aux pieds de son père, il le conjure de lui obtenir la main de sa cousine, il proteste d'abandonner à jamais la France si on lui refuse cette faveur, et fait tant, que monsieur de Goé attendri va dès le lendemain trouver Faxelange et lui demande sa fille. Il est remercié de l'honneur qu'il fait; mais on lui déclare qu'il n'est plus temps et que les paroles sont données. Monsieur de Goé qui n'agit que par complaisance, qui dans le fond n'est point fâché de voir mettre des obstacles à un mariage qui ne lui convient pas trop, revient annoncer froidement cette nouvelle à

son fils, le conjure en même temps de changer d'idée, et de ne point s'opposer au bonheur de sa cousine.

Le jeune Goé, furieux, ne promet rien; il accourt chez mademoiselle de Faxelange, qui flottant sans cesse entre son amour et sa vanité, est bien moins délicate cette fois-ci que l'autre, et tâche d'engager son amant à se consoler du parti qu'elle est à la veille de prendre; monsieur de Goé essaye de paraître calme, il se contient, il baise la main de sa cousine, et sort dans un état d'autant plus cruel, qu'il est contraint à le déguiser, pas assez cependant pour ne pas jurer à sa maîtresse qu'il n'adorera jamais qu'elle, mais qu'il ne veut pas troubler son bonheur.

Franlo pendant ceci, prévenu par Belleval, qu'il est temps d'attaquer sérieusement le cœur de mademoiselle de Faxelange, attendu qu'il y a des rivaux à craindre, met tout en usage pour se rendre encore plus aimable; il envoie des présens superbes à sa future épouse, qui, d'accord avec ses parens, ne fait

aucune difficulté de recevoir les galanteries d'un homme qu'elle doit regarder comme son mari ; il loue une maison charmante à deux lieues de Paris, et y donne pendant huit jours de suite des fêtes délicieuses à sa maîtresse ; ne cessant de joindre ainsi la séduction la plus adroite aux démarches sérieuses qui doivent tout conclure, il a bientôt tourné la tête de notre chère fille, il en a bientôt effacé son rival.

Il restait pourtant à mademoiselle de Faxelange des momens de souvenirs, où ses larmes coulaient involontairement; elle éprouvait des remords affreux de trahir ainsi le premier objet de sa tendresse, celui qu'elle avait tant aimé depuis son enfance... Qu'a-t-il donc fait pour mériter cet abandon de ma part, se demandait-elle avec douleur ? A-t-il cessé de m'adorer ?... hélas non, et je le trahis... et pour qui, grand dieu! pour qui donc ?... pour un homme que je ne connais point... qui me séduit par son faste... et qui me fera peut-être payer bien cher cette gloire où je sa-

crifie mon amour... Ah! les vaines fleurettes qui me séduisent... valent-elles ces expressions délicieuses de Goé... ces sermens si sacrés de m'adorer toujours... ces larmes du sentiment qui les accompagnent... O dieu! que de regrets, si j'allais être trompée; mais pendant toutes ces réflexions, on parait la divinité pour une fête, on l'embellissait des présens de Franlo, et elle oubliait ses remords.

Une nuit, elle rêva que son prétendu, transformé en bête féroce, la précipitait dans un gouffre de sang où surnageait une foule de cadavres, elle élevait en vain sa voix pour obtenir des secours de son mari, il ne l'écoutait pas... Goé survient, il la retire, il l'abandonne... elle s'évanouit... Ce rêve affreux la rendit malade deux jours; une nouvelle fête dissipa ces farouches illusions, et mademoiselle de Faxelange, séduite, fut au point de s'en vouloir à elle-même de l'impression qu'elle avait pu ressentir de ce chimérique rêve. (1)

(1) Les rêves sont des mouvemens secrets

Tout se préparait enfin, et Franlo pressé de conclure, était au moment de prendre jour, quand notre héroïne

---

qu'on ne met pas assez à leur vraie place; la moitié des hommes s'en moque, l'autre portion y ajoute foi; il n'y aurait aucun inconvénient à les écouter, et à s'y rendre même, dans le cas que je vais dire. Lorsque nous attendons le résultat d'un événement quelconque, et que la manière dont il doit succéder pour nous, nous occupe tout le long du jour, nous y rêvons très-certainement; or, notre esprit alors, uniquement occupé de son objet, nous fait presque toujours voir une des faces de cet événement où nous n'avons souvent pas pensé pendant la veille, et dans ce cas, quelle superstition, quel inconvénient, quelle faute enfin contre la philosophie y aurait-il, à classer dans le nombre des résultats de l'événement attendu, celui que le rêve nous a offert, et à se conduire en conséquence. Il me semble que ce ne serait qu'un surcroit de sagesse; car enfin ce rêve, est sur le résultat de l'événement en question, un des efforts de l'esprit, qui nous ouvre et indique une face nouvelle à l'événement; que cet effort se fasse en dormant, ou en veillant, qu'importe: voilà toujours une des com-

reçut de lui, un matin, le billet suivant :

Un homme furieux et que je ne connais point, me prive du bonheur de donner ce soir à souper, comme je m'en flattais, à monsieur et madame de Faxelange et à leur adorable fille ; cet homme qui dit que je lui enlève le bonheur de sa vie, a voulu se battre et m'a donné un coup d'épée, que je lui rendrai, j'espère, dans quatre jours ; mais on me met au régime 24 heures. Quelle privation pour moi de ne pouvoir, comme je l'espérais ce

---

binaisons trouvées, et tout ce que vous ferez en raison d'elle, ne peut jamais être une folie, et ne doit être jamais accusé de superstition. L'ignorance de nos pères les conduisait sans doute à de grandes absurdités; mais croit-on que la philosophie n'ait pas aussi ses écueils; à force d'analyser la nature, nous ressemblons au chymiste qui se ruine pour faire un peu d'or. Elaguons, mais n'anéantissons pas tout, parce qu'il y a dans la nature des choses très-singulières, et que nous ne devinerons jamais.

soir, renouveller à mademoiselle de Faxelange les sermens de l'amour.

Du baron de FRANLO.

Cette lettre ne fut pas un mystére pour mademoiselle de Faxelange; elle se hâta d'en faire part à sa famille, et crut le devoir pour la sûreté même de son ancien amant, qu'elle était désolée de sentir ainsi se compromettre pour elle... pour elle qui l'outrageait si cruellement; cette démarche hardie et impétueuse d'un homme qu'elle aimait encore, balançait furieusement les droits de Franlo; mais si l'un avait attaqué, l'autre avait perdu son sang, et mademoiselle de Faxelange était dans le malheureux cas, de tout interpréter maintenant en faveur de Franlo; Goé eut donc tort, et Franlo fut plaint.

Pendant que monsieur de Faxelange vole chez le pére de Goé pour le prévenir de ce qui se passe, Belleval, madame et mademoiselle de Faxelange vont consoler Franlo qui les reçoit sur une chaise longue, dans le deshabiller

le plus coquet, et avec cette sorte d'abattement dans la figure, qui semblait remplacer par de l'intérêt, ce qu'on y trouvait par ſois de choquant.

Monsieur de Belleval et son protégé profitèrent de la circonstance pour engager madame de Faxelange à presser: cette affaire pouvait avoir des suites... obliger peut-être Franlo à quitter Paris, le voudrait-il sans avoir terminé... et mille autres raisons que l'amitié de monsieur Belleval et l'adresse de monsieur de Franlo, trouvèrent promptement et firent valoir avec énergie.

Madame de Faxelange était tout-à-fait vaincue; séduite comme toute la famille, par l'extérieur de l'ami de Belleval, tourmentée par son mari, et ne voyant dans sa fille que d'excellentes dispositions pour cet hymen, elle s'y préparait maintenant sans la moindre répugnance, elle termina donc la visite en assurant Franlo que le premier jour où sa santé lui permettrait de sortir, serait celui du mariage. Notre politique amant témoigna quelques tendres in-

quiétudes à mademoiselle de Faxelange sur le rival que tout cela venait de lui faire connaître; celle-ci le rassura le plus honnêtement du monde, en exigeant néanmoins de lui sa parole, qu'il ne poursuivrait jamais Goé, de quelque manière que ce pût être, Franlo promit et l'on se sépara.

Tout s'arrangeait chez le père de Goé, son fils était convenu de ce que la violence de son amour lui avait fait faire ; mais si-tôt que ce sentiment déplaisait à mademoiselle de Faxelange, dès qu'il en était aussi cruellement délaissé, il ne chercherait pas à la contraindre ; monsieur de Faxelange tranquille, ne songea donc plus qu'à conclure. Il fallait de l'argent, monsieur de Franlo passant tout de suite en Amérique, était bien aise ou d'y réparer, ou d'y augmenter ses possessions, et c'était à cela qu'il comptait placer la dot de sa femme. On était convenu de quatre cents mille francs, c'était une furieuse brèche à la fortune de monsieur de Faxelange; mais il n'avait qu'une fille, tout de-

vait lui revenir un jour, c'était une affaire qui ne se retrouverait plus, il fallait donc se sacrifier. On vendit, on engagea, bref la somme se trouva prête le sixième jour depuis l'aventure de Franlo, et à environ trois mois de l'époque où il avait vu mademoiselle de Faxelange pour la première fois. Il parut enfin comme son époux; lés amis, la famille, tout se rassembla, le contract fut signé, l'on convint de faire la cérémonie le lendemain sans éclat, et que deux jours aprés Franlo partirait avec son argent et sa femme.

Le soir de ce fatal jour, monsieur de Goé fit supplier sa cousine de lui accorder un rendez-vous dans un endroit secret qu'il lui indiqua, et où il savait bien que mademoiselle de Faxelange avait la possibilité de se rendre; sur le refus de celle-ci, il renvoya un second message, en faisant assurer sa cousine que ce qu'il avait à lui dire était d'une trop grande conséquence, pour qu'elle pût refuser de l'entendre : notre héroïne infidéle, séduite... éblouie, mais ne pou-

vant haïr son ancien amant, céde enfin et se rend à l'endroit convenu.

Je ne viens point, dit monsieur de Goé à sa cousine, dès qu'il l'apperçut, je ne viens point mademoiselle troubler ce que votre famille et vous, appellez le bonheur de votre vie, mais la probité dont je fais profession, m'oblige à vous avertir qu'on vous abuse; l'homme que vous épousez est un escroc, qui, aprés vous avoir volé, vous rendra peut-être la plus malheureuse des femmes, c'est un fripon et vous êtes trompée. A ce discours mademoiselle de Faxelange dit à son cousin, qu'avant que de se permettre de diffamer aussi cruellement quelqu'un, il fallait des preuves plus claires que le jour. Je ne les posséde pas encore, dit monsieur de Goé, j'en conviens, mais on s'informe, et je puis être éclairé dans peu. Au nom de tout ce qui vous est le plus cher, obtenez un délai de vos parens. Cher cousin, dit mademoiselle de Faxelange en souriant, votre feinte est découverte, vos avis ne sont qu'un prétexte, et les dé-

lais que vous exigez, qu'un moyen pour essayer de me détourner d'un arrangement qui ne peut plus se rompre ; avouez-moi donc votre ruse, je vous la pardonne, mais ne cherchez pas à m'inquiéter sans raison, dans un moment où il n'est plus possible de rien déranger. Monsieur de Goé, qui réellement n'avait que des soupçons, sans aucune certitude réelle, et qui dans le fait ne cherchait qu'à gagner du temps, se précipite aux genoux de sa maîtresse : ô toi que j'adore, s'écrie-t-il, toi que j'idolâtrerai jusqu'au tombeau, c'en est donc fait du bonheur de mes jours, et tu vas me quitter pour jamais... Je l'avoue, ce que j'ai dit n'est qu'un soupçon, mais il ne peut sortir de mon esprit, il me tourmente encore plus que le désespoir où je suis de me séparer de toi... Daigneras-tu au faîte de ta gloire, te souvenir de ces temps si doux de notre enfance... de ces momens délicieux où tu me jurais de n'être jamais qu'à moi... Ah ! comme ils ont passé ces instans du plaisir, et que ceux de la douleur vont

être longs ! qu'avais-je fait pour mériter cet abandon de ta part ? dis cruelle, qu'avais-je fait ? et pourquoi sacrifies-tu celui qui t'adore ? t'aime-t-il autant que moi, ce monstre qui te ravit à ma tendresse ? t'aime-t-il depuis aussi longtemps ?... Des larmes coulaient avec abondance des yeux du malheureux Goé... et il serrait avec expression la main de celle qu'il adorait, il la portait alternativement et sur sa bouche et sur son cœur.

Il était difficile que la sensible Faxelange ne se trouva pas un peu émue de tant d'agitation.... elle laissa échapper quelques pleurs.... Mon cher Goé, dit-elle à son cousin, crois que tu me seras toujours cher ; je suis obligée d'obéir, tu vois bien qu'il était impossible que nous fussions jamais l'un à l'autre. — Nous aurions attendu. — Oh dieu ! fonder sa prospérité sur le malheur de ses parens. — Nous ne l'aurions pas desiré, mais nous étions en âge d'attendre. — Et qui m'eût répondu de ta fidélité ? — Ton caractère.... tes charmes, tout ce

qui t'appartient.... On ne cesse jamais d'aimer, quand c'est toi qu'on adore.... Si tu voulais être encore à moi.... fuyons au bout de l'univers, ose m'aimer assez pour me suivre. — Rien au monde ne me déterminerait à cette démarche; va, console-toi, mon ami, oublie-moi, c'est ce qui te reste de plus sage à faire; mille beautés te dédommageront. — N'ajoute pas l'outrage à l'infidélité; moi t'oublier, cruelle, moi me consoler jamais de ta perte! non, tu ne le crois pas, tu ne m'as jamais soupçonné assez lâche pour oser le croire un instant. — Ami, trop malheureux, il faut nous séparer, tout ceci ne fait que m'affliger sans remède, il n'en reste plus aux maux dont tu te plains.... séparons-nous, c'est le plus sage. — Eh bien! je vais t'obéir, je vois que c'est la dernière fois de ma vie que je te parle, n'importe, je vais t'obéir, perfide; mais j'exige de toi deux choses, porteras-tu la barbarie jusqu'à me les refuser? — Eh quoi? — Une boucle de tes cheveux, et ta parole de m'écrire une fois tous les mois, pour m'apprendre au moins si tu

es heureuse.... je me consolerai si tu l'es.... mais si jamais ce monstre.... crois-moi, chère amie, oui, crois-moi.... j'irais te chercher au fond des enfers pour t'arracher à lui. — Que jamais cette crainte ne te trouble, cher cousin, Franlo est le plus honnête des hommes, je ne vois que sincérité.... que délicatesse dans lui.... je ne lui vois que des projets pour mon bonheur. — Ah! juste ciel, où est le temps où tu disais que ce bonheur ne serait jamais possible qu'avec moi.... Eh bien! m'accorde-tu ce que je te demande? Oui, répondit mademoiselle de Faxelange, tiens, voilà les cheveux que tu desires, et sois bien sûre que je t'écrirai; séparons-nous, il le faut. En prononçant ces mots, elle tend une main à son amant.... mais la malheureuse se croyait mieux guérie qu'elle ne l'était..... quand elle sentit cette main inondée des pleurs de celui qu'elle avait tant chéri.... ses sanglots la suffoquèrent, et elle tomba sur un fauteuil, sans connaissance. Cette scène se passait chez une femme attachée à ma-

demoiselle de Faxelange, qui se hâta de la secourir, et ses yeux ne se r'ouvrirent que pour voir son amant arrosant ses genoux des larmes du désespoir; elle rappelle son courage.... toutes ses forces.... elle le relève.... Adieu, lui dit-elle, adieu, aime toujours celle à qui tu seras chère jusqu'au dernier jour de sa vie; ne me reproche plus ma faute, il n'est plus temps; j'ai été séduite.... entraînée.... mon cœur ne peut plus écouter que son devoir; mais tous les sentimens qu'il n'exigera pas, seront à jamais à toi. Ne me suis point. Adieu.

Goé se retira dans un état terrible, et mademoiselle de Faxelange fut chercher dans le sein d'un repos qu'en vain elle implora, quelque calme aux remords dont elle était déchirée, et desquels naissait une sorte de pressentiment dont elle n'était pas la maîtresse. Cependant la cérémonie du jour.... les fêtes qui devaient l'embellir, tout calma cette fille trop faible; elle prononça le mot fatal qui la liait à jamais.... tout l'étourdit.... tout l'entraîna le reste du jour, et dès la

même nuit, elle consomma le sacrifice affreux qui la séparait éternellement du seul homme qui fût digne d'elle.

Le lendemain, les apprêts du départ occupèrent; le jour d'après, accablée des carresses de ses parens, madame de Franlo monta dans la chaise de poste de son mari, munie des quatre cent mille francs de sa dot, et l'on partit pour le Vivarais. Franlo y allait, disait-il, pour six semaines, avant de s'embarquer pour l'Amérique, où il passerait sur un vaisseau de la Rochelle, dont il s'était assuré d'avance.

L'équipage de nos nouveaux époux consistait en deux valets à cheval appartenans à monsieur de Franlo, et une femme de chambre à madame, attachée à elle depuis l'enfance, que la famille avait demandé qu'on lui laissât toute la vie. On devait prendre de nouveaux domestiques quand on serait au lieu de la destination.

On fut à Lyon sans s'arrêter, et jusques-là, les plaisirs, la joie, la délicatesse, accompagnèrent nos deux voyageurs; à

Lyon tout change de face. Au lieu de descendre dans un hôtel garni, comme le pratiquent d'honnêtes gens, Franlo fut se loger dans une auberge obscure au-delà du pont de la Guillotière. Il y soupa, et au bout de deux heures, il congédia un de ses valets, prit un fiacre avec l'autre, son épouse et la femme de chambre, se fit suivre par une charrette où était tout le bagage, et fut coucher à plus d'une lieue de la ville, dans un cabaret entièrement isolé sur les bords du Rhône.

Cette conduite alarma madame de Franlo. Où me conduisez-vous donc, monsieur, dit-elle à son mari? Eh parbleu ! madame, dit celui-ci d'un air brusque.... avez-vous peur que je vous perde ? il semblerait, à vous entendre, que vous fussiez dans les mains d'un fripon. Nous devons nous embarquer demain matin; j'ai pour usage, afin d'être plus à portée, de me loger la veille sur le bord de l'eau; des bateliers m'attendent-là, et nous perdons ainsi beaucoup moins de temps. Madame de Franlo se

tut. On arriva dans une tanière dont les abords faisaient frémir; mais quel fut l'étonnement de la malheureuse Faxelange, quand elle entendit la maîtresse de cette effrayante taverne, plus affreuse encore que son logis.... quand elle l'entendit dire au prétendu baron, ah! te voilà, Tranche-Montagne, tu t'es fait diablement attendre; fallait-il donc tant de temps pour aller chercher cette fille? Va, il y a bien des nouvelles depuis ton départ; la Roche a été branché hier aux Terreaux.... Casse-Bras est encore en prison; on lui fera peut-être son affaire aujourd'hui; mais n'aie point d'inquiétude, aucun n'a parlé de toi, et tout va toujours bien là-bas, ils ont fait une capture du diable ces jours-ci, il y a eu six personnes de tuées, sans que tu y aies perdu un seul homme. Un frémissement universel s'empara de la malheureuse Faxelange.... Qu'on se mette un instant à sa place, et qu'on juge de l'effet affreux que devait produire sur son âme délicate et douce, la chûte aussi subite de l'illusion qui la séduisait. Son mari s'apperce-

vant de son trouble, s'approcha d'elle, madame, lui dit-il avec fermeté, il n'est plus temps de feindre, je vous ai trompée, vous le voyez, et comme je ne veux pas que cette coquine-là, continua-t-il en regardant la femme de chambre, puisse en donner des nouvelles, trouvez bon, dit-il, en tirant un pistolet de sa poche, et brûlant la cervelle à cette infortunée, trouvez bon, madame, que ce soit comme cela que je l'empêche d'ouvrir jamais la bouche.... Puis reprenant aussi-tôt dans ses bras son épouse presqu'évanouie.... quant à vous, madame, soyez parfaitement tranquille, je n'aurai pour vous que d'excellens procédés; sans cesse en possession des droits de mon épouse, vous jouirez par-tout de ces prérogatives, et mes camarades, soyez-en bien sûre, respecteront toujours en vous la femme de leur chef. Comme l'intéressante créature dont nous écrivons l'histoire se trouvait dans une situation des plus déplorables, son mari lui donna tous ses soins, et quand elle fut un peu revenue, ne voyant plus la chère compagne

dont Franlo venait de faire jeter le cadavre dans la rivière, elle se remit à fondre en larmes. Que la perte de cette femme ne vous inquiète point, dit Franlo, il était impossible que je vous la laissasse; mais mes soins pourvoiront à ce que rien ne vous manque, quoique vous ne l'ayiez plus auprès de vous, et voyant sa malheureuse épouse un peu moins alarmée, madame, continua-t-il, je n'étais point né pour le métier que je fais, c'est le jeu qui m'a précipité dans cette carrière d'infortune et de crimes; je ne vous en ai point imposé en me donnant à vous pour le baron de Franlo, ce nom et ce titre m'ont appartenu; j'ai passé ma jeunesse au service, j'y avais dissipé à vingt-huit ans le patrimoine dont j'avais hérité depuis trois, il n'a fallu que ce court intervalle pour me ruiner; celui entre les mains duquel ont passé ma fortune et mon nom, étant maintenant en Amérique, j'ai cru pouvoir pendant quelques mois à Paris tromper le public en reprenant ce que j'avais perdu; la feinte a réussi au-delà

de mes desirs; votre dot me coûte cent mille francs de frais, j'y gagne donc, comme vous voyez, cent mille écus, et une femme charmante, une femme que j'aime, et delaquelle je jure d'avoir toute ma vie le plus grand soin. Qu'elle daigne donc, avec un peu de calme, entendre la suite de mon histoire; mes malheurs essuyés, je pris parti dans une troupe de bandits qui désolait les provinces centrales de la France (funeste leçon aux jeunes gens qui se laisseront emporter à la folle passion du jeu), je fis des coups hardis dans cette troupe, et deux ans après y être entré, j'en fus reconnu pour le chef; j'en changeai la résidence, je vins habiter une vallée déserte, resserrée, dans les montagnes du Vivarais, qu'il est presqu'impossible de pouvoir découvrir, et où la justice n'a jamais pénétrée. Tel est le lieu de mon habitation, madame, tels sont les états dont je vais vous mettre en possession; c'est le quartier-général de ma troupe, et c'est de-là d'où partent mes détachemens; je les pousse au nord jusqu'en Bourgogne, au

midi jusqu'aux bords de la mer, ils vont à l'orient jusqu'aux frontières du Piémont, au couchant jusqu'au-delà des montagnes d'Auvergne ; je commande quatre cents hommes, tous déterminés comme moi, et tous prêts à braver mille morts, et pour vivre et pour s'enrichir. Nous tuons peu en faisant nos coups, de peur que les cadavres ne nous trahissent; nous laissons la vie à ceux que nous ne craignons pas, nous forçons les autres à nous suivre dans notre retraite, et nous ne les égorgeons que là, après avoir tiré d'eux et tout ce qu'ils peuvent posséder et tous les renseignemens qui nous sont utiles. Notre façon de faire la guerre est un peu cruelle, mais notre sûreté en dépend. Un gouvernement juste devrait-il souffrir que la faute qu'un jeune homme fait en dissipant son bien si jeune, soit punie du supplice affreux de végéter quarante ou cinquante ans dans la misère ? Une imprudence le dégrade-t-elle? le déshonore-t-elle ? Faut-il, parce qu'il a été malheureux, ne lui laisser d'autres ressources que l'avilissement ou les chaînes?
On

On fait des scélérats avec de tels principes, vous le voyez, madame, j'en suis la preuve. Si les loix sont sans vigueur contre le jeu, si elles l'autorisent au contraire, qu'on ne permette pas au moins qu'un homme ait au jeu le droit d'en dépouiller totalement un autre, ou si l'état dans lequel le premier réduit le second au coin d'un tapis verd, si ce crime, dis-je, n'est réprimé par aucune loi, qu'on ne punisse pas aussi cruellement qu'on le fait, le délit à-peu-prés égal que nous commettons en dépouillant de même le voyageur dans un bois; et que peut donc importer la manière, dès que les suites sont égales? Croyez-vous qu'il y ait une grande différence entre un banquier de jeu vous volant au *Palais Royal*, ou Tranche-Montagne vous demandant la bourse au *bois de Boulogne?* c'est la même chose, madame, et la seule distance réelle qui puisse s'établir entre l'un et l'autre, c'est que le banquier vous vole en poltron, et l'autre en homme de courage. Revenons à vous, madame; je vous destine donc à vivre chez moi dans

la plus grande tranquillité; vous trouverez quelques autres femmes de mes camarades qui pourront vous former un petit cercle.... peu amusant, sans doute, ces femmes-là sont bien loin de votre état et de vos vertus, mais elles vous seront soumises, elles s'occuperont de vos plaisirs, et ce sera toujours une distraction. Quant à votre emploi dans mes petits domaines, je vous l'expliquerai quand nous y serons; ne pensons ce soir qu'à votre repos, il est bon que vous en preniez un peu, pour être en état de partir demain de trés-bonne heure.

Franlo ordonna à la maîtresse du logis d'avoir tous les soins possibles de son épouse, et il la laissa avec cette vieille; celle-ci ayant bien changé de ton avec madame de Franlo, depuis qu'elle voyait à qui elle avait affaire, la contraignit de prendre un bouillon coupé avec du vin de l'hermitage, dont la malheureuse femme avala quelques gouttes pour ne pas déplaire à son hôtesse, et l'ayant ensuite suppliée de la laisser seule le reste de la nuit , cette pauvre créature se

livra dès qu'elle fut en paix à toute l'amertume de sa douleur.

O mon cher Goé, s'écriait-elle au milieu de ses sanglots, comme la main de Dieu me punit de la trahison que je t'ai faite! je suis à jamais perdue, une retraite impénétrable va m'ensevelir aux yeux de l'univers, il me deviendra même impossible de t'instruire des malheurs qui m'accableront, et quand on ne m'en empêcherait pas, l'oserais-je aprés ce que je t'ai fais? serais-je encore digne de ta pitié..... et vous mon pére..... et vous ma respectable mére, vous dont les pleurs ont mouillé mon sein, pendant qu'enivrée d'orgeuil, j'étais presque froide à vos larmes, comment apprendrez-vous mon effroyable sort?..... A quel âge, grand Dieu me vois-je enterrée vive avec de tels monstres, combien d'années puis-je encore souffrir dans cette punition terrible; ô scélérat comme tu m'as séduite et comme tu m'as trompée!

Mademoiselle de Faxelange (car son nom de femme nous répugne mainte-

nant), était dans ce cahos d'idées sombres..... de remords..... et d'appréhensions terribles, sans que les douceurs du sommeil eussent pu calmer son état, lorsque Franlo vint la prier de se lever afin d'être embarquée avant le jour; elle obéit, et se jette dans le bateau la tête enveloppée dans des coêffes qui déguisaient les traits de sa douleur, et qui cachaient ses larmes au cruel qui les faisait couler. On avait préparé dans la barque un petit réduit de feuillages où elle pouvait aller se reposer en paix; et Franlo, on doit le dire à sa justification, Franlo qui voyait le besoin que sa triste épouse avait d'un peu de calme, l'en l'aissa jouir sans la troubler. Il est quelques traces d'honnêteté dans l'âme des scélérats, et la vertu est d'un tel prix aux yeux des hommes, que les plus corrompus mêmes sont forcés de lui rendre hommage dans mille occasions de leur vie.

Les attentions que cette jeune femme voyait qu'on avait pour elle, la calmaient néanmoins un peu; elle sentit

que dans sa situation, elle n'avait d'autre parti à prendre que de ménager son mari, et lui laissa voir de la reconnaissance.

La barque était conduite par des gens de la troupe de Franlo, et dieu sait tout ce qu'on y dit! Notre héroïne abîmée dans sa douleur n'en écouta rien, et l'on arriva le même soir aux environs de la ville de Tournon, située sur la côte occidentale du Rhône, aux pieds des montagnes du Vivarais. Notre chef et ses compagnons passèrent la nuit comme la précédente dans une taverne obscure, connue d'eux seuls dans ces environs. Le lendemain, on amena un cheval à Franlo, il y monta avec sa femme, deux mulets portèrent les bagages, quatre hommes armés les escortèrent; on traversa les montagnes, et on pénétra dans l'intérieur du pays, par d'inabordables sentiers.

Nos voyageurs arrivèrent le second jour fort tard, dans une petite plaine, d'environ une demie lieue d'étendue, resserrée de toutes parts par des mon-

tagnes inaccessibles et dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par le seul sentier que pratiquait Franlo ; à la gorge de ce sentier était un poste de dix de ces scélérats, relevé trois fois la semaine, et qui veillait constamment jour et nuit. Une fois dans la plaine on trouvait une mauvaise bourgade, formée d'une centaine de huttes, à la manière des sauvages, à la tête desquelles était une maison assez propre, composée de deux étages, partout environnée de hauts murs et appartenant au chef. C'était-là son séjour, et en même-temps la citadelle de la place, l'endroit où se tenaient les magasins, les armes et les prisonniers; deux souterrains profonds et bien voûtés servaient à ces usages; sur eux, étaient bâtis trois petites pièces au rez-de-chaussée, une cuisine, une chambre, une petite salle, et au-dessus un appartement assez commode pour la femme du capitaine, terminé par un cabinet de sûreté pour les trésors. Un domestique fort rustre, et une fille servant de cuisinière, étaient tout le train de la

maison, il n'y en avait pas autant chez les autres. Mademoiselle de Faxelange accablée de lassitude et de chagrins, ne vit rien de tout cela le premier soir, elle gagna à peine le lit qu'on lui indiqua, et s'y étant assoupie d'accablement, elle y fut au moins tranquille jusqu'au lendemain matin.

Alors le chef entra dans son appartement, vous voilà chez vous, madame, lui dit-il, ceci est un peu différent des trois belles terres que je vous avais promises, et des magnifiques possessions d'Amérique sur lesquelles vous aviez compté; mais consolez-vous, ma chère, nous ne ferons pas toujours ce métier là, il n'y a pas long-temps que je l'exerce, et le cabinet que vous voyez recèle déjà, votre dot comprise, près de deux millions de numéraire; quand j'en aurai quatre, je passe en Irlande, et m'y établis magnifiquement avec vous. Ah! monsieur, dit mademoiselle de Faxelange en répandant un torrent de larmes, croyez-vous que le ciel vous laissera vivre en paix jusqu'alors? Oh!

ces sortes de choses là, madame, dit Franlo, nous ne les calculons jamais, notre proverbe est que *celui qui craint la feuille, ne doit point aller aux bois ;* on meurt partout, si je risque ici l'échafaud, je risque un coup d'épée dans le monde, il n'y a aucune situation qui n'ait ses dangers, c'est à l'homme sage à les comparer aux profits et à se décider en conséquence. La mort qui nous menace, est la chose du monde dont nous nous occupons le moins; l'honneur m'objecterez-vous; mais les préjugés des hommes me l'avaient enlevé d'avance; j'étais ruiné, je ne devais plus avoir d'honneur. On m'eut enfermé, j'eus passé pour un scélérat, ne vaut-il pas mieux l'être effectivement en jouissant de tous les droits des hommes... en étant libre enfin, que d'en être soupçonné dans les fers. Ne vous étonnez pas que l'homme devienne criminel quand on le dégradera, quoiqu'innocent, ne vous étonnez pas qu'il préfère le crime à des chaînes, dès que dans l'une ou l'autre situation il est attendu par

l'opprobre. Législateurs rendez vos flétrissures moins fréquentes, si vous voulez diminuer la masse des crimes, une nation qui sut faire un dieu de l'honneur, peut culbuter ses échaffauds, quand il lui reste pour mener les hommes, le frein sacré d'une aussi belle chimère... Mais monsieur, interrompit ici mademoiselle de Faxelange, vous aviez pourtant à Paris, toute l'apparence d'un honnête homme? — Il le fallait bien pour vous obtenir, j'ai réussi, le masque tombe.

De tels discours et de semblables actions faisaient horreur à cette malheureuse femme, mais décidée à ne point s'écarter des résolutions qu'elle avait prises, elle ne contraria point son mari, elle eut même l'air de l'approuver; et celui-ci la voyant plus tranquille, lui proposa de venir visiter l'habitation, elle y consentit, elle parcourut la bourgade; il n'y avait guères pour lors qu'une quarantaine d'hommes, le reste était en course, et c'était ce fond-là qui fournissait au poste défendant le défilé.

Madame de Franlo fut reçue partout avec les plus grandes marques de respect et de distinction ; elle vit sept ou huit femmes assez jeunes et jolies, mais dont l'air et le ton ne lui annonçaient que trop la distance énorme de ces créatures à elle , cependant elle leur rendit l'accueil qu'elle en recevait, et cette tournée faite, on servit; le chef se mit à table avec sa femme, qui ne put pourtant pas se contraindre au point de prendre part a ce dîner, elle s'excusa sur la fatigue de la route et on ne la pressa point. Aprés le repas Franlo dit à sa femme qu'il était temps d'achever de l'instruire, parce qu'il serait peut-être obligé d'aller le lendemain en course.

Je n'ai pas besoin de vous prévenir, madame , dit-il à son épouse, qu'il vous devient impossible ici d'écrire à qui que ce puisse être. Premièrement les moyens vous en seront sévèrement interdits , vous ne verrez jamais ni plume ni papier; parvinssiez-vous même à tromper ma vigilance , aucun de mes gens ne se chargerait assurément de vos lettres, et

l'essai pourrait vous coûter cher. Je vous aime beaucoup sans doute, madame, mais les sentimens des gens de notre métier, sont toujours subordonnés au devoir; et voilà peut-être ce que notre état a de supérieur aux autres; il n'en est point dans le monde que l'amour ne fasse oublier, c'est tout le contraire avec nous, il n'est aucune femme sur la terre qui puisse nous faire négliger notre état, parce que notre vie dépend de la manière sûre dont nous l'exerçons. Vous êtes ma seconde femme, madame. — Quoi monsieur? — Oui madame, vous êtes ma seconde épouse, celle qui vous précéda, voulut écrire, et les caractères qu'elle traçait, furent effacés de son sang, elle expira sur la lettre même... Qu'on juge de la situation de cette malheureuse à ces récits affreux... à ces menaces terribles, mais elle se contint encore et protesta à son mari qu'elle n'avait aucun desir d'enfreindre ses ordres. Ce n'est pas tout, madame, continua ce monstre, quand je ne serai pas ici, vous seule y com-

manderez en mon absence ; quelque bonne foi qu'il y ait entre nous, vous imaginez bien pourtant que dès qu'il s'agira de nos intérêts, je me fierai toujours plutôt à vous qu'à mes camarades. Or, quand je vous enverrai des prisonniers, il faudra les faire dépouiller vous-même, et les faire égorger devant vous. Moi, monsieur, s'écria mademoiselle de Faxelange, en reculant d'horreur, moi plonger mes mains dans le sang innocent, ah! faites plutôt couler le mien mille fois, que de m'obliger à une telle horreur. Je pardonne ce premier mouvement à votre faiblesse, madame, répondit Franlo, mais il n'est pourtant pas possible que je puisse vous éviter ce soin, aimez-vous mieux nous perdre tous, que de ne le pas prendre? — Vos camarades peuvent le remplir. — Ils le rempliront aussi, madame; mais vous seule recevant mes lettres, il faut bien que ce soit d'après vos ordres émanés des miens qu'on enferme ou qu'on fasse périr les prisonniers : mes gens exécuteront sans doute, mais il faut que vous leur fas-

siez passer mes ordres. — Oh monsieur ; ne pourriez-vous donc pas me dispenser... — Cela est impossible, madame. — Mais je ne serai pas du moins obligée d'assister à ces infamies ? — Non... cependant il faudra bien absolument que vous vous chargiez des dépouilles... que vous les enfermiez dans nos magasins ; je vous ferai grâce pour la première fois, si vous l'exigez absolument ; j'aurai soin d'envoyer dans cette première occasion un homme sûr, avec mes prisonniers ; mais cette attention ne pourra durer, il faudra tâcher de prendre sur vous ensuite. Tout n'est qu'habitude, madame, il n'est rien à quoi l'on ne se fasse ; les dames romaines n'aimaient-elles pas à voir tomber les gladiateurs à leurs pieds, ne portaient-elles pas la férocité jusqu'à vouloir qu'ils n'y mourussent que dans d'élégantes attitudes ? Pour vous accoutumer à votre devoir, madame, poursuivit Franlo, j'ai là-bas six hommes qui n'attendent que l'instant de la mort, je m'en vais les faire assommer, ce spectacle vous

familiarisera avec ces horreurs, et avant quinze jours la partie du devoir que je vous impose ne vous coûtera plus.

Il n'y eut rien que mademoiselle de Faxelange ne fit pour s'éviter cette scène affreuse; elle conjura son mari de ne pas la lui donner. Mais Franlo y voyait, disait-il, trop de nécessité, il lui paraissait trop important d'apprivoiser les yeux de sa femme à ce qui allait composer une partie de ses fonctions pour n'y pas travailler tout de suite. Les six malheureux furent amenés, et impitoyablement égorgés de la main même de Franlo sous les yeux de sa malheureuse épouse, qui s'évanouit pendant l'exécution. On la rapporta dans son lit, où rappellant bientôt son courage au secours de sa sûreté, elle finit par comprendre qu'au fait, n'étant que l'organe des ordres de son mari, sa conscience ne devenait plus chargée du crime, et qu'avec cette facilité de voir beaucoup d'étrangers, quelqu'enchaînés qu'ils fussent, peut-être lui resteraient-ils des moyens de les sauver et de s'échapper avec eux; elle promit donc le lende-

main à son barbare époux qu'il aurait lieu d'être content de sa conduite, et celui-ci ayant enfin passé la nuit suivante avec elle, ce qu'il n'avait pas fait depuis Paris à cause de l'état où elle était, il la laissa le lendemain pour aller en course, en lui protestant que si elle se comportait bien, il quitterait le métier plutôt qu'il ne l'avait dit, pour lui faire passer au moins les trente dernières années de sa vie dans le bonheur et dans le repos.

Mademoiselle de Faxelange ne se vit pas plutôt seule au milieu de tous ces voleurs, que l'inquiétude la reprit. Hélas! se disait-elle, si j'allais malheureusement inspirer quelques sentimens à ces scélérats, qui les empêcherait de se satisfaire? S'ils voulaient piller la maison de leur chef, me tuer et fuir, n'en sont-ils pas les maîtres?... Ah! plut au ciel, continuait-elle, en versant un torrent de larmes, ce qui peut m'arriver de plus heureux, n'est-il pas qu'on m'arrache au plutôt une vie qui ne doit plus être souillée que d'horreurs? Peu-à-peu néanmoins

l'espoir renaissant dans cet âme jeune, et devenue forte par l'excès du malheur, madame de Franlo résolut de montrer beaucoup de courage; elle crut que ce parti devait être nécessairement le meilleur, elle s'y résigna. En conséquence, elle fut visiter les postes, elle retourna seule dans toutes les huttes, elle essaya de donner quelques ordres, et trouva partout du respect et de l'obéissance. Les femmes vinrent la voir, et elle les reçut honnêtement; elle écouta avec intérêt l'histoire de quelques unes séduites et enlevées comme elle, d'abord honnêtes, sans doute, puis dégradées par la solitude et le crime, et devenues des monstres comme les hommes qu'elles avaient épousés.

Oh ciel ! se disait quelquefois cette infortunée, comment peut-on s'abrutir à ce point; serait-il donc possible que je devinsse un jour comme ces malheureuses !.... Puis elle s'enfermait, elle pleurait, elle réfléchissait à son triste sort, elle ne se pardonnait pas de s'être elle-même précipité dans l'abîme par

trop de confiance et d'aveuglement, tout cela la ramenait à son cher Goé, et des larmes de sang coulaient de ses yeux.

Huit jours se passèrent ainsi, lorsqu'elle reçut une lettre de son époux, avec un détachement de douze hommes, amenant quatre prisonniers; elle frémit en ouvrant cette lettre, et se doutant de ce qu'elle contenait, elle fut au point de balancer un instant entre l'idée de se donner la mort elle-même, plutôt que de faire périr ces malheureux. C'était quatre jeunes gens sur le front desquels on distinguait de l'éducation et des qualités.

Vous ferez mettre le plus âgé des quatre au cachot, lui mandait son mari; *c'est un coquin qui s'est défendu et qui m'a tué deux hommes; mais il faut lui laisser la vie, j'ai des éclaircissemens à tirer de lui. Vous ferez sur-le-champ assommer les trois autres.*

Vous voyez les ordres de mon mari, dit-elle au chef du détachement, qu'elle

savait être l'homme sûr dont Franlo lui avait parlé, faites donc ce qu'il vous ordonne.... Et en prononçant ces mots d'une voix basse, elle courut cacher dans sa chambre et son désespoir et ses larmes; mais elle entendit malheureusement le cri des victimes immolées au pied de sa maison; sa sensibilité n'y tint pas, elle s'évanouit; revenue à elle, le parti qu'elle s'était résolue de prendre ranima ses forces; elle vit qu'elle ne devait rien attendre que de sa fermeté, et elle se remontra; elle fit placer les effets volés dans les magasins, elle parut au village, elle visita les postes, en un mot, elle prit tellement sur elle, que le lieutenant de Franlo qui partait le lendemain pour aller retrouver son chef, rendit à cet époux les comptes les plus avantageux de sa femme.... Qu'on ne la blâme point; quel parti lui restait-il entre la mort et cette conduite?... et l'on ne se tue point tant qu'on a de l'espoir.

Franlo fut dehors plus long-temps qu'il ne l'avait cru, il ne revint qu'au bout d'un mois, pendant lequel il envoya

deux fois des prisonniers à sa femme, qui se conduisit toujours de même. Enfin le chef reparut; il rapportait des sommes immenses de cette expédition, qu'il légitimait par mille sophismes, réfutés par son honnête épouse. Madame, lui dit-il enfin, mes argumens sont ceux d'Alexandre, de Gengis-Kan, et de tous les fameux conquérans de la terre, leur logique était la mienne; mais ils avaient trois cent mille hommes à leurs ordres, je n'en ai que quatre cents, voilà mon tort. Tout cela est bon, monsieur, dit madame de Franlo, qui crut devoir préférer ici le sentiment à la raison; mais s'il est vrai que vous m'aimiez comme vous avez daigné me le dire souvent, ne seriez-vous pas désolé de me voir périr sur un échafaud près de vous? N'appréhendez jamais cette catastrophe, dit Franlo, notre retraite est introuvable, et dans mes courses je ne crains personne.... mais si jamais nous étions découverts ici, souvenez-vous que j'aurais le temps de vous casser la tête avant qu'on ne mît la main sur vous.

Le chef examina tout, et ne trouvant que des sujets de se louer de sa femme, il la combla d'éloges et d'amitié, il la recommanda plus que jamais à ses gens et repartit; mêmes soins de sa misérable épouse, même conduite, mêmes évènemens tragiques pendant cette seconde absence, qui dura plus de deux mois, au bout desquels Franlo rentra au quartier, toujours plus enchanté de son épouse.

Il y avait environ cinq mois que cette pauvre créature vivait dans la contrainte et dans l'horreur, abreuvée de ses larmes, et nourrie de son désespoir, lorsque le ciel, qui n'abandonne jamais l'innocence, daigna enfin la délivrer de ses maux par l'évènement le moins attendu.

On était au mois d'octobre, Franlo et sa femme dînaient ensemble sous une treille à la porte de leur maison, lorsque dans l'instant dix ou douze coups de fusils se font entendre au poste. Nous sommes trahis, dit le chef, en sortant aussi-tôt de table et s'armant avec rapidité.... voilà un pistolet, madame, res-

tez-là, si vous ne pouvez pas tuer celui qui vous abordera, brûlez-vous la cervelle pour ne pas tomber dans ses mains. Il dit, et rassemblant à la hâte ce qui reste de ses gens dans le village, il vole lui-même à la défense du défilé. Il n'était plus temps, deux cents dragons à cheval venant d'en forcer le poste, tombent dans la plaine le sabre à la main; Franlo fait feu avec sa troupe, mais n'ayant pu la mettre en ordre, il est repoussé dans la minute, et la plupart de ses gens sabrés et foulés aux pieds des chevaux; on le saisit lui-même, on l'entoure, on le garde, vingt dragons en répondent, et le reste du détachement, le chef à la tête, vole à madame de Franlo. Dans quel état cruel on trouve cette malheureuse.... les cheveux épars, les traits renversés par le désespoir et la crainte, elle était appuyée contre un arbre, le bout du pistolet sur son cœur, prête à s'arracher la vie plutôt que de tomber dans les mains de ceux qu'elle prenait pour des suppôts de la justice.... Arrêtez, madame, arrêtez, lui crie l'officier qui

commande, en descendant de cheval et se précipitant à ses pieds pour la désarmer par cette action, arrêtez, vous dis-je, *reconnaissez votre malheureux amant, c'est lui qui tombe à vos genoux, c'est lui que le ciel favorise assez pour l'avoir chargé de votre délivrance, abandonnez cette arme, et permettez à Goé d'aller se jeter dans votre sein.*

Mademoiselle de Faxelange croit rêver, peu à peu elle reconnaît celui qui lui parle, et tombe sans mouvement dans les bras qui lui sont ouverts. Ce spectacle arrache des larmes de tout ce qui l'apperçoit; ne perdons pas de tems, madame, dit Goé en rappellant sa belle cousine à la vie, pressons-nous de sortir d'un local qui doit être horrible à vos yeux; mais reprenons avant ce qui vous appartient; il enfonce le cabinet des richesses de Franlo, il retire les quatre cents mille francs de la dot de sa cousine, dix mille écus qu'il fait distribuer à ses dragons, met le scellé sur le reste, délivre les prisoniers retenus par ce scé-

lérat, laisse quatre-vingts hommes en garnison dans le hameau, revient trouver sa cousine avec les autres, et l'engage à partir sur-le-champ. Comme elle gagnait la route du défilé, elle apperçoit Franlo dans les fers ; ô monsieur, dit-t-elle à Goé, je vous demande à genoux la grâce de cet infortuné... je suis sa femme... que dis-je, je suis assez malheureuse pour porter dans mon sein des gages de son amour, et ses procédés n'ont jamais été qu'honnêtes envers moi. Madame, répondit monsieur de Goé, je ne suis maître de rien dans cette aventure, j'ai obtenu seulement la conduite des troupes, mais je me suis enchaîné moi-même en recevant mes ordres, cet homme-ci ne m'appartient plus, je ne le sauverais qu'en risquant tout ; au sortir du défilé le grand prévôt de la province m'attend, il en viendra disposer ; je ne lui ferai pas faire un pas vers l'échafaud, c'est tout ce que je puis. Oh! monsieur laissez-le sauver, s'écria cette intéressante femme, c'est votre malheureuse cousine en larmes qui vous

le demande. Une injuste pitié vous aveugle, madame, reprit Goé, ce malheureux ne se corrigera point, et pour sauver un homme, il en coûtera la vie à plus de cinquante. Il a raison s'écria Franlo, il a raison, madame, il me connaît aussi bien que moi-même, le crime est mon élement, je ne vivrais que pour m'y replonger, ce n'est point la vie que je veux, ce n'est qu'une mort qui ne soit point ignominieuse; que l'âme sensible qui s'intéresse à moi daigne m'obtenir pour seule grâce la permission de me faire brûler la cervelle par les dragons. Qui de vous veut s'en charger, enfans? dit Goé. — Mais personne ne bougea; Goé commandait à des *Français*, il ne devait pas s'y trouver de *bourreaux*. Qu'on me donne donc un pistolet dit ce scélérat. Goé très ému des supplications de sa cousine s'approche de Franlo, et lui remet lui-même l'arme qu'il demande; ô comble de perfidie, l'époux de Faxelange n'a pas plutôt ce qu'il desire, qu'il lâche le coup sur Goé... mais sans l'atteindre heureusement; ce trait irrite

les

les dragons, ceci devient une affaire de vengeance, ils n'écoutent plus que leur ressentiment, ils tombent sur Franlo et le massacrent en une minute. Goé enlève sa cousine, à peine voit-elle l'horreur de ce spectacle. On repasse le défilé au galop. Un cheval doux attend mademoiselle de Faxelange au-delà de la gorge. Monsieur de Goé rend promptement compte au prévôt de son opération; la maréchaussée s'empare du poste; les dragons se retirent; et mademoiselle de Faxelange protégée par son libérateur est en six jours au sein de ses parens.

Voilà votre fille, dit ce brave homme à monsieur et à madame de Faxelange, et voilà l'argent qui vous a été pris. Ecoutez-moi maintenant, mademoiselle, et vous allez voir pourquoi j'ai remis à cet instant les éclaircissemens que je dois sur tout ce qui vous concerne. Vous ne fûtes pas plutôt partie, que les soupçons que je ne vous avais d'abord offert que pour vous retenir, vinrent me tourmenter avec force; il n'est rien que je n'aie fait pour suivre la trace de votre ravisseur,

et pour connaître à fond sa personne, jai été assez heureux pour réussir à tout, et pour ne me tromper sur rien. Je n'ai prévenu vos parens que quand j'ai cru être sûr de vous ravoir; on ne m'a pas refusé le commandement des troupes que j'ai sollicité pour rompre vos chaînes, et débarrasser en même tems la France du monstre qui vous trompait. J'en suis venu à bout; je l'ai fait sans nul intérêt, mademoiselle; vos fautes et vos malheurs élèvent d'éternelles barrières entre nous, ... vous me plaindrez au moins.... vous me regretterez; votre cœur sera contraint au sentiment que vous me refusiez, et je serai vengé... adieu mademoiselle, je me suis acquitté envers les liens du sang, envers ceux de l'amour, il ne me reste plus qu'à me séparer de vous éternellement. Oui, mademoiselle, je pars, la guerre qui se fait en Allemagne m'offre ou la gloire, ou le trépas: je n'aurais desiré que les lauriers, quand il m'eut été permis de vous les offrir, et maintenant je ne chercherai plus que la mort. A ces mots Goé se retire; quelques

instances qu'on lui fasse, il s'échappe pour ne reparaître jamais. On apprit au bout de six mois qu'attaquant un poste en désespéré, il s'était fait tuer en Hongrie au service des Turcs.

Pour mademoiselle de Faxelange, peu de tems après son retour à Paris, elle mit au monde le malheureux fruit de son hymen, que ses parens placèrent avec une forte pension dans une maison de charité; ses couches faites, elle sollicita avec instance son père et sa mère pour prendre le voile aux Carmelites; ses parens lui demandèrent en grâce de ne pas priver leur vieillesse de la consolation de l'avoir auprès d'eux, elle céda; mais sa santé s'affaiblissant de jour en jour, usée par ses chagrins, flétrie de ses larmes et de sa douleur, anéantie par ses remords, elle mourut de consomption au bout de quatre ans, triste et malheureux exemple de l'avarice des pères et de l'ambition des filles.

Puisse le récit de cette histoire rendre

les uns plus justes et les autres plus sages, nous ne regretterons pas alors la peine que nous aurons pris de transmettre à la postérité un évènement, qui tout affreux qu'il est, pourrait alors servir au bien des hommes.

FLORVILLE ET COURVAL,

OU

LE FATALISME.

Monsieur de Courval venait d'atteindre sa cinquante-cinquième année; frais, bien portant, il pouvait parier encore pour vingt ans de vie; n'ayant eu que des désagrémens avec une première femme qui depuis long-temps l'avait abandonné, pour se livrer au libertinage, et devant supposer cette créature au tombeau, d'aprés les attestations les moins équivoques, il imagina de se lier une seconde fois avec une personne raisonnable qui, par la bonté de son caractère, par l'excellence de ses mœurs parvint à lui faire oublier ses premières disgraces.

Malheureux dans ses enfans comme

dans son épouse, monsieur de Courval qui n'en avait eu que deux, une fille qu'il avait perdu très-jeune, et un garçon qui dès l'âge de quinze ans l'avait abandonné comme sa femme, et malheureusement dans les mêmes principes de débauches, ne croyant pas qu'aucun procédé dût jamais l'enchaîner à ce monstre, monsieur de Courval, dis-je, projettait en conséquence de le déshériter, et de donner son bien aux enfans qu'il espérait d'obtenir de la nouvelle épouse qu'il avait envie de prendre; il possédait quinze mille livres de rente, employé jadis dans les affaires, c'était le fruit de ses travaux, et il le mangeait en honnête homme avec quelques amis qui le chérissaient, l'estimaient tous, et le voyaient tantôt à Paris où il occupait un joli appartement, rue Saint-Marc, et plus souvent encore dans une petite terre charmante, auprès de Nemours où monsieur de Courval passait les deux tiers de l'année.

Cet honnête homme confia son projet à ses amis, et le voyant approuvé d'eux,

il les prie très-instamment de s'informer parmi leurs connaissances, d'une personne de trente à trente-cinq ans, veuve ou fille, et qui pût remplir son objet.

Dès le sur-lendemain un de ses anciens confrères, vint lui dire qu'il imaginait avoir trouvé positivement ce qui lui convenait. La demoiselle que je vous offre, lui dit cet ami, a deux choses contre elle, je dois commencer par vous les dire, afin de vous consoler aprés, en vous faisant le récit de ses bonnes qualités; on est bien sûr qu'elle n'a ni père ni mère, mais on ignore absolument qui ils furent, et où elle les a perdu; ce que l'on sait, continua le médiateur, c'est qu'elle est cousine de monsieur de Saint-Prât, homme connu, qui l'avoue, qui l'estime et qui vous en fera l'éloge le moins suspect, et le mieux mérité. Elle n'a aucun bien de ses parens, mais elle a quatre mille francs de pension de ce monsieur de Saint-Prât, dans la maison duquel elle a été élevée, et où elle a passé toute sa jeunesse : voilà un premier tort; passons au second, dit l'ami

de monsieur de Courval : une intrigue à seize ans, un enfant qui n'existe plus et dont jamais elle n'a revu le père ; voilà tout le mal ; un mot du bien maintenant.

Mademoiselle de Florville a trente-six ans, à peine en paraît-elle vingt-huit ; il est difficile d'avoir une physionomie plus agréable et plus intéressante : ses traits sont doux et délicats, sa peau est de la blancheur du lys, et ses cheveux châtains traînent à terre ; sa bouche fraîche, très-agréablement ornée, est l'image de la rose au printemps. Elle est fort grande, mais si joliment faite, il y a tant de grâces dans ses mouvemens, qu'on ne trouve rien à dire à la hauteur de sa taille, qui sans cela peut-être lui donnerait un air un peu dur ; ses bras, son cou, ses jambes, tout est moulé, et elle a une de ces sortes de beautés qui ne vieillira pas de long-temps. A l'égard de sa conduite, son extrême régularité pourra peut-être ne pas vous plaire ; elle n'aime pas le monde, elle vit fort retirée ; elle est très-pieuse, très-assidue aux devoirs du couvent qu'elle

habite, et si elle édifie tout ce qui l'entoure par ses qualités religieuses, elle enchante tout ce qui la voit, par les charmes de son esprit et par les agrémens de son caractére...... c'est en un mot un ange dans ce monde, que le Ciel réservait à la félicité de votre vieillesse.

Monsieur de Courval enchanté d'une telle rencontre, n'eut rien de plus pressé que de prier son ami de lui faire voir la personne dont il s'agissait; sa naissance ne m'inquiéte point, dit-il, dès que son sang est pur, que m'importe qui le lui a transmis; son aventure à l'âge de seize ans m'effraye tout aussi peu, elle a réparé cette faute par un grand nombre d'années de sagesse; je l'épouserai sur le pied de veuve, me décidant à ne prendre une personne que de trente à trente-cinq ans, il était bien difficile de joindre à cette clause la folle prétention des prémices, ainsi rien ne me déplaît dans vos propositions, il ne me reste qu'à vous presser de m'en faire voir l'objet.

L'ami de monsieur de Courval le satisfit bientôt; trois jours après il lui donna à dîner chez lui avec la demoiselle dont il s'agissait. Il était difficile de ne pas être séduit au premier abord de cette fille charmante; c'étaient les traits de Minerve elle-même, déguisés sous ceux de l'amour. Comme elle savait de quoi il était question, elle fut encore plus réservée, et sa décence, sa retenue, la noblesse de son maintien, jointes à tant de charmes physiques, à un caractère aussi doux, à un esprit aussi juste et aussi orné, tournèrent si bien la tête au pauvre Courval, qu'il supplia son ami de vouloir bien hâter la conclusion.

On se revit encore deux ou trois fois, tantôt dans la même maison, tantôt chez monsieur de Courval, ou chez monsieur de Saint-Prât, et enfin, mademoiselle de Florville instamment pressée, déclara à monsieur de Courval que rien ne la flattait autant que l'honneur qu'il voulait bien lui faire, mais que sa délicatesse ne lui permettait pas de rien accepter avant qu'il ne fût instruit par

elle-même des aventures de sa vie. On ne vous a pas tout appris, monsieur, dit cette charmante fille, et je ne puis consentir d'être à vous, sans que vous en sachiez davantage. Votre estime m'est trop importante pour me mettre dans le cas de la perdre, et je ne la mériterais assurément pas, si profitant de votre illusion, j'allais consentir à devenir votre femme, sans que vous jugiez si je suis digne de l'être. Monsieur de Courval assura qu'il savait tout, que ce n'était qu'à lui qu'il appartenait de former les inquiétudes qu'elle témoignait, et que s'il était assez heureux pour lui plaire, elle ne devait plus s'embarrasser de rien. Mademoiselle de Florville tint bon; elle déclara positivement qu'elle ne consentirait à rien que monsieur de Courval ne fût instruit à fond de ce qui la regardait; il en fallut donc passer par-là; tout ce que monsieur de Courval put obtenir, ce fût que mademoiselle de Florville viendrait à sa terre auprès de Nemours, que tout se disposerait pour la célébration de l'hymen qu'il desirait,

et que l'histoire de mademoiselle de Florville entendue, elle deviendrait sa femme le lendemain... Mais, monsieur, dit cette aimable fille, si tous ces préparatifs peuvent être inutiles, pourquoi les faire?... Si je vous persuade que je ne suis pas née pour vous appartenir?... Voilà ce que vous ne me prouverez jamais, mademoiselle, répondit l'honnête Courval, voilà ce dont je vous défie de me convaincre; ainsi partons, je vous en conjure, et ne vous opposez point à mes desseins. Il n'y eut pas moyen de rien gagner sur ce dernier objet, tout fut disposé, on partit pour Courval; cependant on y fut seul, mademoiselle de Florville l'avait exigé; les choses qu'elle avait à dire ne devaient être révélées qu'à l'homme qui voulait bien se lier à elle, ainsi personne ne fut admis; et le lendemain de son arrivée, cette belle et intéressante personne ayant prié monsieur de Courval de l'entendre, elle lui raconta les évènemens de sa vie dans les termes suivans.

Histoire de Mlle. de Florville.

Les intentions que vous avez sur moi, monsieur, ne permettent plus que l'on vous en impose; vous avez vu monsieur de Saint-Prât, auquel on vous a dit que j'appartenais, lui-même a daigné vous le certifier, et cependant sur cet objet vous avez été trompé de toutes parts. Ma naissance m'est inconnue, je n'ai jamais eu la satisfaction de savoir à qui je la devais; je fus trouvée, peu de jours aprés avoir reçu la vie, dans une barcelonette de taffetas vert, à la porte de l'hôtel de monsieur de Saint-Prât, avec une lettre anonyme attachée au pavillon de mon berceau, où était simplement écrit:

» Vous n'avez point d'enfans depuis
» dix ans que vous êtes marié, vous en
» desirez tous les jours, adoptez celle-là,
» son sang est pur, elle est le fruit du
» plus chaste hymen et non du liberti-
» nage, sa naissance est honnête. Si la
» petite fille ne vous plaît pas, vous la
» ferez porter aux Enfans-Trouvés. Ne
» faites point de perquisitions, aucunes

» ne vous réussiraient, il est impossible
» de vous en apprendre davantage ».

Les honnêtes personnes chez lesquelles j'avais été déposée, m'accueillirent aussi-tôt, m'élevèrent, prirent de moi tous les soins possibles, et je puis dire que je leur dois tout. Comme rien n'indiquait mon nom, il plût à madame de Saint-Prât de me donner celui de *Florville.*

Je venais d'atteindre ma quinzième année, quand j'eus le malheur de voir mourir ma protectrice ; rien ne peut exprimer la douleur que je ressentis de cette perte ; je lui étais devenue si chère, qu'elle conjura son mari, en expirant, de m'assurer quatre mille livres de pension et de ne me jamais abandonner ; les deux clauses furent exécutées ponctuellement, et monsieur de Saint-Prât joignit à ces bontés celle de me reconnaître pour une cousine de sa femme, et de me passer, sous ce titre, le contrat que vous avez vu. Je ne pouvais cependant plus rester dans cette maison, monsieur de Saint-Prât me le fit sentir. Je suis veuf,

et jeune encore, me dit cet homme vertueux; habiter sous le même toit, serait faire naître des doutes que nous ne méritons point; votre bonheur et votre réputation me sont chers, je ne veux compromettre ni l'un ni l'autre. Il faut nous séparer, Florville; mais je ne vous abandonnerai de ma vie, je ne veux pas même que vous sortiez de ma famille; j'ai une sœur veuve à Nancy, je vais vous y adresser, je vous réponds de son amitié comme de la mienne, et là, pour ainsi dire, toujours sous mes yeux, je pourrai continuer de veiller encore à tout ce qu'exigera votre éducation et votre établissement.

Je n'appris point cette nouvelle sans verser des larmes; ce nouveau surcroît de chagrin renouvela bien amèrement celui que je venais de ressentir à la mort de ma bienfaitrice; convaincue néanmoins des excellentes raisons de monsieur de Saint-Prât, je me décidai à suivre ses conseils, et je partis pour la Lorraine, sous la conduite d'une dame de ce pays, à laquelle je fus recommandée, et qui

me remit entre les mains de madame de Verquin, sœur de monsieur de Saint-Prât, avec laquelle je devais habiter.

La maison de madame de Verquin était sur un ton bien différent que celle de monsieur de Saint-Prât; si j'avais vu régner dans celle-ci la décence, la religion et les mœurs; la frivolité, le goût des plaisirs et l'indépendance, étaient dans l'autre comme dans leur asyle.

Madame de Verquin m'avertit dés les premiers jours que mon petit air prude lui déplaisait, qu'il était inoui d'arriver de Paris avec un maintien si gauche.... un fond de sagesse aussi ridicule, et que si j'avais envie d'être bien avec elle, il fallait adopter un autre ton. Ce début m'alarma; je ne chercherai point à paraître à vos yeux meilleure que je ne la suis, monsieur; mais tout ce qui s'écarte des mœurs et de la religion, m'a toute la vie déplu si souverainement, j'ai toujours été si ennemie de ce qui choquait la vertu, et les travers où j'ai été emportée malgré moi, m'ont causé tant de remords, que ce n'est pas, je vous l'avoue,

me rendre un service que de me replacer dans le monde, je ne suis point faite pour l'habiter, je m'y trouve sauvage et farouche; la retraite la plus obscure est ce qui convient le mieux à l'état de mon âme et aux dispositions de mon esprit.

Ces réflexions mal faites encore, pas assez mûres à l'âge que j'avais, ne me préservèrent ni des mauvais conseils de madame de Verquin, ni des maux où ses séductions devaient me plonger; le monde perpétuel que je voyais, les plaisirs bruyans dont j'étais entourée, l'exemple, les discours, tout m'entraîna ; on m'assura que j'étais jolie, et j'osai le croire pour mon malheur.

Le régiment de Normandie était pour lors en garnison dans cette capitale; la maison de madame de Verquin était le rendez-vous des officiers ; toutes les jeunes femmes s'y trouvaient aussi, et là se nouaient, se rompaient et se recomposaient toutes les intrigues de la ville.

Il est vraisemblable que monsieur de Saint-Prât ignorait une partie de la con-

duite de cette femme ; comment avec l'austérité de ses mœurs, eût-il pu consentir à m'envoyer chez elle, s'il l'eût bien connue ? Cette considération me retint, et m'empêcha de me plaindre à lui ; faut-il tout dire ? peut-être même ne m'en souciai-je pas ; l'air impur que je respirais commençait à souiller mon cœur, et comme Télémaque dans l'île de Calypso, peut-être n'eussai-je plus écouté les avis de Mentor.

L'impudente Verquin qui depuis long-temps cherchait à me séduire, me demanda un jour s'il était certain que j'eusse apporté un cœur bien pur, en Lorraine, et si je ne regrettais pas quelqu'amant à Paris ? Hélas madame, lui dis-je, je n'ai même jamais conçu l'idée des torts dont vous me soupçonnez, et monsieur votre frère peut vous répondre de ma conduite. Des torts, interrompit madame de Verquin, si vous en avez un, c'est d'être encore trop neuve à votre âge, vous vous en corrigerez, je l'espère. — Oh madame ! est-ce là le langage que je devais entendre d'une per-

sonne aussi respectable ? — Respectable ?... ah ! pas un mot, je vous assure ma chère que le respect est de tous les sentimens celui que je me soucie le moins de faire naître, c'est l'amour que je veux inspirer... mais du respect, ce sentiment n'est pas encore de mon âge. Imite moi ma chère, et tu seras heureuse... A propos, as tu remarqué Senneval, ajouta cette sirène, en me parlant d'un jeune officier de dix-sept ans qui venait très-souvent chez elle. Pas autrement, madame, répondis-je, je puis vous assurer que je les vois tous avec la même indifférence. — Mais voilà ce qu'il ne faut pas ma petite amie, je veux que nous partagions dorénavant nos conquêtes... il faut que tu aies Senneval, c'est mon ouvrage, j'ai pris la peine de le former, il t'aime, il faut *l'avoir*... — Oh ! madame, si vous vouliez m'en dispenser, en vérité je ne me soucie de personne. — Il le faut, ce sont des arrangemens pris avec son colonel, mon amant *du jour*, comme tu vois. — Je vous conjure de me laisser libre sur

cet objet, aucun de mes penchans ne me porte aux plaisirs que vous chérissez. — Oh ! cela changera, tu les aimeras un jour comme moi, il est tout simple de ne pas chérir ce qu'on ne connaît pas encore ; mais il n'est pas permis de ne vouloir pas connaître ce qui est fait pour être adoré. En un mot, c'est un dessein formé ; Senneval, mademoiselle, vous déclarera sa passion ce soir, et vous voudrez bien ne le pas faire languir, ou je me fâcherai contre vous... mais sérieusement. A cinq heures, l'assemblée se forma ; comme il faisait fort chaud, des parties s'arrangèrent dans les bosquets, et tout fut si bien concerté que monsieur de Senneval et moi, nous trouvant les seuls qui ne jouassent point, nous fûmes forcés de nous entretenir.

Il est inutile de vous le déguiser, monsieur, ce jeune homme aimable et rempli d'esprit, ne m'eût pas plutôt fait l'aveu de sa flamme, que je me sentis entraînée vers lui par un mouvement indomptable, et quand je voulus ensuite me rendre compte de cette sym-

pathie, je n'y trouvai rien que d'obscur, il me semblait que ce penchant n'était point l'effet d'un sentiment ordinaire, un voile déguisait à mes yeux ce qui le caractérisait, d'une autre part, au même instant où mon cœur volait à lui, une force invincible semblait le retenir, et dans ce tumulte... dans ce flux et reflux d'idées incompréhensibles, je ne pouvais démêler si je faisais bien d'aimer Senneval, ou si je devais le fuir à jamais.

On lui donna tout le temps de m'avouer son amour... hélas! on ne lui donna que trop. J'eus tout celui de paraître sensible à ses yeux, il profita de mon trouble, il exigea un aveu de mes sentimens, je fus assez faible pour lui dire qu'il était loin de me déplaire, et trois jours aprés, assez coupable pour le laisser jouir de sa victoire.

C'est une chose vraiment singulière que la joie maligne du vice dans ses triomphes sur la vertu; rien n'égala les transports de madame de Verquin dés qu'elle me sut dans le piége qu'elle m'avait pré-

paré, elle me railla, elle se divertit, et finit par m'assurer que ce que j'avais fait était la chose du monde la plus simple, la plus raisonnable, et que je pouvais sans crainte recevoir mon amant toutes les nuits chez elle... qu'elle n'en verrait rien; que trop occupée de son côté pour prendre garde à ces misères, elle n'en admirerait pas moins ma vertu, puisqu'il était vraisemblable que je m'en tiendrais à celui-là seul, tandis qu'obligée de faire tête à trois, elle se trouverait assurément bien loin de ma réserve et de ma modestie; quand je voulus prendre la liberté de lui dire que ce déréglement était odieux, qu'il ne supposait ni délicatesse ni sentiment, et qu'il ravalait notre sexe à la plus vile espèce des animaux, madame de Verquin éclata de rire; *héroïne gauloise*, me dit-elle, je t'admire et ne te blâme point; je sais très-bien qu'à ton âge la délicatesse et le sentiment sont des dieux auxquels on immole le plaisir; ce n'est pas la même chose au mien, parfaitement détrompée sur ces phantômes, on leur accorde un

peu moins d'empire ; des voluptés plus réelles se préfèrent aux sottises qui t'enthousiasment ; et pourquoi donc de la fidélité avec des gens qui jamais n'en ont avec nous ? N'est-ce pas assez d'être les plus faibles sans devenir encore les plus dupes ? Elle est bien folle la femme qui met de la délicatesse dans de telles actions... Crois moi ma chère, varie tes plaisirs pendant que ton âge et tes charmes te le permettent, et laisse-là ta chimérique constance, vertu triste et farouche, bien peu satisfaisante à soi-même, et qui n'en impose jamais aux autres.

Ces propos me faisaient frémir, mais je vis bien que je n'avais plus le droit de les combattre ; les soins criminels de cette femme immorale me devenaient nécessaires, et je devais la ménager ; fatal inconvénient du vice, puisqu'il nous met, dès que nous nous y livrons, sous les liens de ceux que nous eussions méprisé sans cela. J'acceptai donc toutes les complaisances de madame de Verquin ; chaque nuit Senneval me donnait

des nouvelles preuves de son amour, et six mois se passèrent ainsi dans une telle ivresse, qu'à peine eus-je le temps de réfléchir.

De funestes suites m'ouvrirent bientôt les yeux; je devins enceinte, et pensai mourir de désespoir en me voyant dans un état dont madame de Verquin se divertit. Cependant, me dit-elle, il faut sauver les apparences, et comme il n'est pas trop décent que tu accouches dans ma maison, le Colonel de Senneval et moi, nous avons pris des arrangemens; il va donner un congé au jeune homme, tu partiras quelques jours avant lui pour Metz, il t'y suivra de près, et là, secourue par lui, tu donneras la vie à ce fruit illicite de ta tendresse; ensuite vous reviendrez ici l'un aprés l'autre comme vous en serez parti.

Il fallut obéir, je vous l'ai dit, monsieur, on se met à la merci de tous les hommes et au hazard de toutes les situations, quand on a eu le malheur de faire une faute; on laisse sur sa personne des droits à tout l'univers, on devient

l'esclave

l'esclave de tout ce qui respire, dès qu'on s'est oublié au point de le devenir de ses passions.

Tout s'arrangea comme l'avait dit madame de Verquin; le troisième jour nous nous trouvâmes réunis Senneval et moi, à Metz, chez une sage-femme, dont j'avais pris l'adresse en sortant de Nancy, et j'y mis au monde un garçon; Senneval qui n'avait cessé de montrer les sentimens les plus tendres et les plus délicats, sembla m'aimer encore davantage dès que j'eus, disait-il, doublé son existence; il eut pour moi tous les égards possibles, me supplia de lui laisser son fils, me jura qu'il en aurait toute sa vie les plus grands soins, et ne songea à reparaître à Nancy que quand ce qu'il me devait fut rempli.

Ce fut à l'instant de son départ où j'osai lui faire sentir à quel point la faute qn'il m'avait fait commettre allait me rendre malheureuse, et où je lui proposai de la réparer en nous liant aux pieds des autels. Senneval qui ne s'était pas attendu à cette proposition, se troubla...,

Hélas ! me dit-il, en suis-je le maître ? encore dans l'âge de la dépendance, ne me faudrait-il pas l'agrément de mon père ? que deviendrait notre hymen, s'il n'était revêtu de cette formalité ? et d'ailleurs, il s'en faut bien que je sois un parti sortable pour vous ; nièce de madame de Verquin, (on le croyait à Nancy), vous pouvez prétendre à beaucoup mieux ; croyez-moi, Florville, oublions nos égaremens, et soyez sûre de ma discrétion. Ce discours, que j'étais loin d'attendre, me fit cruellement sentir toute l'énormité de ma faute ; ma fierté m'empêcha de répondre, mais ma douleur n'en fut que plus amère ; si quelque chose avait dérobé l'horreur de ma conduite à mes propres regards, c'était, je vous l'avoue, l'espoir de la réparer en épousant un jour mon amant. Fille crédule ! je n'imaginais pas, malgré la perversité de madame de Verquin qui sans doute eût dû m'éclairer, je ne croyais pas que l'on pût se faire un jeu de séduire une malheureuse fille et de l'abandonner après, et cet honneur, ce sentiment si respectable

aux yeux des hommes, je ne supposais pas que son action fût sans énergie vis-à-vis de nous, et que notre faiblesse pût légitimer une insulte qu'ils ne hasarderaient entre eux qu'au prix de leur sang. Je me voyais donc à-la-fois la victime, et la dupe de celui pour lequel j'aurais donné mille fois ma vie ; peu s'en fallut que cette affreuse révolution ne me conduisît au tombeau. Senneval ne me quitta point, ses soins furent les mêmes, mais il ne me reparla plus de ma proposition, et j'avais trop d'orgueil pour lui offrir une seconde fois le sujet de mon désespoir; il disparut enfin dés qu'il me vit remise.

Décidée à ne plus retourner à Nancy, et sentant bien que c'était pour la dernière fois de ma vie que je voyais mon amant, toutes mes plaies se r'ouvrirent à l'instant du départ; j'eus néanmoins la force de supporter ce dernier coup.... le cruel! il partit, il s'arracha de mon sein inondé de mes larmes, sans que je lui en visse répandre une seule!

Et voilà donc ce qui résulte de ces

sermens d'amour auxquels nous avons la folie de croire ! plus nous sommes sensibles, plus nos séducteurs nous délaissent.... les perfides !... ils s'éloignent de nous, en raison du plus de moyens que nous avons employés pour les retenir.

Senneval avait pris son enfant, il l'avait placé dans une campagne où il me fut impossible de le découvrir.... il avait voulu me priver de la douceur de chérir et d'élever moi-même ce tendre fruit de notre liaison ; on eut dit qu'il desirait que j'oubliasse tout ce qui pouvait encore nous enchaîner l'un à l'autre, et je le fis, ou plutôt je crus le faire.

Je me déterminai à quitter Metz dès l'instant et à ne point retourner à Nancy; je ne voulais pourtant pas me brouiller avec madame de Verquin ; il suffisait malgré ses torts qu'elle appartînt d'aussi près à mon bienfaiteur, pour que je la ménageasse toute ma vie ; je lui écrivis la lettre du monde la plus honnête, je prétextai, pour ne plus reparaître dans sa ville, la honte de l'action que j'y avais commise, et je lui demandai la permis-

sion de retourner à Paris auprés de son frére. Elle me répondit sur-le-champ que j'étais la maîtresse de faire tout ce que je voudrais, qu'elle me conserverait son amitié dans tous les temps; elle ajoutait que Senneval n'était point encore de retour, qu'on ignorait sa retraite, et que j'étais une folle de m'affliger de toutes ces misères.

Cette lettre reçue, je revins à Paris, et courus me jeter aux genoux de monsieur de Saint-Prât; mon silence et mes larmes lui apprirent bientôt mon infortune; mais j'eus l'attention de m'accuser seule, je ne lui parlai jamais des séductions de sa sœur. Monsieur de Saint-Prât, à l'exemple de tous les bons caractères, ne soupçonnait nullement les désordres de sa parente, il l'a croyait la plus honnête des femmes; je lui laissai toute son illusion, et cette conduite que madame de Verquin n'ignora point, me conserva son amitié.

Monsieur de Saint-Prât me plaignit.... me fit vivement sentir mes torts, et finit par les pardonner.

O ! mon enfant, me dit-il, avec cette douce componction d'une âme honnête, si différente de l'ivresse odieuse du crime, ô ! ma chère fille, tu vois ce qu'il en coûte pour quitter la vertu. . . . son adoption est si nécessaire, elle est si intimement liée à notre existence, qu'il n'y a plus qu'infortunes pour nous, si tôt que nous l'abandonnons; compare la tranquillité de l'état d'innocence où tu étais en partant de chez moi, au trouble affreux où tu y rentres. Les faibles plaisirs que tu as pu goûter dans ta chûte, te dédommagent-ils des tourmens dont voilà ton cœur déchiré ? Le bonheur n'est donc que dans la vertu, mon enfant, et tous les sophismes de ses détracteurs ne procureront jamais une seule de ses jouissances. Ah ! Florville, ceux qui les nient ou qui les combattent, ces jouissances si douces, ne le font que par jalousie, sois-en sûre, que par le plaisir barbare, de rendre les autres aussi coupables et aussi malheureux qu'ils le sont. Ils s'aveuglent et voudraient aveugler tout le monde, ils se trompent, et voudraient que tout

le monde se trompât ; mais si l'on pouvait lire au fond de leur âme, on n'y verrait que douleurs et que repentirs ; tous ces apôtres du crime ne sont que des méchans, que des désespérés ; on n'en trouverait pas un de sincère, pas un qui n'avouât, s'il pouvait être vrai, que ses discours empestés ou ses écrits dangereux, n'ont eu que ses passions pour guide. Et quel homme en effet pourra dire de sang-froid que les bases de la morale peuvent être ébranlées sans risque ? quel être osera soutenir que de faire le bien, de desirer le bien, ne doit pas être nécessairement la véritable fin de l'homme ? et comment celui qui ne fera que le mal, peut-il s'attendre à être heureux au milieu d'une société, dont le plus puissant intérêt est que le bien se multiplie sans cesse ? Mais ne frémira-t-il pas lui-même à tout instant cet apologiste du crime, quand il aura déraciné dans tous les cœurs la seule chose dont il doive attendre sa conservation ? Qui s'opposera à ce que ses valets le ruinent, s'ils ont cessé d'être vertueux ? qui empêchera sa

femme de le déshonorer, s'il l'a persuadée que la vertu n'est utile à rien? qui retiendra la main de ses enfans, s'il a osé flétrir les semences du bien dans leur cœur? comment sa liberté, ses possessions seront-elles respectées, s'il a dit aux grands, l'*impunité vous accompagne, et la vertu n'est qu'une chimère?* Quelque soit donc l'état de ce malheureux, qu'il soit époux ou père, riche ou pauvre, maître ou esclave, de toutes parts naîtront des dangers pour lui, de tous côtés s'éléveront des poignards sur son sein : s'il a osé détruire dans l'homme les seuls devoirs qui balancent sa perversité, n'en doutons point, l'infortuné périra tôt ou tard, victime de ses affreux systêmes (1).

---

(1) *Oh! mon ami, ne cherche jamais à corrompre la personne que tu aimes, cela peut aller plus loin qu'on ne pense*, disait un jour une femme sensible à l'ami qui voulait la séduire. Femme adorable, laisse-moi citer tes propres paroles, elles peignent si bien l'âme de celle qui, peu après sauva la vie à ce même homme, que je voudrais graver

Laissons un instant la religion, si l'on veut, ne considérons que l'homme seul; quel sera l'être assez imbécille pour croire qu'en enfreignant toutes les loix de la société, cette société qu'il outrage, pourra le laisser en repos ? N'est-il pas de l'intérêt de l'homme, et des loix qu'il fait pour sa sûreté, de toujours tendre à détruire ou ce qui gêne, ou ce qui nuit? Quelque crédit, ou des richesses, assureront peut-être au méchant une lueur éphémère de prospérité; mais combien son règne sera court! reconnu, démasqué, devenu bientôt l'objet de la haine et du mépris public, trouvera-t-il alors, ou les apologistes de sa conduite ou ses partisans pour consolateurs? aucun ne voudra l'avouer; n'ayant plus rien à leur offrir, tous le rejeteront comme un fardeau; le malheur l'environnant de toutes parts, il languira dans l'opprobre et dans l'infortune, et n'ayant même plus son cœur pour asyle, il expirera bientôt dans le désespoir. Quel est donc ce raisonne-

---

ces mots touchans, au temple de mémoire, où tes vertus t'assurent une place.

ment absurde de nos adversaires? quel est cet effort impuissant pour atténuer la vertu, d'oser dire, que tout ce qui n'est pas universel est chimère, et que les vertus n'étant que locales, aucune d'elles ne saurait avoir de réalité? Eh quoi! il n'y a point de vertu, parce que chaque peuple a dû se faire les siennes? parce que les différens climats, les différentes sortes de tempéramens ont nécessité différentes espèces de freins, parce qu'en un mot la vertu s'est multipliée sous mille formes, il n'y a point de vertu sur la terre? Il vaudrait autant douter de la réalité d'un fleuve, parce qu'il se séparerait en mille branches diverses. Eh! qui prouve mieux et l'existence de la vertu et sa nécessité, que le besoin que l'homme a, de l'adapter à toutes ses différentes mœurs et d'en faire la base de toutes? Qu'on me trouve un seul peuple qui vive sans vertu, un seul dont la bienfaisance et l'humanité ne soient pas les liens fondamentaux, je vais plus loin, qu'on me trouve même une association de scélérats qui ne soit cimentée par quel-

ques principes de vertu, et j'abandonne sa cause; mais si elle est au contraire démontrée utile par-tout, s'il n'est aucune nation, aucun état, aucune société, aucun individu qui puissent s'en passer, si l'homme, en un mot, ne peut vivre ni heureux ni en sûreté sans elle, aurai-je tort, ô, mon enfant, de t'exhorter à ne t'en écarter jamais? Vois, Florville, continua mon bienfaiteur, en me pressant dans ses bras, vois où t'ont fait tomber tes premiers égaremens; et si l'erreur te sollicite encore, si la séduction ou ta faiblesse te préparent de nouveaux piéges, songe aux malheurs de tes premiers écarts, songe à un homme qui t'aime comme sa propre fille.... dont tes fautes déchireraient le cœur, et tu trouveras dans ces réflexions toute la force qu'exige le culte des vertus, où je veux te rendre à jamais.

Monsieur de Saint-Prât toujours dans ces mêmes principes, ne m'offrit point sa maison; mais il me proposa d'aller vivre avec une de ses parentes, femme aussi célèbre par la haute piété dans

laquelle elle vivait, que madame de Verquin l'était par ses travers. Cet arrangement me plût fort. Madame de Lérince m'accepta le plus volontiers du monde, et je fus installée chez elle dès la même semaine de mon retour à Paris.

Oh! monsieur, quelle différence de cette respectable femme à celle que je quittais! Si le vice et la dépravation avaient chez l'une établi leur empire, on eut dit que le cœur de l'autre était l'asyle de toutes les vertus. Autant la première m'avait effrayée de ses dépravations, autant je me trouvais consolée des édifians principes de la seconde; je n'avais trouvé que de l'amertume et des remords en écoutant madame de Verquin, je ne rencontrais que des douceurs et des consolations en me livrant à madame de Lérince... Ah! monsieur, permettez-moi de vous la peindre cette femme adorable que j'aimerai toujours; c'est un hommage que mon cœur doit à ses vertus, il m'est impossible d'y résister.

Madame de Lérince, âgée d'environ quarante ans, était encore très-fraîche, un air de candeur et de modestie embellisait bien plus ses traits que les divines proportions qu'y faisait régner la nature; un peu trop de noblesse et de majesté la rendait, disait-on, imposante au premier aspect, mais ce qu'on eut pu prendre pour de la fierté, s'adoucissait dès qu'elle ouvrait la bouche; c'était une âme si belle et si pure, une aménité si parfaite, une franchise si entière, qu'on sentait insensiblement malgré soi, joindre à la vénération qu'elle inspirait d'abord, tous les sentimens les plus tendres. Rien d'outré, rien de superstitieux dans la religion de madame de Lérince; c'était dans la plus extrême sensibilité que l'on trouvait en elle les principes de sa foi. L'idée de l'existence de Dieu, le culte dû à cet être suprême, telles étaient les jouissances les plus vives de cette âme aimante; elle avouait hautement qu'elle serait la plus malheureuse des créatures, si de perfides lumières contraignaient jamais son es-

prit à détruire en elle le respect et l'amour qu'elle avait pour son culte; encore plus attachée, s'il est possible, à la morale sublime de cette religion, qu'à ses pratiques ou à ses cérémonies, elle faisait de cette excellente morale, la régle de toutes ses actions; jamais la calomnie n'avait souillé ses lèvres, elle ne se permettait même pas une plaisanterie qui pût affliger son prochain; pleine de tendresse et de sensibilité pour ses semblables, trouvant les hommes intéressans, même dans leurs défauts, son unique occupation était, ou de cacher ces défauts avec soin, ou de les en reprendre avec douceur; étaient-ils malheureux, aucuns charmes n'égalaient pour elle, ceux de les soulager; elle n'attendait pas que les indigens vinssent implorer son secours, elle les cherchait... elle les devinait, et l'on voyait la joie éclater sur ses traits, quand elle avait consolé la veuve ou pourvu l'orphelin, quand elle avait répandu l'aisance dans une pauvre famille, ou lorsque ses mains avaient brisé les fers de l'infortune. Rien d'âpre,

rien d'austère auprès de tout cela; les plaisirs qu'on lui proposait étaient-ils chastes, elle s'y livrait avec délices, elle en imaginait même, dans la crainte qu'on ne s'ennuyât près d'elle. Sage... éclairée avec le moraliste... profonde avec le théologien, elle inspirait le romancier et souriait au poëte, elle étonnait le législateur ou le politique, et dirigeait les jeux d'un enfant; possédant toutes les sortes d'esprit, celui qui brillait le plus en elle, se reconnaissait principalement au soin particulier... à l'attention charmante qu'elle avait, ou à faire paraître celui des autres, ou à leur en trouver toujours. Vivant dans la retraite par goût, cultivant ses amis pour eux, madame de Lérince en un mot, le modèle de l'un et l'autre sexe, faisait jouir tout ce qui l'entourait, de ce bonheur tranquille... de cette volupté céleste, promise à l'honnête homme, par le Dieu saint dont elle était l'image.

Je ne vous ennuirai point, monsieur, des détails monotones de ma vie, pendant les dix-sept ans que j'ai eu le bon-

heur de vivre avec cette créature adorable. Des conférences de morale et de piété, le plus d'actes de bienfaisance qu'il nous était possible, tels étaient les devoirs qui partageaient nos jours.

« Les hommes ne s'effarouchent de la religion, ma chère Florville, me disait madame de Lérince, que parce que des guides mal-adroits ne leur en font sentir que les chaines, sans leur en offrir les douceurs. Peut-il exister un homme assez absurde pour oser, en ouvrant les yeux sur l'univers, ne pas convenir que tant de merveilles ne peuvent être que l'ouvrage d'un Dieu tout-puissant. Cette première vérité sentie.... et faut-il autre chose que son cœur pour s'en convaincre?... quel peut-il être donc cet individu cruel et barbare qui refuserait alors son hommage au dieu bienfaisant qui l'a créé? mais la diversité des cultes embarasse, on croit trouver leur fausseté dans leur multitude; quel sophisme! et n'est-ce point dans cette unanimité des peuples à reconnaître et servir un dieu, n'est-ce donc

point dans cet aveu tacite empreint au cœur de tous les hommes, où se trouve plus encore, s'il est possible, que dans les sublimités de la nature, la preuve irrévocable de l'existence de ce dieu suprême? quoi! l'homme ne peut vivre sans adopter un dieu, il ne peut s'interroger sans en trouver des preuves dans lui-même, il ne peut ouvrir les yeux sans rencontrer par-tout des traces de ce dieu, et il ose encore en douter! Non, Florville, non, il n'y a point d'athée de bonne-foi; l'orgueil, l'entêtement, les passions, voilà les armes destructives de ce dieu qui se revivifie sans cesse dans le cœur de l'homme ou dans sa raison; et quand chaque battement de ce cœur, quand chaque trait lumineux de cette raison m'offrent cet être incontestable, je lui refuserais mon hommage, je lui déroberais le tribut que sa bonté permet à ma faiblesse, je ne m'humilierais pas devant sa grandeur, je ne lui demanderais pas la grâce, et d'endurer les misères de la vie, et de me faire un jour participer à sa gloire! je

n'ambitionnerais pas la faveur de passer l'éternité dans son sein, ou je risquerais cette même éternité dans un gouffre effrayant de supplices, pour m'être refusé aux preuves indubitables qu'a bien voulu me donner ce grand être, de la certitude de son existence! Mon enfant, cette effroyable alternative permet elle-même un instant de réflexion? ô vous qui vous refusez opiniâtrement aux traits de flamme élancés par ce dieu même au fond de votre cœur, soyez au moins justes un instant, et par seule pitié pour vous-même, rendez-vous à cet argument invincible de Pascal : « s'il n'y a point de » Dieu, que vous importe d'y croire, quel » mal vous fait cette adhésion? et s'il y » en a un, quels dangers ne courez-vous » pas à lui refuser votre foi? » Vous ne savez, dites-vous, incrédules, quel hommage offrir à ce dieu, la multitude des religions vous offusque; eh bien, examinez-les toutes, j'y consens, et venez dire après de bonne-foi, à laquelle vous trouvez plus de grandeur et de majesté; niez, s'il vous est possible, ô

Chrétiens, que celle dans laquelle vous avez eu le bonheur de naître ne vous paraisse pas celle de toutes, dont les caractéres ne soient les plus saints et les plus sublimes; cherchez ailleurs d'aussi grands mystéres, des dogmes aussi purs, une morale aussi consolante; trouvez dans une autre religion le sacrifice ineffable d'un dieu, en faveur de sa créature; voyez-y des promesses plus belles, un avenir plus flatteur, un dieu plus grand et plus sublime! Non, tu ne le peux, philosophe du jour; tu ne le peux, esclave de tes plaisirs, dont la foi change avec l'état physique de tes nerfs; impie dans le feu des passions, crédule dés quelles sont calmées, tu ne le peux, te dis-je; le sentiment l'avoue sans cesse, ce dieu que ton esprit combat, il existe toujours prés de toi, même au milieu de tes erreurs; brise ces fers qui t'attachent au crime, et jamais, ce dieu saint et majestueux ne s'éloignera du temple érigé par lui dans ton cœur. C'est au fond de ce cœur, bien plus encore que dans sa raison, qu'il faut, ô ma chère

Florville, trouver la nécessité de ce dieu que tout nous indique et nous prouve; c'est de ce même cœur qu'il faut également recevoir la nécessité du culte que nous lui rendons, et c'est ce cœur seul, qui te convaincra bientôt, chère amie, que le plus noble et le plus épuré de tous, est celui dans lequel nous sommes nées. Pratiquons-le donc avec exactitude, avec joie, ce culte doux et consolateur, qu'il remplisse ici bas nos momens les plus beaux, et qu'insensiblement conduites en le chérissant au dernier terme de notre vie, ce soit par une voie d'amour et de délices que nous allions déposer dans le sein de l'éternel, cette âme émanée de lui, uniquement formée pour le connaître, et dont nous n'avons dû jouir, que pour le croire et pour l'adorer ».

Voilà comme me parlait madame de Lérince, voilà comme mon esprit se fortifiait de ses conseils, et comme mon âme se raréfiait sous son aile sacrée; mais je vous l'ai dit, je passe sous silence tous les petits détails des évènemens de

ma vie dans cette maison, pour ne vous arrêter qu'à l'essentiel; ce sont mes fautes que je dois vous révéler, homme généreux et sensible, et quand le ciel a voulu me permettre de vivre en paix dans la route de la vertu, je n'ai qu'à le remercier et me taire.

Je n'avais pas cessé d'écrire à madame de Verquin, je recevais régulièrement deux fois par mois de ses nouvelles, et quoique j'eusse du sans doute renoncer à ce commerce, quoique la réforme de ma vie, et de meilleurs principes me contraignissent en quelque façon à le rompre, ce que je devais à monsieur de Saint-Prât, et plus que tout, faut-il l'avouer, un sentiment secret qui m'entraînait toujours invinciblement vers les lieux où tant d'objets chéris m'enchaînaient autrefois, l'espoir, peut-être d'apprendre un jour des nouvelles de mon fils, tout enfin m'engagea à continuer un commerce que madame de Verquin eut l'honnêteté de soutenir toujours régulièrement; j'essayais de la convertir, je lui vantais les douceurs de la vie que

je menais, mais elle les traitait de chimères, elle ne cessait de rire de mes résolutions, ou de les combattre, et toujours ferme dans les siennes, elle m'assurait que rien au monde ne serait capable de les affaiblir, elle me parlait des nouvelles prosélites qu'elle s'amusait à faire, elle mettait leur docilité bien au-dessus de la mienne; leurs chûtes multipliées étaient, disait cette femme perverse, de petits triomphes qu'elle ne remportait jamais sans délices, et le plaisir d'entraîner ces jeunes cœurs au mal, la consolait de ne pouvoir faire tout celui que son imagination lui dictait. Je priais souvent madame de Lérince de me prêter sa plume éloquente pour renverser mon adversaire, elle y consentait avec joie; madame de Verquin nous répondait, et ses sophismes quelquefois très-forts, nous contraignaient à recourir aux argumens bien autrement victorieux d'une âme sensible, où madame de Lérince prétendait, avec raison, que se trouvait inévitablement, tout ce qui devait détruire le vice, et confondre l'in-

crédulité. Je demandais de temps en temps à madame de Verquin, des nouvelles de celui que j'aimais encore, mais ou elle ne put, ou elle ne voulut jamais m'en apprendre.

Il en est temps, monsieur; venons à cette seconde catastrophe de ma vie, à cette anecdote sanglante qui brise mon cœur chaque fois qu'elle se présente à mon imagination, et qui vous apprenant le crime affreux dont je suis coupable, vous fera sans doute renoncer aux projets trop flatteurs que vous formiez sur moi.

La maison de madame de Lérince, telle régulière que j'aie pu vous la peindre, s'ouvrait pourtant à quelques amis; madame de Dulfort, femme d'un certain âge, autrefois attachée à la princesse de Piémont, et qui venait nous voir très-souvent, demanda un jour à madame de Lérince, la permission de lui présenter un jeune homme qui lui était expressément recommandé, et qu'elle serait bien aise d'introduire dans une maison, où les exemples de vertu qu'il

recevrait sans cesse, ne pourraient que contribuer à lui former le cœur. Ma protectrice s'excusa sur ce qu'elle ne recevait jamais de jeunes gens, ensuite vaincue par les pressantes sollicitations de son amie, elle consentit à voir le chevalier de Saint-Ange : il parut.

Soit pressentiment... soit tout ce qu'il vous plaira, monsieur, il me prit, en appercevant ce jeune homme, un frémissement universel dont il me fut impossible de démêler la cause.... je fus prête à m'évanouir.... Ne recherchant point le motif de cet effet bizarre, je l'attribuai à quelque mal-aise intérieur, et Saint-Ange cessa de me frapper. Mais si ce jeune homme m'avait dès la première vue agitée de cette sorte, pareil effet s'était manifesté dans lui.... je l'appris enfin par sa bouche. Saint-Ange était rempli d'une si grande vénération pour le logis dont on lui avait ouvert l'entrée, qu'il n'osait s'oublier au point d'y laisser échapper le feu qui le consumait. Trois mois se passèrent donc avant qu'il n'osât m'en rien dire ; mais ses yeux m'exprimaient

maient un langage si vif, qu'il me devenait impossible de m'y méprendre. Bien décidée à ne point retomber encore dans un genre de faute auquel je devais le malheur de mes jours, très-affermie par de meilleurs principes, je fus prête vingt fois à prévenir madame de Lérince des sentimens que je croyais démêler dans ce jeune homme; retenue ensuite par la crainte que je craignais de lui faire, je pris le parti du silence. Funeste résolution sans doute, puisqu'elle fût cause du malheur effrayant que je vais bientôt vous apprendre.

Nous étions dans l'usage de passer tous les ans, six mois dans une assez jolie campagne que possédait madame de Lérince à deux lieues de Paris; monsieur de Saint-Prât nous y venait voir souvent; pour mon malheur la goutte le retint cette année, il lui fut impossible d'y paraître; je dis pour mon malheur, monsieur, parce qu'ayant naturellement plus de confiance en lui qu'en sa parente, je lui aurais avoué des choses que je ne pus jamais me résoudre à dire à d'autres, et

dont les aveux eussent sans doute prévenu le funeste accident qui arriva.

Saint-Ange demanda permission à madame de Lérince d'être du voyage, et comme madame de Dulfort sollicitait également pour lui cette grâce, elle lui fut accordée.

Nous étions tous assez inquiets dans la société de savoir quel était ce jeune homme; il ne paraissait rien ni de bien clair, ni de bien décidé sur son existence; madame de Dulfort nous le donnait pour le fils d'un gentilhomme de province, auquel elle appartenait; lui, oubliant quelquefois ce qu'avait dit madame de Dulfort, se faisait passer pour piémontais; opinion que fondait assez la manière dont il parlait italien. Il ne servait point, il était pourtant en âge de faire quelque chose, et nous ne le voyions encore décidé à aucun parti. D'ailleurs une très-jolie figure, fait à peindre, le maintien fort décent, le propos très-honnête, tout l'air d'une excellente éducation, mais au travers de cela une vivacité prodigieuse, une sorte d'impétuosité dans

le caractére qui nous effrayait quelquefois.

Dés que monsieur de Saint-Ange fut à la campagne, ses sentimens n'ayant fait que croître par le frein qu'il avait cherché à leur imposer, il lui devint impossible de me les cacher; je frémis.... et devins pourtant assez maîtresse de moi-même pour ne lui montrer que de la pitié. En vérité, monsieur, lui dis-je, il faut que vous méconnaissiez ce que vous pouvez valoir, ou que vous ayez bien du temps à perdre, pour l'employer avec une femme qui a le double de votre âge; mais à supposer même que je fusse assez folle pour vous écouter, quelles prétentions ridicules oseriez-vous former sur moi? — Celles de me lier à vous par les nœuds les plus saints, mademoiselle; que vous m'estimeriez peu, si vous pouviez m'en supposer d'autres! — En vérité, monsieur, je ne donnerai point au public la scène bizarre de voir une fille de trente-quatre ans épouser un enfant de dix-sept.—Ah! cruelle, verriez-vous ces faibles disproportions, s'il exis-

tait au fond de votre cœur la milliéme partie du feu qui dévore le mien? — Il est certain, monsieur, que pour moi, je suis très-calme.... je le suis depuis bien des années, et le serai j'espère aussi long-temps qu'il plaira à Dieu de me laisser languir sur la terre. — Vous m'arrachez jusqu'à l'espoir de vous attendrir un jour. — Je vais plus loin, j'ose vous défendre de m'entretenir plus long-temps de vos folies. — Ah ! belle Florville, vous voulez donc le malheur de ma vie? — J'en veux le repos et la félicité. — Tout cela ne peut exister qu'avec vous. — Oui.... tant que vous ne détruirez pas des sentimens ridicules que vous n'auriez jamais dû concevoir ; essayez de les vaincre, tâchez d'être maître de vous, votre tranquillité renaîtra. — Je ne le puis. — Vous ne le voulez point, il faut nous séparer pour y réussir ; soyez deux ans sans me voir, cette effervescence s'éteindra, vous m'oublierez, et vous serez heureux. — Ah ! jamais, jamais, le bonheur ne sera pour moi qu'à vos pieds.... Et comme la

société nous rejoignait, notre première conversation resta là.

Trois jours après Saint-Ange ayant trouvé le moyen de me rencontrer encore seule, voulut reprendre le ton de l'avant-veille. Pour cette fois je lui imposai silence avec tant de rigueur, que ses larmes coulèrent avec abondance; il me quitta brusquement, me dit que je le mettais au désespoir, et qu'il s'arracherait bientôt la vie, si je continuais à le traiter ainsi.... Revenant ensuite comme un furieux sur ses pas.... mademoiselle, me dit-il, vous ne connaissez pas l'âme que vous outragez.... non, vous ne la connaissez pas.... sachez que je suis capable de me porter aux dernières extrémités.... à celles même que vous êtes peut-être bien loin de penser.... oui, je m'y porterai mille fois plutôt que de renoncer au bonheur d'être à vous, et il se retira dans une affreuse douleur.

Je ne fus jamais plus tentée qu'alors de parler à madame de Lérince, mais je vous le répète, la crainte de nuire à ce jeune homme me retint, je me tus. Saint-

Ange fut huit jours à me fuir, à peine me parlait-il, il m'évitait à table.... dans le salon.... aux promenades, et tout cela sans doute pour voir si ce changement de conduite produirait en moi quelqu'impression; si j'eusse partagé ses sentimens, le moyen était sûr, mais j'en étais si loin, qu'à peine eus-je l'air de me douter de ses manœuvres.

Enfin il m'aborde au fond des jardins.... Mademoiselle, me dit-il, dans l'état du monde le plus violent.... j'ai enfin réussi à me calmer, vos conseils ont fait sur moi l'effet que vous en attendiez.... vous voyez comme me voilà redevenu tranquille.... je n'ai cherché à vous trouver seule que pour vous faire mes derniers adieux.... oui, je vais vous fuir à jamais, mademoiselle.... je vais vous fuir.... vous ne verrez plus celui que vous haïssez.... oh! non, non, vous ne le verrez plus. — Ce projet me fait plaisir, monsieur, j'aime à vous croire enfin raisonnable; mais, ajoutai-je en souriant, votre conversion ne me paraît pas encore bien réelle. — Eh! comment faut-il donc que

je sois, mademoiselle, pour vous convaincre de mon indifférence? — Tout autrement que je ne vous vois. — Mais au moins quand je serai parti... quand vous n'aurez plus la douleur de me voir, peut-être croirez-vous à cette raison où vous faites tant d'efforts pour me ramener? — Il est vrai qu'il n'y a que cette démarche qui puisse me le persuader, et je ne cesserai de vous la conseiller sans cesse. — Ah! je suis donc pour vous un objet bien affreux? — Vous êtes, monsieur, un homme fort aimable, qui devez voler à des conquêtes d'un autre prix, et laisser en paix une femme à laquelle il est impossible de vous entendre. Vous m'entendrez pourtant, dit-il alors en fureur, oui, cruelle, vous entendrez, quoique vous en puissiez dire, les sentimens de mon âme de feu, et l'assurance qu'il ne sera rien dans le monde que je ne fasse... ou pour vous mériter, ou pour vous obtenir.... N'y croyez pas au moins, reprit-il impétueusement, n'y croyez pas à ce départ simulé, je ne l'ai feint que pour vous éprouver.... moi, vous quit-

ter.... moi, m'arracher au lieu qui vous possède, on me priverait plutôt mille fois du jour.... Haïssez-moi, perfide, haïssez-moi, puisque tel est mon malheureux sort, mais n'espérez jamais vaincre en moi l'amour dont je brûle pour vous.... Et Saint-Ange était dans un tel état en prononçant ces derniers mots, par une fatalité que je n'ai jamais pu comprendre, il avait si bien réussi à m'émouvoir, que je me détournai pour lui cacher mes pleurs, et le laissai dans le fond du bosquet, où il avait trouvé le moyen de me joindre. Il ne me suivit pas; je l'entendis se jeter à terre, et s'abandonner aux excès du plus affreux délire.... Moi-même, faut-il vous l'avouer, monsieur, quoique bien certaine de n'éprouver nul sentiment d'amour pour ce jeune homme, soit commisération, soit souvenir, il me fut impossible de ne pas éclater à mon tour.

Hélas! me disais-je, en me livrant à ma douleur.... voilà quels étaient les propos de Senneval.... c'étaient dans les mêmes termes qu'il m'exprimait les senti-

mens de sa flamme.... également dans un jardin... dans un jardin comme celui-ci... ne me disait-il pas qu'il m'aimerait toujours.... et ne m'a-t-il pas cruellement trompée !... Juste ciel ! il avait le même âge.... Ah ! Senneval.... Senneval, est-ce toi qui cherche à me ravir encore mon repos ? et ne reparais-tu sous ces traits séducteurs que pour m'entraîner une seconde fois dans l'abîme ?.... Fuis, lâche.... fuis.... j'abhorre à présent jusqu'à ton souvenir !

J'essuyai mes larmes, et fus m'enfermer chez moi jusqu'à l'heure du souper ; je descendis alors.... mais Saint-Ange ne parut pas, il fit dire qu'il était malade, et le lendemain, il fut assez adroit pour ne me laisser lire sur son front que de la tranquillité.... je m'y trompai ; je crus réellement qu'il avait fait assez d'efforts sur lui-même pour avoir vaincu sa passion. Je m'abusais ; le perfide !.... Hélas ! que dis-je, monsieur, je ne lui dois plus d'invectives.... il n'a plus de droits qu'à mes larmes, il n'en a plus qu'à mes remords.

Saint-Ange ne semblait aussi calme, que parce que ses plans étaient dressés; deux jours se passèrent ainsi, et vers le soir du troisième, il annonça publiquement son départ; il prit avec madame de Dulfort, sa protectrice, des arrangemens relatifs à leurs communes affaires à Paris.

On se coucha..... Pardonnez-moi, monsieur, le trouble où me jette d'avance le récit de cette affreuse catastrophe; elle ne se peint jamais à ma mémoire sans me faire frissonner d'horreur.

Comme il faisait une chaleur extrême, je m'étais jeté dans mon lit presque nue; ma femme de chambre dehors, je venais d'éteindre ma bougie.... Un sac à ouvrage était malheureusement resté ouvert sur mon lit, parce que je venais de couper des gazes dont j'avais besoin le lendemain. A peine mes yeux commençaient-ils à se fermer, que j'entends du bruit..... je me relève sur mon séant avec vivacité.... je me sens saisie par une main.... Tu ne me fuiras plus, Florville, me dit Saint-Ange.... c'était lui.... Pardonne à

l'excès de ma passion, mais ne cherche pas à t'y soustraire.... il faut que tu sois à moi. Infâme séducteur ! m'écriai-je, fuis dans l'instant, ou crains les effets de mon courroux.... Je ne crains que de ne pouvoir te posséder, fille cruelle, reprit cet ardent jeune homme, en se précipitant sur moi si adroitement et dans un tel état de fureur, que je devins sa victime avant que de pouvoir l'empêcher.... Courroucée d'un tel excès d'audace, décidée à tout plutôt que d'en souffrir la suite, je me jette en me débarrassant de lui, sur les ciseaux que j'avais à mes pieds; me possédant néanmoins dans ma fureur, je cherche son bras pour l'y atteindre, et pour l'effrayer par cette résolution de ma part, bien plus que pour le punir comme il méritait de l'être; sur le mouvement qu'il me sent faire, il redouble la violence des siens. Fuis! traître, m'écriai-je, en croyant le frapper au bras, fuis dans l'instant, et rougis de ton crime.... Oh ! monsieur, une main fatale avait dirigé mes coups.... le malheureux jeune homme jette un

cri, et tombe sur le carreau.... Ma bougie à l'instant rallumée, je m'approche.... juste ciel! je l'ai frappé dans le cœur.... il expire!..... Je me précipite sur ce cadavre sanglant.... je le presse avec délire sur mon sein agité....... ma bouche empreinte sur la sienne veut rappeler une âme qui s'exhale; je lave sa blessure de mes pleurs.... O toi! dont le seul crime fut de me trop aimer, dis-je avec l'égarement du désespoir, méritais-tu donc un supplice pareil? devais-tu perdre la vie par la main de celle à qui tu aurais sacrifié la tienne? O! malheureux jeune homme.... image de celui que j'adorais, s'il ne faut que t'aimer pour te rendre à la vie, apprends, en cet instant cruel, où tu ne peux malheureusement plus m'entendre.... apprends, si ton âme palpite encore, que je voudrais la ranimer au prix de mes jours.... apprends que tu ne me fus jamais indifférent.... que je ne t'ai jamais vu sans trouble, et que les sentimens que j'éprouvais pour toi, étaient peut-être bien supérieurs à ceux du faible amour qui brûlait dans ton cœur.

A ces mots je tombai sans connaissance sur le corps de cet infortuné jeune homme, ma femme-de-chambre entra, elle avait entendu le bruit, elle me soigne, elle joint ses efforts aux miens pour rendre Saint-Ange à la vie... Hélas! tout est inutile. Nous sortons de ce fatal appartement, nous en fermons la porte avec soin, nous emportons la clef, et volons à l'instant à Paris chez monsieur de Saint-Prât... je le fais éveiller, je lui remets la clef de cette funeste chambre, je lui raconte mon horrible aventure, il me plaint, il me console, et tout malade qu'il est, il se rend aussitôt chez madame de Lérince; comme il y avait fort près de cette campagne à Paris, la nuit suffit à toutes ces démarches. Mon protecteur arrive chez sa parente au moment où on se levait, et où rien encore n'avait transpiré; jamais amis, jamais parens ne se conduisirent mieux que dans cette circonstance; loin d'imiter ces gens stupides ou féroces qui n'ont de charmes dans de telles crises, qu'à ébruiter tout ce qui peut

flétrir ou rendre malheureux et eux et ce qui les entoure, à peine les domestiques se doutèrent-ils de ce qui s'était passé.

Eh bien! monsieur, dit ici mademoiselle de Florville, en s'interrompant, à cause des larmes qui la suffoquaient, épouserez-vous maintenant une fille capable d'un tel meurtre? Souffrirez-vous dans vos bras une créature qui a mérité la rigueur des loix? une malheureuse enfin, que son crime tourmente sans cesse, qui n'a pas eu une seule nuit tranquille depuis ce cruel moment. Non monsieur, il n'en est pas une où ma malheureuse victime ne se soit présentée à moi inondée du sang que j'avais arraché de son cœur.

Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous, je vous conjure, dit monsieur de Courval en mêlant ses larmes à celles de cette fille intéressante; avec l'âme sensible que vous avez reçue de la nature, je conçois vos remords; mais il n'y a pas même l'apparence du crime dans cette fatale aventure, c'est un mal-

heur affreux sans doute, mais ce n'est que cela; rien de prémédité, rien d'atroce, le seul desir de vous soustraire au plus odieux attentat... un meurtre, en un mot, fait par hasard, en se défendant.... Rassurez-vous, mademoiselle, rassurez-vous donc, je l'exige; le plus sévère des tribunaux ne ferait qu'essuyer vos larmes; oh! combien vous vous êtes trompée, si vous avez craint qu'un tel évènement vous fit perdre sur mon cœur tous les droits que vos qualités vous assurent. Non, non belle Florville, cette occasion loin de vous déshonorer, relève à mes yeux l'éclat de vos vertus, elle ne vous rend que plus digne de trouver une main consolatrice qui vous fasse oublier vos chagrins.

Ce que vous avez la bonté de me dire, reprit mademoiselle de Florville, monsieur de Saint-Prât me le dit également; mais vos excessives bontés à l'un et à l'autre, n'étouffent pas les reproches de ma conscience, jamais rien n'en calmera les remords. N'importe, reprenons monsieur, vous devez être inquiet du dénouement de tout ceci.

Madame de Dulfort fut désolée sans doute; ce jeune homme très-intéressant par lui-même, lui était trop particulièrement recommandé pour ne pas déplorer sa perte; mais elle sentit les raisons du silence, elle vit que l'éclat, en me perdant, ne rendrait pas la vie à son protégé, et elle se tut. Madame de Lérince, malgré la sévérité de ses principes, et l'excessive régularité de ses mœurs, se conduisit encore mieux, s'il est possible, parce que la prudence et l'humanité sont les caractères distinctifs de la vraie piété; elle publia d'abord dans la maison, que j'avais fait la folie de vouloir retourner à Paris pendant la nuit pour jouir de la fraîcheur du temps, qu'elle était parfaitement instruite de cette petite extravagance; qu'au reste j'avais d'autant mieux fait, que son projet à elle, était d'y aller souper le même soir, sous ce prétexte elle y renvoya tout son monde. Une fois seule avec monsieur de Saint-Prât et son amie, on envoya chercher le curé; le pasteur de madame de Lérince devait

être un homme aussi sage et aussi éclairé qu'elle ; il remit sans difficulté une attestation en régle à madame de Dulfort, et enterra lui-même, secrètement avec deux de ses gens, la malheureuse victime de ma fureur.

Ces soins remplis, tout le monde reparut, le secret fut juré de part et d'autre, et monsieur de Saint-Prât vint me calmer en me faisant part de tout ce qui venait d'être fait pour ensevelir ma faute dans le plus profond oubli; il parut desirer que je retournasse à mon ordinaire chez madame de Lérince... elle était prête à me recevoir... je ne pus le prendre sur moi ; alors il me conseilla de me distraire. Madame de Verquin avec laquelle je n'avais jamais cessé d'être en commerce comme je vous l'ai dit, monsieur, me pressait toujours d'aller encore passer quelques mois avec elle, je parlai de ce projet à son frère, il l'approuva, et huit jours après je partis pour la Lorraine ; mais le souvenir de mon crime me poursuivait partout, rien ne parvenait à me calmer.

Je me réveillais au milieu de mon sommeil, croyant entendre encore les gémissemens et les cris de ce malheureux Saint-Ange, je le voyais sanglant à mes pieds, me reprocher ma barbarie, m'assurer que le souvenir de cette affreuse action me poursuivrait jusqu'à mes derniers instans, et que je ne connaissais pas le cœur que j'avais déchiré.

Une nuit entr'autres, Senneval, ce malheureux amant que je n'avais pas oublié, puisque lui seul m'entraînait encore à Nancy... Senneval me faisait voir à-la fois deux cadavres, celui de Saint-Ange et celui d'une femme inconnue de moi, (1) il les arrosait tous deux de ses larmes, et me montrait non loin de-là, un cercueil hérissé d'épines qui paraissait s'ouvrir pour moi; je me réveillai dans une affreuse agitation, mille sen-

---

(1) Qu'on n'oublie pas l'expression : -- *Une femme inconnue de moi*, afin de ne pas confondre. Florville a encore quelques pertes à faire, avant que le voile ne se lève, et ne lui fasse connaître la femme qu'elle voyait en songe.

timens confus s'élevèrent alors dans mon âme, une voix secrète semblait me dire : « oui, tant que tu respireras, cette malheureuse victime t'arrachera des larmes de sang, qui deviendront chaque jour plus cuisantes; et l'aiguillon de tes remords s'aiguisera sans cesse au lieu de s'émousser ».

Voilà l'état où j'arrivai à Nancy, monsieur, mille nouveaux chagrins m'y attendaient; quand une fois la main du sort s'appesantit sur nous, ce n'est qu'en redoublant, que ses coups nous écrasent.

Je descendis chez madame de Verquin, elle m'en avait priée par sa dernière lettre, et se faisait, disait-elle, un plaisir de me revoir; mais dans quelle situation juste ciel allions-nous toutes deux goûter cette joie! elle était au lit de la mort quand j'arrivai, qui me l'eût dit, grand dieu! il n'y avait pas quinze jours qu'elle m'avait écrit... qu'elle me parlait de ses plaisirs présens, et qu'elle m'en annonçait de prochains; et voilà donc qnels sont les projets des mortels, c'est au moment où il les forment, c'est

au milieu de leurs amusemens que l'impitoyable mort vient trancher le fil de leurs jours, et vivant, sans jamais s'occuper de cet instant fatal, vivant comme s'ils devaient exister toujours, ils disparaissent dans ce nuage obscur de l'immortalité, incertains du sort qui les y attend.

Permettez, monsieur, que j'interrompe un moment le récit de mes aventures, pour vous parler de cette perte, et pour vous peindre le stoïcisme effrayant qui accompagna cette femme au tombeau.

Madame de Verquin qui n'était plus jeune, elle avait pour lors cinquante deux ans, après une partie folle pour son âge, se jeta dans l'eau pour se rafraîchir, elle s'y trouva mal, on la rapporta chez elle dans un état affreux, une fluxion de poitrine se déclara dès le lendemain; on lui annonça le sixième jour qu'elle avait à peine vingt-quatre heures à vivre. Cette nouvelle ne l'effraya point; elle savait que j'allais venir, elle recommanda qu'on me reçût; j'arrive, et d'après la sentence du médecin, c'était

le même soir qu'elle devait expirer. Elle s'était fait placer dans une chambre meublée avec tout le goût et l'élégance possibles ; elle y était couchée, négligemment parée, sur un lit voluptueux, dont les rideaux de gros de tour lilas, étaient agréablement relevés par des guirlandes de fleurs naturelles ; des touffes d'œillets, de jasmins, de tubéreuses et de roses, ornaient tous les coins de son appartement, elle en effeuillait dans une corbeille, en couvrait et sa chambre et son lit. Elle me tend la main dès qu'elle me voit ; approche, Florville, me dit-elle, embrasse-moi sur mon lit de fleurs... comme tu es devenue grande et belle... oh ! ma foi mon enfant, la vertu t'a réussi... on t'a dit mon état... on te l'a dit, Florville..., je le sais aussi... dans peu d'heures je ne serai plus ; je n'aurais pas cru te revoir pour aussi peu de temps... et comme elle vit mes yeux se remplir de larmes : allons donc folle, me dit-elle, ne fais donc pas l'enfant... tu me crois donc bien malheureuse ? n'ai-je pas joui autant que

femme au monde? Je ne perds que les années où il m'eut fallu renoncer au plaisir, et qu'eussai-je fait sans eux? En vérité je ne me plains point de n'avoir pas vécu plus vieille ; dans quelques temps, aucun homme n'eût voulu de moi, et je n'ai jamais desiré de vivre que ce qu'il fallait pour ne pas inspirer du dégout. La mort n'est à craindre, mon enfant, que pour ceux qui croyent; toujours entre l'enfer et le paradis, incertains de celui qui s'ouvrira pour eux, cette anxiété les désole ; pour moi qui n'espère rien, pour moi qui suis bien sûre de n'être pas plus malheureuse après ma mort que je ne l'étais avant ma vie, je vais m'endormir tranquillement dans le sein de la nature, sans regret comme sans douleur, sans remords comme sans inquiétude. J'ai demandé d'être mise sous mon berceau de jasmins, on y prépare déjà ma place, j'y serai Florville, et les atômes émanés de ce corps détruit, serviront à nourrir... à faire germer la fleur de toutes, que j'ai le mieux aimée ; tiens, continua-t-elle en badi-

nant sur mes joues avec un bouquet de cette plante, l'année prochaine en sentant ces fleurs, tu respireras dans leur sein l'âme de ton ancienne amie; en s'élançant vers les fibres de ton cerveau, elles te donneront de jolies idées, elles te forceront de penser encore à moi. Mes larmes se r'ouvrirent un nouveau passage... je serrai les mains de cette malheureuse femme, et voulus changer ces effrayantes idées de matérialisme contre quelques systêmes moins impies; mais à peine eus-je fait éclater ce desir, que madame de Verquin me repoussa avec effroi... O Florville, s'écria-t-elle, n'empoisonne pas, je t'en conjure mes derniers momens, de tes erreurs, et laisse-moi mourir tranquille; ce n'est pas pour les adopter à ma mort que je les ai détestés toute ma vie... Je me tus; qu'eût fait ma chétive éloquence auprés de tant de fermeté, j'eus désolé madame de Verquin, sans la convertir, l'humanité s'y opposait; elle sonna, aussitôt j'entendis un concert doux et mélodieux, dont les sons paraissaient sortir

d'un cabinet voisin. Voilà, dit cette épicurienne comme je prétends mourir, Florville, cela ne vaut-il pas bien mieux qu'entourée de prêtres, qui rempliraient mes derniers momens de trouble, d'alarmes et de désespoir... Non, je veux apprendre à tes dévots, que sans leur ressembler on peut mourir tranquille, je veux les convaincre que ce n'est pas de la religion qu'il faut pour mourir en paix, mais seulement du courage et de la raison.

L'heure avançait : un notaire entra, elle l'avait fait demander; la musique cesse, elle dicte quelques volontés; sans enfans, veuve depuis plusieurs années, et par conséquent maîtresse de beaucoup de choses, elle fit des legs à ses amis, et à ses gens. Ensuite elle tira un petit coffre d'un secrétaire placé près de son lit, voilà maintenant ce qui me reste, dit-elle, un peu d'argent comptant et quelques bijoux. Amusons-nous le reste de la soirée; vous voilà six dans ma chambre, je vais faire six lots de ceci, ce sera une loterie, vous la tirerez

entre

entre vous, et prendra ce qui lui sera échu.

Je ne revenais pas du sang-froid de cette femme ; il me paraissait incroyable d'avoir autant de choses à se reprocher, et d'arriver à son dernier moment avec un tel calme, funeste effet de l'incrédulité ; si la fin horrible de quelques méchans fait frémir, combien ne doit pas effrayer davantage un endurcissement aussi soutenu.

Cependant, ce qu'elle a desiré s'exécute ; elle fait servir une collation magnifique, elle mange de plusieurs plats, boit des vins d'Espagne et des liqueurs, le médecin lui ayant dit que cela est égal dans l'état où elle se trouve.

La loterie se tire, il nous revient à chacun près de cent louis, soit en or, soit en bijoux. Ce petit jeu finissait à peine qu'une crise violente la saisit. Eh bien! est-ce pour à présent, dit-elle au médecin, toujours avec la sérénité la plus entière ? — Madame, je le crains. Viens donc, Florville, me dit-elle, en

me tendant les bras, viens recevoir mes derniers adieux, je veux expirer sur le sein de la vertu;.... elle me serre fortement contre elle, et ses beaux yeux se ferment pour jamais.

Etrangère dans cette maison, n'ayant plus rien qui pût m'y fixer, j'en sortis sur-le-champ.... je vous laisse à penser dans quel état... et combien ce spectacle noircissait encore mon imagination.

Trop de distance existait entre la façon de penser de madame de Verquin et la mienne, pour que je pus l'aimer bien sincérement; n'était-elle pas d'ailleurs la première cause de mon déshonneur, de tous les revers qui l'avaient suivi? Cependant cette femme, sœur du seul homme qui réellement eût pris soin de moi, n'avait jamais eu que d'excellens procédés à mon égard, elle m'en comblait encore même en expirant; mes larmes furent donc sincères, et leur amertume redoubla en réfléchissant qu'avec d'excellentes qualités, cette misérable créature s'était perdue involontairement, et que déjà rejetée du sein de l'éternel, elle

subissait cruellement, sans doute, les peines dues à une vie aussi dépravée. La bonté suprême de Dieu vint néanmoins s'offrir à moi, pour calmer ces désolantes idées; je me jetai à genoux, j'osai prier l'être des êtres de faire grâce à cette malheureuse; moi qui avais tant de besoin de la miséricorde du Ciel, j'osai l'implorer pour d'autres, et pour le fléchir autant qu'il pouvait dépendre de moi, je joignis dix louis de mon argent au lot gagné chez madame de Verquin, et fis sur-le-champ distribuer le tout aux pauvres de sa paroisse.

Au reste, les intentions de cette infortunée, furent suivies ponctuellement; elle avait pris des arrangemens trop sûrs pour qu'ils pussent manquer; on la déposa dans son bosquet de jasmins, avec un obélisque de marbre noir à sa tête, sur lequel était gravé le seul mot : VIXIT.

Ainsi périt la sœur de mon plus cher ami; remplie d'esprit et de connaissances, pétrie de grâces et de talens, madame de Verquin eut pu, avec une

autre conduite, mériter l'estime et l'amour de tout ce qui l'aurait connu; elle n'en obtint que le mépris. Ses désordres augmentaient en vieillissant; on n'est jamais plus dangereux, quand on n'a point de principes, qu'à l'âge où l'on a cessé de rougir ; la dépravation gangrène le cœur, on rafine ses premiers travers, et l'on arrive insensiblement aux forfaits, s'imaginant encore n'en être qu'aux erreurs; mais l'incroyable aveuglement de son frère ne cessa de me surprendre : telle est la marque distinctive de la candeur et de la bonté; les honnêtes gens ne soupçonnent jamais le mal dont ils sont incapables eux-mêmes, et voilà pourquoi ils sont aussi facilement dupes du premier fripon qui s'en empare, et d'où vient qu'il y a tant d'aisance et si peu de gloire à les tromper; l'insolent coquin qui y tâche, n'a travaillé qu'à s'avilir, et sans même avoir prouvé ses talens pour le vice, il n'a prêté que plus d'éclat à la vertu.

En perdant madame de Verquin, je perdais tout espoir d'apprendre des nou-

velles de mon amant et de mon fils, vous imaginez bien que je n'avais pas osé lui en parler dans l'état affreux où je l'avais vue.

Anéantie de cette catastrophe, très-fatiguée d'un voyage fait dans une cruelle situation d'esprit, je résolus de me reposer quelque temps à Nancy, dans l'auberge où je m'étais établie, sans voir absolument qui que ce fût, puisque monsieur de Saint-Prât avait paru desirer que j'y déguisasse mon nom; ce fut de là que j'écrivis à ce cher protecteur, décidée de ne partir qu'après sa réponse.

Une malheureuse fille qui ne vous est rien, monsieur, lui disais-je, *qui n'a de droits qu'à votre pitié, trouble éternellement votre vie; au lieu de ne vous entretenir que de la douleur où vous devez être relativement à la perte que vous venez de faire, elle ose vous parler d'elle, vous demander vos ordres et les attendre,* etc.

Mais il était dit que le malheur me suivrait par-tout, et que je serais per-

pétuellement, ou témoin ou victime de ses effets sinistres.

Je revenais un soir assez tard, de prendre l'air avec ma femme de chambre; je n'étais accompagnée que de cette fille et d'un laquais de louage, que j'avais pris en arrivant à Nancy; tout le monde était déjà couché. Au moment d'entrer chez moi, une femme d'environ cinquante ans, grande, fort belle encore, que je connaissais de vue depuis que je logeais dans la même maison qu'elle, sort tout-à-coup de sa chambre voisine de la mienne, et se jette, armée d'un poignard, dans une autre pièce vis-à-vis.... L'action naturelle est de voir...... je vole.... mes gens me suivent; dans un clin-d'œil, sans que nous ayons le temps d'appeller ni de secourir.... nous appercevons cette misérable se précipiter sur une autre femme, lui plonger vingt fois son arme dans le cœur, et rentrer chez elle égarée, sans avoir pu nous découvrir. Nous crûmes d'abord que la tête avait tourné à cette créature; nous ne pouvions comprendre un crime, dont nous

ne dévoilions aucun motif; ma femme de chambre et mon domestique voulurent crier; un mouvement plus impépérieux, dont je ne pus deviner la cause, me contraignit à les faire taire, à les saisir par le bras, et à les entraîner avec moi dans mon appartement, où nous nous enfermâmes aussi-tôt.

Un train affreux se fit bientôt entendre; la femme qu'on venait de poignarder s'était jetée, comme elle avait pu, sur les escaliers, en poussant des hurlemens épouvantables; elle avait eu le temps, avant que d'expirer, de nommer celle qui l'assassinait; et comme on sut que nous étions les dernières rentrées dans l'auberge, nous fûmes arrêtées en même temps que la coupable. Les aveux de la mourante ne laissant néanmoins aucun doute sur nous, on se contenta de nous signifier défense de sortir de l'auberge, jusqu'à la conclusion du procès. La criminelle traînée en prison n'avoua rien, et se défendit fermement; il n'y avait d'autres témoins que mes gens et moi, il fallut paraître.... il fallut parler,

il fallut cacher avec soin ce trouble qui me dévorait secrètement, moi.... qui méritais la mort comme celle que mes aveux forcés allaient traîner au supplice, puisqu'aux circonstances près, j'étais coupable d'un crime pareil. Je ne sais ce que j'aurais donné pour éviter ces cruelles dépositions; il me semblait, en les dictant, qu'on arrachait autant de goutes de sang de mon cœur, que je proférais de paroles; cependant il fallut tout dire : nous avouâmes ce que nous avions vu. Quelques convictions qu'on eût d'ailleurs sur le crime de cette femme, dont l'histoire était d'avoir assassiné sa rivale, quelque certains, dis-je, que l'on fût de ce délit, nous sûmes positivement après, que sans nous, il eût été impossible de la condamner, parce qu'il y avait dans l'aventure un homme de compromis, qui s'échappa, et que l'on aurait bien pu soupçonner ; mais nos aveux, celui du laquais de louage surtout, qui se trouvait homme de l'auberge.... homme attaché à la maison où

le crime avait eu lieu.... ces cruelles dépositions, qu'il nous était impossible de refuser sans nous compromettre, scellérent la mort de cette infortunée.

A ma dernière confrontation, cette femme m'examinant avec le plus grand saisissement, me demanda mon âge. Trente-quatre ans, lui dis-je.—Trente-quatre ans?... et vous êtes de cette province?—Non, madame.—Vous vous appellez Florville? Oui, répondis-je, c'est ainsi qu'on me nomme. Je ne vous connais pas, reprit-elle; mais vous êtes honnête, estimée, dit-on, dans cette ville; cela suffit malheureusement pour moi.... Puis continuant avec trouble.... mademoiselle, un rêve vous a offert à moi au milieu des horreurs où me voilà; vous y étiez avec mon fils.... car je suis mère et malheureuse, comme vous voyez.... vous aviez la même figure.... la même taille.... la même robe.... et l'échafaud était devant mes yeux.... Un rêve, m'écriai-je.... un rêve, madame, et le mien se rappellant aussi-tôt à mon esprit, les traits de cette femme me frappèrent, je

la reconnu pour celle qui s'était présentée à moi avec Senneval, près du cercueil hérissé d'épines.... Mes yeux s'inondèrent de pleurs ; plus j'examinais cette femme, plus j'étais tenté de me dédire.... je voulais demander la mort à sa place.... je voulais fuir et ne pouvais m'arracher.... Quand on vit l'état affreux où elle me mettait, comme on était persuadé de mon innocence, on se contenta de nous séparer; je rentrai chez moi anéantie, accablée de mille sentimens divers dont je ne pouvais démêler la cause ; et le lendemain, cette misérable fut conduite à la mort.

Je reçus le même jour la réponse de monsieur de Saint-Prât; il m'engageait à revenir. Nancy ne devant pas m'être fort agréable après les funestes scènes qu'il venait de m'offrir, je le quittai sur-le-champ, et m'acheminai vers la capitale, poursuivie par le nouveau phantôme de cette femme, qui semblait me crier à chaque instant : *c'est toi, malheureuse, c'est toi qui m'envoie à la mort, et tu ne sais pas qui ta main y traine.*

Bouleversée par tant de fléaux, persécutée par autant de chagrins, je priai monsieur de Saint-Prât de me chercher quelque retraite où je pus finir mes jours dans la solitude la plus profonde, et dans les devoirs les plus rigoureux de ma religion; il me proposa celui où vous m'avez trouvé, monsieur; je m'y établis dès la même semaine, n'en sortant que pour venir voir deux fois le mois mon cher protecteur, et pour passer quelques instans chez madame de Lérince. Mais le ciel, qui veut chaque jour me frapper par des coups sensibles, ne me laissa pas jouir long-temps de cette dernière amie, j'eus le malheur de la perdre l'an passé; sa tendresse pour moi n'a pas voulu que je me séparasse d'elle à ces cruels instans, et c'est également dans mes bras qu'elle rendit les derniers soupirs.

Mais qui l'eût pensé, monsieur? cette mort ne fut pas aussi tranquille que celle de madame de Verquin; celle-ci n'ayant jamais rien espéré, ne redouta point de tout perdre; l'autre sembla frémir de voir disparaître l'objet certain de son espoir;

aucuns remords ne m'avaient frappé dans la femme qu'ils devaient assaillir en foule.... celle qui ne s'était jamais mise dans le cas d'en avoir, en conçut. Madame de Verquin, en mourant, ne regrettait que de n'avoir pas fait assez de mal, madame de Lérince expirait repentante du bien qu'elle n'avait pas fait. L'une se couvrait de fleurs, en ne déplorant que la perte de ses plaisirs; l'autre voulut mourir sur une croix de cendres, désolée du souvenir des heures qu'elle n'avait pas offertes à la vertu.

Ces contrariétés me frappèrent ; un peu de relâchement s'empara de mon âme, et pourquoi donc, me dis-je, le calme en de tels instans, n'est-il pas le partage de la sagesse, quand il paraît l'être de l'inconduite? Mais à l'instant, fortifiée par une voix céleste qui semblait tonner au fond de mon cœur, est-ce à moi, m'écriai-je, de sonder les volontés de l'Eternel? Ce que je vois m'assure un mérite de plus; les frayeurs de madame de Lérince sont les sollicitudes de la vertu, la cruelle apathie de madame de

Verquin, n'est que le dernier égarement du crime. Ah! si j'ai le choix de mes derniers instans, que Dieu me fasse bien plutôt la grace de m'effrayer comme l'une, que de m'étourdir à l'exemple de l'autre.

Telle est enfin la dernière de mes aventures, monsieur; il y a deux ans que je vis à l'Assomption, où m'a placé mon bienfaiteur; oui, monsieur, il y a deux ans que j'y demeure, sans qu'un instant de repos ait encore lui pour moi, sans que j'aie passé une seule nuit où l'image de cet infortuné Saint-Ange et celle de la malheureuse que j'ai fait condamner à Nancy, ne se soient présentées à mes yeux; voilà l'état où vous m'avez trouvé, voilà les choses secrètes que j'avais à vous révéler; n'était-il pas de mon devoir de vous les dire avant que de céder aux sentimens qui vous abusent? Voyez s'il est maintenant possible que je puisse être digne de vous?... voyez si celle dont l'âme est navrée de douleur, peut apporter quelques joies sur les instans de votre vie? Ah! croyez-moi, monsieur,

cessez de vous faire illusion; laissez-moi rentrer dans la retraite sévère qui me convient seule; vous ne m'en arracheriez que pour avoir perpétuellement devant vous, le spectacle affreux du remords, de la douleur et de l'infortune.

Mademoiselle de Florville n'avait pas terminée son histoire, sans se trouver dans une violente agitation. Naturellement vive, sensible et délicate, il était impossible que le récit de ses malheurs ne l'eût considérablement affectée.

Monsieur de Courval, qui dans les derniers évènemens de cette histoire, ne voyait pas plus que dans les premiers, de raisons plausibles qui dussent déranger ses projets, mit tout en usage pour calmer celle qu'il aimait. Je vous le répète, mademoiselle, lui disait-il, il y a des choses fatales et singulières dans ce que vous venez de m'apprendre; mais je n'en vois pas une seule qui soit faite pour alarmer votre conscience, ni faire tort à votre réputation... une intrigue à seize ans... j'en conviens, mais que d'excuses n'avez-vous pas pour vous... votre

âge, les séductions de madame de Verquin... un jeune homme peut-être très-aimable... que vous n'avez jamais revu, n'est-ce pas mademoiselle, continua monsieur de Courval avec un peu d'inquiétude... que vraisemblablement vous ne reverrez même jamais... Oh! jamais, très-assurément, répondit Florville en devinant les motifs d'inquiétude de monsieur de Courval. Eh bien! mademoiselle, concluons, reprit celui-ci, terminons je vous en conjure, et laissez-moi vous convaincre le plutôt possible qu'il n'entre rien dans le récit de votre histoire, qui puisse jamais diminuer dans le cœur d'un honnête homme, ni l'extrême considération due à tant de vertus, ni l'hommage exigé par autant d'attraits.

Mademoiselle de Florville demanda la permission de retourner encore à Paris consulter son protecteur pour la dernière fois, en promettant qu'aucun obstacle ne naîtrait assurément plus de son côté. Monsieur de Courval ne put se refuser à cet honnête devoir; elle partit, et revint au bout de huit jours avec

Saint-Prât. Monsieur de Courval combla ce dernier d'honnêtetés; il lui témoigna de la manière la plus sensible, combien il était flatté de se lier avec celle qu'il daignait protéger, et le supplia d'accorder toujours le titre de sa parente à cette aimable personne; Saint-Prât répondit comme il le devait, aux honnêtetés de monsieur de Courval, et continua de lui donner du caractère de mademoiselle de Florville, les notions les plus avantageuses.

Enfin parut ce jour tant desiré de Courval, la cérémonie se fit, et à la lecture du contrat, il se trouva bien étonné quand il vit que sans en avoir prévenu personne, monsieur de Saint-Prât avait en faveur de ce mariage, fait ajouter quatre mille livres de rente de plus à la pension de pareille somme qu'il faisait déjà à mademoiselle de Florville, et un legs de cent mille francs à sa mort.

Cette intéressante fille versa d'abondantes larmes en voyant les nouvelles bontés de son protecteur, et se trouva flattée dans le fond de pouvoir offrir à

celui qui voulait bien penser à elle, une fortune pour le moins égale à celle dont il était possesseur.

L'aménité, la joie pure, les assurances réciproques d'estime et d'attachement, présidèrent à la célébration de cet hymen... de cet hymen fatal, dont les furies éteignaient sourdement les flambeaux.

Monsieur de Saint-Prât passa huit jours à Courval, ainsi que les amis de notre nouveau marié, mais les deux époux ne les suivirent point à Paris, ils se décidèrent à rester jusqu'à l'entrée de l'hiver à leur campagne, afin d'établir dans leurs affaires, l'ordre utile à les mettre ensuite en état d'avoir une bonne maison à Paris. Monsieur de Saint-Prât était chargé de leur trouver un joli établissement près de chez lui, afin de se voir plus souvent, et dans l'espoir flatteur de tous ces arrangemens agréables, monsieur et madame de Courval avaient déjà passé près de trois mois ensemble, il y avait même déjà des certitudes de grossesse, dont on s'était hâté de faire

part à l'aimable Saint-Prât, lorsqu'un évènement imprévu vint cruellement flétrir la prospérité de ces heureux époux; et changer en affreux cyprès, les tendres roses de l'hymen.

Ici ma plume s'arrête... je devrais demander grâce aux lecteurs, les supplier de ne pas aller plus loin... oui..... oui, qu'ils s'interrompent à l'instant, s'ils ne veulent pas frémir d'horreur..... Triste condition de l'humanité sur la terre.... cruels effets de la bizarrerie du sort... Pourquoi faut-il que la malheureuse Florville, que l'être le plus vertueux, le plus aimable et le plus sensible, se trouve par un inconcevable enchaînement de fatalité, le monstre le plus abominable qu'ait pu créer la nature?

Cette tendre et aimable épouse lisait un soir auprès de son mari, un roman anglais d'une incroyable noirceur et qui faisait grand bruit pour lors. Assurément, dit-elle en jetant le livre, voilà une créature presqu'aussi malheureuse que moi. Aussi malheureuse que toi, dit monsieur de Courval en pressant sa chère épouse

dans ses bras,... ô Florville, j'avais cru te faire oublier tes malheurs,.... je vois bien que je me suis trompé... devais-tu me le dire aussi durement!... mais madame de Courval était devenue comme insensible, elle ne répondit pas un mot à ces caresses de son époux, par un mouvement involontaire, elle le repousse avec effroi, et va se précipiter loin de lui sur un sopha où elle fond en larmes; en vain cet honnête époux vient-il se jeter à ses pieds, en vain conjure-t-il cette femme qu'il idolâtre, de se calmer, ou de lui apprendre au moins la cause d'un tel accès de désespoir; madame de Courval continue de le repousser, de se détourner quand il veut essuyer ses larmes, au point que Courval ne doutant plus qu'un souvenir funeste de l'ancienne passion de Florville ne fût venu la renflammer de nouveau, il ne put s'empêcher de lui en faire quelques reproches; madame de Courval les écoute sans rien répondre, mais se levant à la fin, non monsieur, dit-elle à son époux, non... vous vous trompez en interprétant

ainsi l'accès de douleur où je viens d'être en proie, ce ne sont pas des ressouvenirs qui m'alarment, ce sont des pressentimens qui m'effrayent... Je me vois heureuse avec vous, monsieur... oui très-heureuse... et je ne suis pas née pour l'être; il est impossible que je le sois long-tems, la fatalité de mon étoile est telle, que jamais l'aurore du bonheur n'est pour moi, que l'éclair qui précède la foudre... et voilà ce qui me fait frémir, je crains que nous ne soyons pas destinés à vivre ensemble. Aujourd'hui votre épouse, peut-être ne la serai-je plus demain... Une voix secrète crie au fond de mon cœur que toute cette félicité n'est pour moi qu'une ombre, qui va se dissiper comme la fleur qui naît et s'éteint dans un jour. Ne m'accusez donc ni de caprice ni de réfroidissement, monsieur, je ne suis coupable que d'un trop grand excès de sensibilité, que d'un malheureux don de voir tous les objets du côté le plus sinistre, suite cruelle de mes revers... Et monsieur de Courval aux pieds de son épouse, s'efforçait de la calmer

par ses caresses, par ses propos, sans néanmoins y réussir, lorsque tout-à-coup... il était environ sept heures du soir, au mois d'octobre... un domestique vient dire qu'un inconnu demande avec empressement à parler à monsieur de Courval... Florville frémit... des larmes involontaires sillonnent ses joues, elle chancelle, elle veut parler, sa voix expire sur ses lèvres.

Monsieur de Courval plus occupé de l'état de sa femme que de ce qu'on lui apprend, répond aigrement, qu'on attende, et vole au secours de son épouse, mais madame de Courval craignant de succomber au mouvement secret qui l'entraîne... voulant cacher ce qu'elle éprouve devant l'étranger qu'on annonce, se relève avec force, et dit : ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien, qu'on fasse entrer; le laquais sort, il revient le moment d'après, suivi d'un homme de trente-sept à trente-huit ans, portant sur sa physionomie agréable d'ailleurs, les marques du chagrin le plus invétéré.

O mon pére ! s'écria l'inconnu en se jetant aux pieds de monsieur de Courval, reconnaîtrez-vous un malheureux fils séparé de vous depuis vingt deux ans, trop puni de ses cruelles fautes par les revers qui n'ont cessé de l'accabler depuis lors. — Qui vous mon fils..... grand Dieu ! ...par quel évènement.... ingrat qui peut t'avoir fait souvenir de mon existence ? — Mon cœur... ce cœur coupable qui ne cessa pourtant jamais de vous aimer,... écoutez-moi mon père... écoutez-moi, j'ai de plus grands malheurs que les miens à vous révéler, daignez vous asseoir et m'entendre, et vous madame, poursuivit le jeune Courval, en s'adressant à l'épouse de son pére, pardonnez si pour la première fois de ma vie que je vous rends mon hommage, je me trouve contraint à dévoiler devant vous d'affreux malheurs de famille qu'il n'est plus possible de cacher à mon père. Parlez monsieur, parlez dit madame de Courval en balbutiant, et jetant des yeux égarés sur ce jeune homme, le langage du malheur n'est pas nouveau pour moi,

je le connais depuis mon enfance, et notre voyageur fixant alors madame de Courval, lui répondit avec une sorte de trouble involontaire..... vous malheureuse... madame... oh juste ciel, pouvez vous l'être autant que nous!

On s'assied..... l'état de madame de Courval se peindrait difficilement... elle jette les yeux sur ce cavalier... elle les replonge à terre... elle soupire avec agitation... monsieur de Courval pleure, et son fils tâche à le calmer, en le suppliant de lui prêter attention. Enfin la conversation prend un tour plus réglé.

J'ai tant de choses à vous dire monsieur, dit le jeune Courval, que vous me permettrez de supprimer les détails pour ne vous apprendre que les faits; et j'exige votre parole ainsi que celle de madame, de ne les pas interrompre que je n'aie fini de vous les exposer.

« Je vous quittai à l'âge de quinze ans, monsieur, mon premier mouvement fut de suivre ma mère que j'avais l'aveuglement de vous préférer; elle était séparée de vous depuis bien des années; je la re-

joignis à Lyon où ses désordres m'éffrayérent à tel point, que pour conserver le reste des sentimens que je lui devais, je me vis contraint à la fuir. Je passai à Strasbourg ou se trouvait le régiment de Normandie....... madame de Courval s'émeut, mais se contient; — j'inspirai quelqu'intérêt au Colonel, poursuivit le jeune Courval, je me fis connaître à lui, il me donna une sous-lieutenance, l'année d'après je vins avec le corps en garnison à Nancy; j'y devins amoureux d'une parente de madame de verquin... je séduisis cette jeune personne, j'en eus un fils et j'abandonnai cruellement la mère :— à ces mots madame de Courval frissonna, un gémissement sourd s'exhala de sa poitrine, mais elle continua d'être ferme. — Cette malheureuse aventure a été la cause de tous mes malheurs, je mis l'enfant de cette demoiselle infortunée chez une femme près de Metz, qui me promit d'en prendre soin, et je revins quelque tems aprés à mon corps; on blâma ma conduite, la demoiselle n'ayant pu reparaître à Nancy, on m'accusa d'a-
d'avoir

voir causé sa perte, trop aimable pour n'avoir pas intéressé toute la ville, elle y trouva des vengeurs; je me battis, je tuai mon adversaire, et passai à Turin avec mon fils que je revins chercher près de Metz. J'ai servi douze ans le roi de Sardaigne. Je ne vous parlerai point des malheurs que j'y éprouvai, ils sont sans nombre. C'est en quittant la France, qu'on apprend à la regretter. Cependant mon fils croissait, et promettait beaucoup. Ayant fait connaissance à Turin, avec une française qui avait accompagné celle de nos princesses qui se maria dans cette cour, et cette respectable personne s'étant intérressé à mes malheurs, j'osai lui proposer de conduire mon fils en France pour y perfectionner son éducation, lui promettant de mettre assez d'ordre dans mes affaires pour venir le retirer de ses mains dans six ans; elle accepta, conduisit à Paris mon malheureux enfant, ne négligea rien pour le bien élever, et m'en donna très-exactement des nouvelles ».

» Je parus un an plutôt que je n'avais

promis, j'arrive chez cette dame, plein de la douce consolation d'embrasser mon fils, de serrer dans mes bras, ce gage d'un sentiment trahi...mais qui brûlait encore mon cœur.... Votre fils n'est plus, me dit cette digne amie, en versant des larmes, il a été la victime de la même passion qui fit le malheur de son père; nous l'avions mené à la campagne, il y devint amoureux d'une fille charmante dont j'ai juré de taire le nom; emporté par la violence de son amour, il a voulu ravir par la force ce qu'on lui refusait par vertu;..... un coup seulement dirigé pour l'effrayer, a pénétré jusqu'à son cœur et la renversé mort;... ici madame de Courval tomba dans une espèce de stupidité qui fit craindre un moment qu'elle n'eut tout à coup perdu la vie; ses yeux étaient fixes, son sang ne circulait plus. Monsieur de Courval qui ne saisissait que trop la funeste liaison de ces malheureuses aventures, interrompit son fils et vola vers sa femme.... elle se ranime, et avec un courage héroïque,... laissons poursuivre votre fils, monsieur, dit-elle, je ne suis

peut-être pas au bout de mes malheurs. Cependant le jeune Courval ne comprenant rien au chagrin de cette dame pour des faits qui semblent ne la concerner qu'indirectement, mais démêlant quelque chose d'incompréhensible pour lui, dans les traits de l'épouse de son pére, ne cesse de la regarder tout ému; monsieur de Courval saisit la main de son fils, et distrayant son attention pour Florville, il lui ordonne de poursuivre, de ne s'attacher qu'à l'essentiel et de supprimer les détails, parce que ces récits contiennent des particularités mystérieuses qui deviennent d'un puissant intérêt ».

« Au désespoir de la mort de mon fils, continue le voyageur, n'ayant plus rien qui pût me retenir en France... que vous seul, ô mon pére!... mais dont je n'osais m'approcher, et dont je fuyais le courroux, je résolus de voyager en Allemagne..... Malheureux auteur de mes jours, voici ce qui me reste de plus cruel à vous apprendre, dit le jeune Courval en arrosant de larmes les mains de son

pére, armez-vous de courage, j'ose vous en supplier ».

« En arrivant à Nancy, j'apprends qu'une madame Desbarres, c'était le nom qu'avait pris ma mère dans ses désordres, aussi-tôt qu'elle vous eut fait croire sa mort, j'apprends dis-je que cette madame Desbarres, vient d'être mise en prison pour avoir poignardé sa rivale, et qu'elle sera peut-être exécutée le lendemain.

« O monsieur s'écria ici, la malheureuse Florville en se jetant dans le sein de son mari avec des larmes et des cris déchirans... ô monsieur voyez-vous toute la suite de mes malheurs ?... Oui madame je vois tout, dit monsieur de Courval, je vois tout madame, mais je vous conjure de laisser finir mon fils, — Florville se contint, mais elle respirait à peine, elle n'avait pas un sentiment qui ne fût compromis, pas un nerf dont la contraction ne fût effroyable ; — poursuivez mon fils, poursuivez, dit ce malheureux pére ; dans un moment je vous expliquerai tout.

Eh bien monsieur, continua le jeune Courval, je m'informe s'il n'y a point de mal-entendu dans les noms; il n'était malheureusement que trop vrai, que cette criminelle était ma mère, je demande à la voir, je l'obtiens, je tombe dans ses bras... « Je meurs coupable me dit cette infortunée, mais il y a une fatalité bien affreuse dans l'évènement qui me conduit à la mort; un autre devait être soupçonné, il l'aurait été, toutes les preuves étaient contre lui, une femme, et ses deux domestiques que le hasard faisait trouver dans cette auberge ont vu mon crime, sans que la préoccupation dans laquelle j'étais me permît de les appercevoir ; leurs dépositions sont les uniques causes de ma mort; n'importe, ne perdons pas en vaines plaintes le peu d'instans où je puis vous parler ; j'ai des secrets de conséquence à vous dire, écoutez-les mon fils. Dès que mes yeux seront fermés, vous irez trouver mon époux, vous lui direz que parmi tous mes crimes, il en est un qu'il n'a jamais su, et que je dois enfin avouer..... Vous avez une sœur,

Courval, ... elle vint au monde un an aprés vous,... je vous adorais, je craignis que cette fille ne vous fît tort, qu'à dessein de la marier un jour, on ne prît sur le bien qui devait vous appartenir; pour vous le conserver plus entier, je résolus de me débarrasser de cette fille, et de mettre tout en usage pour que mon époux à l'avenir ne receuillît plus de fruit de nos nœuds. Mes désordres m'ont jeté dans d'autres travers, et ont empêché l'effet de ces nouveaux crimes, en m'en faisant commettre de plus épouvantables; mais pour cette fille, je me déterminai sans aucune pitié à lui donner la mort; j'allais exécuter cette infamie de concert avec la nourrice que je dédomageais amplement, lorsque cette femme me dit qu'elle connaissait un homme, marié depuis bien des années, desirant chaque jour des enfans, et n'en pouvant obtenir, qu'elle me déferait du mien sans crime et d'une manière peut-être à la rendre heureuse, j'acceptai fort vîte. Ma fille fut portée la nuit même à la porte de cet homme avec une lettre dans son berceau;

volez à Paris, dés que je n'existerai plus, suppliez votre pére de me pardonner, de ne pas maudire ma mémoire et de retirer cet enfant prés de lui. »

« A ces mots ma mère m'embrassa..... chercha à calmer le trouble épouvantable dans lequel venait de me jeter tout ce que je venais d'apprendre d'elle, ... ô mon père, elle fut exécutée le lendemain. une maladie affreuse me réduisit au tombeau, j'ai été deux ans entre la vie et la mort, n'ayant ni la force ni l'audace de vous écrire; le premier usage du retour de ma santé est de venir me jeter à vos genoux, de venir vous supplier de pardonner à cette malheureuse épouse, et vous apprendre le nom de la personne chez laquelle vous aurez des nouvelles de ma sœur; c'est chez monsieur de Saint-Prât. »

Monsieur de Courval se trouble, tous ses sens se glacent, ses facultés s'anéantissent... son état devient effrayant.

Pour Florville, déchirée en détail depuis un quart-d'heure, se relevant avec la tranquillité de quelqu'un qui vient de

prendre son parti :... eh bien ! monsieur, dit-elle à Courval, croyez-vous maintenant qu'il puisse exister au monde une criminelle plus affreuse que la misérable Florville :.... reconnais-moi, Senneval, reconnais à la fois ta sœur, celle que tu as séduite à Nancy, la meurtrière de ton fils, l'épouse de ton père, et l'infâme créature qui a traîné ta mère à l'échafaud... Oui, messieurs, voilà mes crimes; sur lequel de vous que je jette les yeux, je n'apperçois qu'un objet d'horreur; ou je vois mon amant dans mon frère, ou je vois mon époux dans l'auteur de mes jours, et si c'est sur moi que se portent mes regards, je n'apperçois plus que le monstre exécrable qui poignarda son fils, et fit mourir sa mère. Croyez-vous que le Ciel puisse avoir assez de tourmens pour moi; ou supposez-vous que je puisse survivre un instant aux fléaux qui tourmentent mon cœur ?.... Non, il me reste encore un crime à commettre, celui-là les vengera tous. Et dans l'instant, la malheureuse sautant sur un des pistolets de Senneval, l'arrache impétueuse-

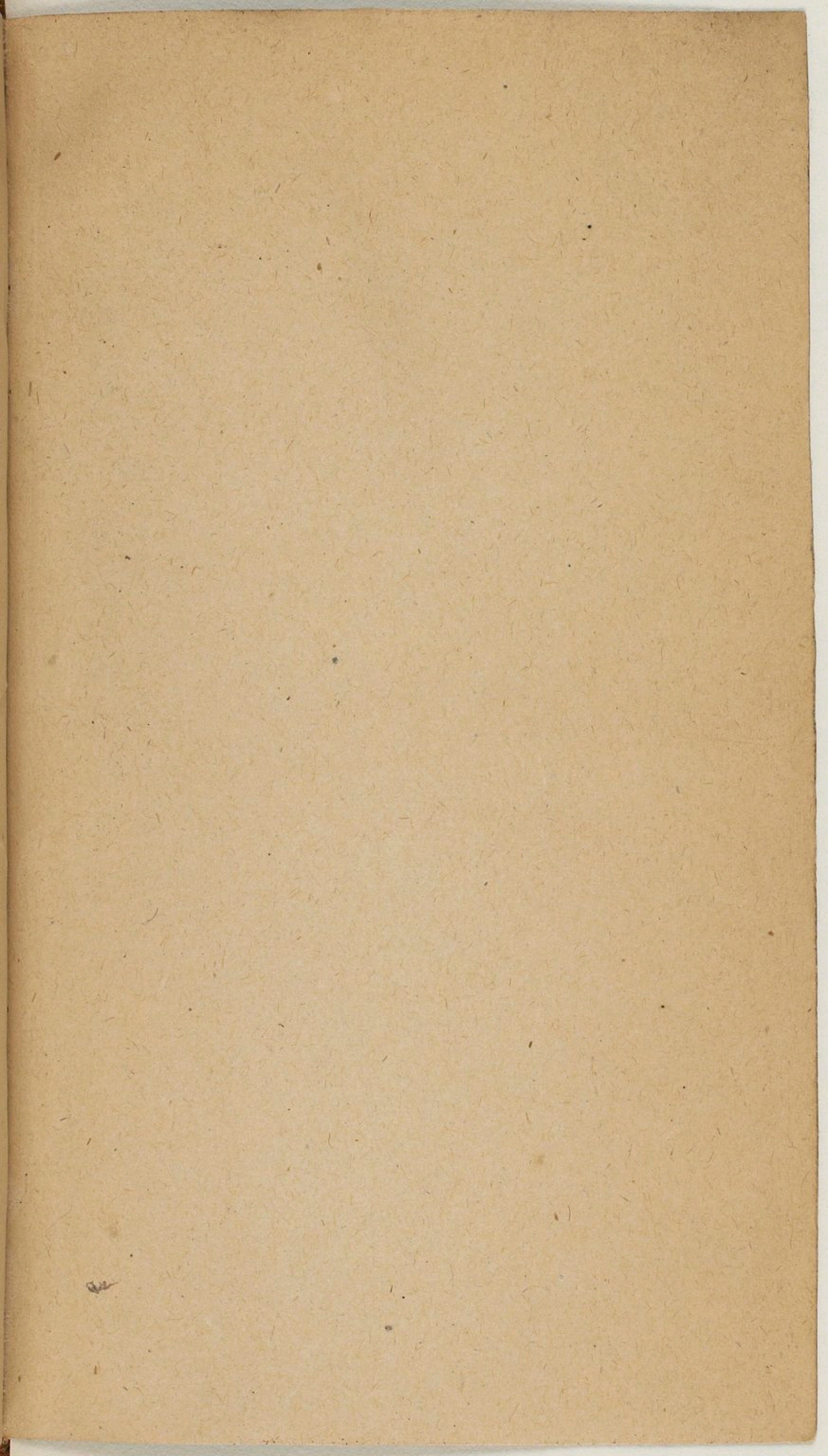
ment, et se brûle la cervelle avant qu'on eût le tems de pouvoir deviner son intention. Elle expire sans prononcer un mot de plus.

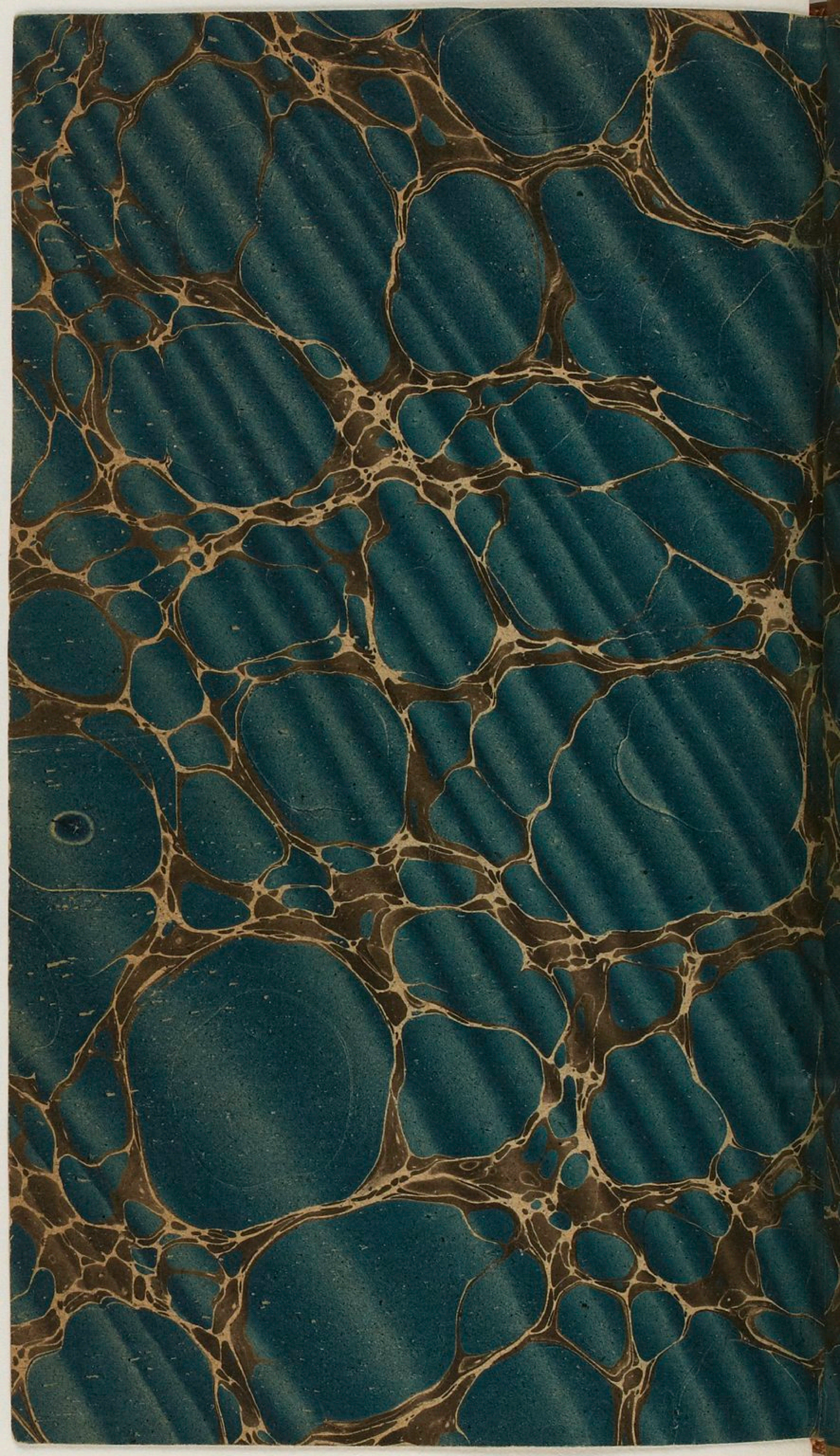
Monsieur de Courval s'évanouit, son fils absorbé de tant d'horribles scènes, appela comme il put au secours; il n'en était plus besoin pour Florville, les ombres de la mort s'étendaient déjà sur son front, tous ses traits renversés n'offraient plus que le mélange affreux du bouleversement d'une mort violente, et des convulsions du désespoir; ..... elle flottait au milieu de son sang.

On porta monsieur de Courval dans son lit, il y fut deux mois à l'extrémité; son fils dans un état aussi cruel, fut assez heureux néanmoins pour que sa tendresse et ses secours pussent rappeller son pére à la vie; mais tous les deux aprés des coups du sort si cruellement multipliés sur leur tête, se résolurent à quitter le monde. une solitude sévére les a dérobés pour jamais aux yeux de leurs amis, et là, tous deux dans le sein de la piété et de la vertu, finissent tranquillement

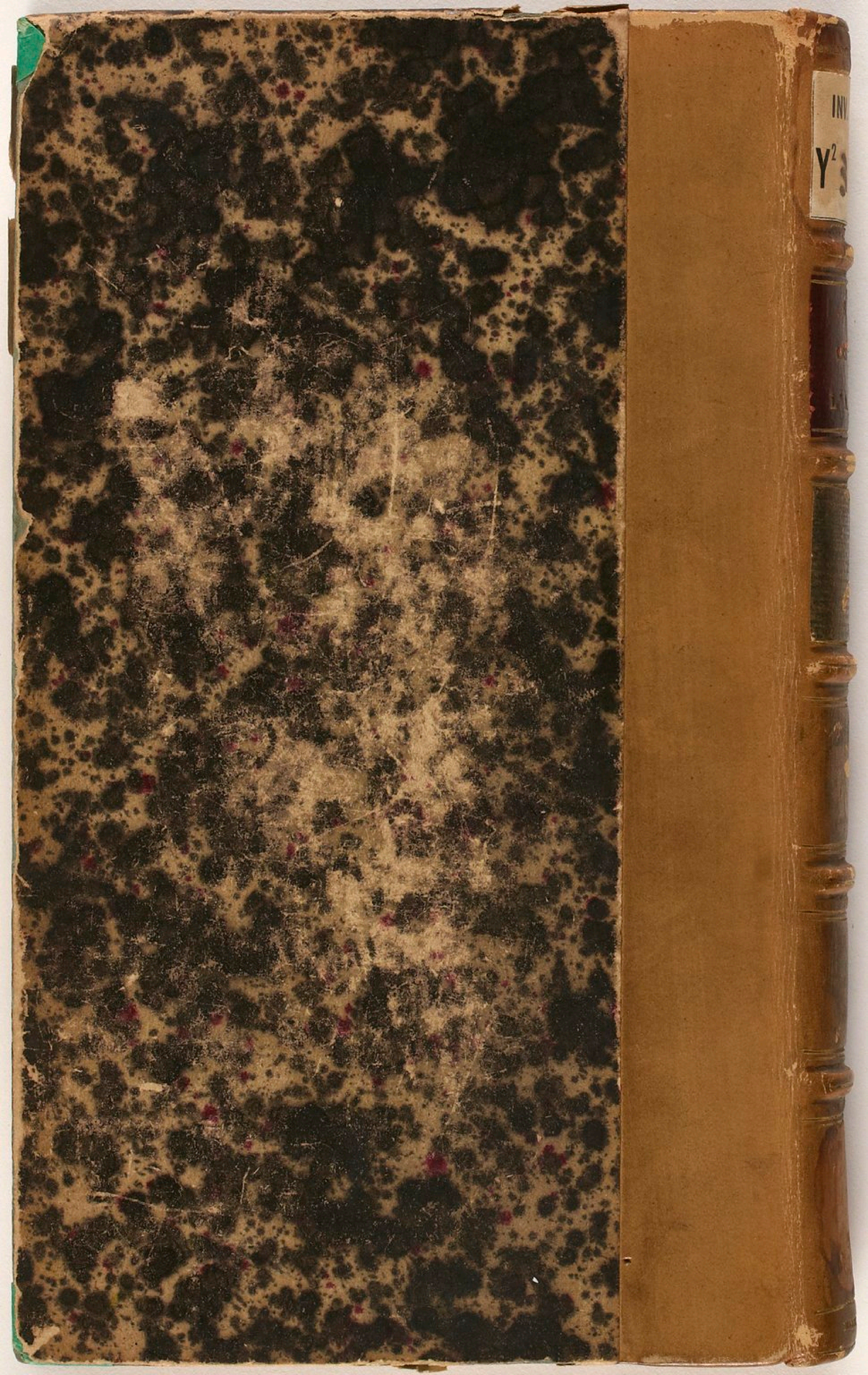
une vie triste et pénible, qui ne leur fut donnée à l'un et à l'autre que pour les convaincre, et eux, et ceux qui liront cette déplorable histoire, que ce n'est que dans l'obscurité des tombeaux, où l'homme peut trouver le calme, que la méchanceté de ses semblables, le désordre de ses passions, et plus que tout, la fatalité de son sort, lui refuseront éternellement sur la terre.

Fin du tome second.









SADE

—

LES CRIMES DE L'AMOUR

2

1800



MONNERET 1890